

## L'ARCHITECTURE CLASSIQUE AU PAYS DE LEON

---

### L'atelier de l'Elorn – L'atelier de Kerjean <sup>(1)</sup>

Soit qu'il arrive de la Cornouaille, soit plus encore s'il vient du Trégor, le voyageur qui parcourt le pays de Léon est surpris par les étranges monuments qu'il y découvre. Tantôt, à un détour de chemin, il aperçoit, dominant un modeste village, une haute tour que ne désavouerait pas une cathédrale, tantôt lui apparaissent à l'horizon, des dômes surmontés de croissants qui le transportent au pays des mosquées, tantôt ce sont des gables dont les rampants, bordés de lourds festons et couronnés de lanternons superposés, évoquent en lui des temples hindous, parfois, enfin, des balcons fortement en saillie s'étagent en retrait autour des clochers comme sur des campaniles syriens.

Mais, lorsqu'il arrive au centre de l'une de ces agglomérations, son étonnement croît encore. Autour de l'église, dans une même enceinte sacrée, le cimetière, à laquelle on accède par une entrée souvent monumentale, se presse une série d'édifices annexes que la vanité des fabriques et la rivalité des paroisses ont dotés avec une munificence insoupçonnée ailleurs : sacristies, oratoires, fontaines, reliquaires, dont les entablements, frontons, attiques, gables, pinacles, lanternons pyramident à l'envi, et calvaires aux soubassements massifs sur lesquels grouille une foule de personnages pleins de verve, figeant dans le kersanton le

---

(1) Les chiffres romains avec indices indiquent les cartes auxquelles il convient de se reporter.

mystère de la Passion et de la Résurrection, ainsi que le représentaient alors les troupes locales d'acteurs. Tels sont ces ensembles de Guimiliau, Saint-Thégonnec, Lampaul, Locmélar, Commana, Sizun, Ploudiry, La Martyre, La Roche-Maurice, Bodilis, Saint-Servais, Trémaouézan, Gouesnou, Goulven, etc...

Chose curieuse, aucun d'eux n'est mentionné dans les relations laissées par les voyageurs qui visitèrent la Bretagne antérieurement au XIX<sup>e</sup> siècle : il est à croire qu'ils n'en apprécieraient pas l'originalité (2).

Cambry, par exception, parcourant, en 1794, le district de Landerneau, y distingua le portail de Saint-Houardon. Mais, après en avoir loué la corniche hardie, les ornements bien fouillés en kersanton, les heureuses proportions et même déclaré avec sagacité que ce monument traçait une voie nouvelle « sans se rapprocher des modèles de l'Italie », il ajoute aussitôt avec une certaine nuance de dédain : « on voit partout dans cet ouvrage les efforts du travail, la profusion des richesses qui tâchent de suppléer à cette majestueuse simplicité sans laquelle il n'est point de chef-d'œuvre (3). »

Cinquante ans plus tard, en 1845, le chevalier de Fréminville est encore moins admiratif et trouve ce portail « chargé d'une profusion d'ornements de mauvais goût (4). »

Même sévérité de la part de Mérimée en 1836. Notre-Dame-de-Croaz-Baz (Roscoff) appartient à ses yeux « au style classique le plus lourd et le plus médiocre », et, s'il concède aux églises léonardes de ne pas faire mauvais effet, comme fabriques, dans un paysage, il leur dénie, par contre, le moindre intérêt lorsqu'on les examine de près (5).

(2) H. BOURDE DE LA ROGERIE, *Les Voyageurs en Bretagne*, Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, t. VI, 2<sup>e</sup> partie, 1925, p. 225 et suiv.

(3) CAMBRY, *Voyage dans le Finistère*, édition Emile Souvestre, Brest, Come, 1835, p. 94.

(4) Le chevalier de FRÉMINVILLE, *Le guide du voyageur dans le département du Finistère*, Brest, Le Blois, 1845, p. 138.

(5) Prosper MÉRIMÉE, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, Paris, De Fournier, in-8°, p. 185. Même le Kreisker n'obtint pas son approbation complète. « On ne saurait disconvenir, écrit-il, que le clocher du Kreisker n'ait une grande apparence de légèreté, mais je trouve que dans ce cas c'est un abus » (p. 182).

Enfin ces malheureux édifices sont l'objet d'un mépris total de la part de Flaubert, qui, s'il décrit en termes amusants le calvaire de Plougastel, ne trouve dignes de remarque à Landerneau, en 1847, qu'une promenade bordée d'ormeaux et qu'un chien affolé par une casserole attachée à l'extrémité de sa queue, à Kerjean qu'un piège à loups, à Landivisiau moins encore (6).

Depuis, une pléiade d'érudits a étudié en détail et réhabilité ces monuments, édifiés pour la plupart entre 1573 et 1700. Qu'il nous suffise de rappeler, parmi tant d'autres, les noms de Léon Palustre, Henri du Cleuziou, Lucien Lécureux, Alfred de la Barre de Nanteuil, A. de Lorme, Alexandre Masseron, Charles Chaussepied, Louis Le Guennec, Henri Waquet, des abbés François Quiniou, J. Mével, Etienne Montfort, François Calvez; des chanoines Paul Peyron, G. Pondaven, Hervé Calvez, J.-M. Guéguen, et, entre tous, du chanoine J.-M. Abgrall, qui consacra les loisirs de son ministère à les scruter et à les décrire avec tant de compétence et d'amour (7).

Il peut donc paraître superflu d'épiloguer encore sur l'architecture classique dans le pays de Léon; et, cependant, il nous a semblé que plusieurs des problèmes posés par son étude n'étaient pas encore résolus et quelques-uns à peine abordés. Entre autres, il nous a paru intéressant de rechercher à quelles sources diverses avaient puisé les architectes, de suivre plus exactement qu'il n'a été fait jusqu'ici la filiation de leurs œuvres, et d'essayer ainsi de déterminer quels mobiles ont poussé les léonards à édifier ces surprenants ensembles et quelles parts de tradition, d'originalité et d'imitation entrent dans leur élaboration.

Indiquons de suite que le petit nombre de marchés et

(6) « Sur quoi, en effet, n'y a-t-il pas à dire? Si ce n'est sur Landivisiau toutefois, l'homme le plus proluxe étant forcé d'être concis quand la matière lui manque ». Gustave FLAUBERT, *Par les champs et par les grèves*, édition Fasquelle, Paris, 1924, p. 210 et suiv. Aux yeux de Flaubert, d'ailleurs, Saint-Brieuc et Rennes n'étaient pas mieux partagées que Landivisiau. A Rennes notamment, seul un phoque exhibé dans un fourgon sordide au bord de la Vilaine retint son attention et lui arracha cette boutade « quand le phoque n'y sera plus, qu'y aura-t-il à y voir? ».

(7) Voir, *in fine*: bibliographie sommaire.

d'actes d'archives actuellement publié ne nous permet pas d'apporter aujourd'hui une conclusion définitive à cette enquête. Celle-ci permettra cependant, nous l'espérons, d'élucider tout au moins quelques points et de fixer précisément les nombreuses lacunes qui demeurent à combler.



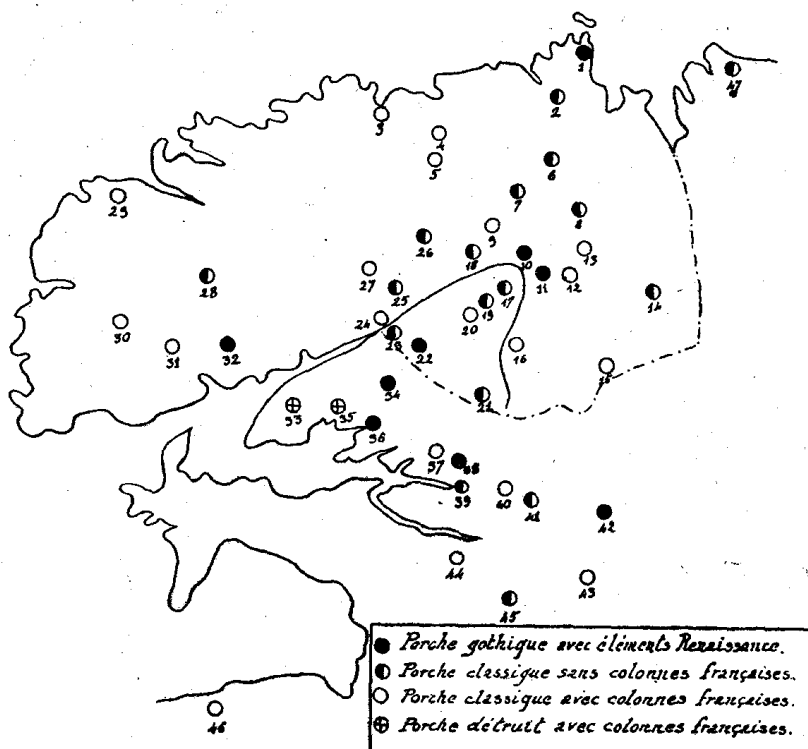
### La tradition gothique - L'atelier de l'Elorn

Jusqu'en 1550 environ les monuments religieux édifiés dans le pays de Léon sont encore entièrement gothiques ; et il est à remarquer que, contrairement à ce qui a eu lieu dans d'autres régions bretonnes, les grands édifices ont eu une influence importante sur l'architecture rurale léonarde : Le Kreisker a servi de modèle à de nombreuses flèches, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, et Notre-Dame du Folgoët a permis le développement d'un atelier de sculpture capable de tailler dans le kersanton de remarquables monuments.

Il suffit de rappeler au hasard, parmi les œuvres du XVI<sup>e</sup> siècle encore toutes gothiques, le clocher ouest de Saint-Thégonnec portant le millésime de 1563 (8) et celui de Bodilis daté de 1570, le chevet de Pleyber-Christ édifié vers 1540 (9) et celui de La Martyre vers 1560, les portes

(8) Le clocher ouest de Saint-Thégonnec est un clocher-mur du type Beaumanoir. Nous l'avons omis ainsi que ceux de Bolazec, de Lannéanou, les chevets de Guiclan et de Lanleia, la sacristie de Plonévez-du-Faou et l'abside moderne du Cloître-Pleyben sur les cartes que nous avons publiées de ces édifices dans notre article : *Un atelier architectural novateur à Morlaix à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*. Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, t. XIX, 1938, p. 85.

(9) Rappelons que le chevet de Pleyber-Christ, édifié vers 1540 et dont une partie subsiste, fut déplacé par décision du 18 août 1678 et modifié à nouveau en 1866 par M. Boyer, architecte à Morlaix.



Carte 1. — PORCHES DE LA RENAISSANCE  
DU LÉON ET DU NORD DE LA CORNOUAILLE

géménées de Goulven datées de 1505, le porche de Sizun (Pl. I-1) remontant aux environs de 1514 (10), celui de Loc-Eguiner-Saint-Thégonnec construit en 1561, etc.

Du même atelier que celui de Sizun le porche de Lampaul-Guimiliau (carte I-11) offre, en 1533 une décoration semblable (Pl. 1-3). Cependant, au sommet du pignon qui le surmonte, une niche abritant la statue de saint Paul Aurélien présente quelques éléments de la Renaissance (Pl. 1-4). Elle est encadrée notamment de deux pilastres et repose sur une embase servant de dais à une intéressante statue en kersanton de saint Michel, dais dont le ciel est décoré d'une élégante coquille et dont l'arcature est formée de rubans plats relevés à leurs extrémités en accolade. Il est à noter également que, sur le trumeau séparant les deux portes géménées donnant accès à la nef, apparaît une petite cuve à godrons, au lieu du bénitier flamboyant qu'il était de tradition de trouver à cette place depuis Notre-Dame du Folgoët. Enfin, tandis que les dais surmontant onze des apôtres sont gothiques, celui couronnant la statue de saint Pierre est entièrement de la Renaissance, et ce n'est pas là une réfection, ainsi qu'il pourrait sembler à première vue, car, vingt ans plus tard, en 1553, la même particularité s'observe au porche de Pencran (carte I<sup>22</sup>) si nettement inspiré de ceux de La Martyre et de Lampaul.

Ce dais, d'un type nouveau, abritant la statue de saint Michel, se retrouve en Cornouaille, en 1536, sur les niches décorant les contreforts du pignon ouest de Notre-Dame de Rumengol ainsi que sur la façade contemporaine et si semblable de l'Hôpital-Camfrout.

A Rumengol (carte I-38), tandis que le porche méridional demeure entièrement gothique (en dehors du tracé de l'archivolte en anse de panier de sa porte extérieure), sur le portail ouest, les arabesques Renaissance de l'accolade et les spirales des pinacles se combinent curieusement aux moulures prismatiques des voussures de la

(10) Au fond du porche de Sizun, un angelot porte une banderole avec l'inscription gothique : *L'an mil V° XIII*. L'extrados de l'accolade est décoré, entre les choux frisés, de rameaux d'acanthé très finement sculptés qui se retrouvent à la fontaine de N.-D. du Folgoët, montrant une filiation indéniable entre les deux ateliers.

porte et à la frise feuillagée gothique la surmontant. Ces pinacles si souples, semblables à des bourgeons qui éclatent, ces crossettes grasses si joliment découpées, n'eurent d'ailleurs, en dehors de l'Hôpital-Camfrout, aucun lendemain ; à peine en trouve-t-on un écho, très affaibli d'ailleurs, sur les niches décorant la façade occidentale de la Roche-Maurice datée de 1589.

Dans les édifices immédiatement postérieurs, c'est en effet la tradition gothique qui persiste aux portes Ouest de Roscoff (carte I<sup>1</sup>), vers 1550 (11), et de Brasparts (cartel<sup>42</sup>), en 1551, par exemple, et, ainsi que nous venons de l'indiquer, au porche méridional de Pencran (carte I<sup>22</sup>), daté de 1553, et l'un des chefs-d'œuvre, avec celui de Lampaul-Guimiliau de la sculpture léonarde (Pl. I-2) (12). Dans celui-ci, les voussures de la porte extérieure sont, comme à La Martyre, ornées de statues de saints et de scènes des deux Testaments, et elles sont surmontées de petits dais semblables à celui qui abrite la statue de saint Michel à Lampaul.

C'est à Landivisiau (carte I-<sup>10</sup>) qu'apparaît pour la première fois en Léon une emprise plus importante, quoique encore fort modeste, de la Renaissance dans la décoration du très beau porche élevé entre 1554 et 1565 (13). La concep-

(11) Le porche de Roscoff, voûté à liernes, est tout gothique encore de conception, mais possède cependant un bénitier avec godrons en faible relief. Si sa porte extérieure est encore décorée de choux frisés et surmontée d'un fleuron, le gâble a ses crochets en forme de crossettes de fougères. On observe également un curieux mélange des deux styles sur le clocheton surmontant l'arc diaphragme de la nef où les pilastres sont amortis par de petits gâbles gothiques (voir plus loin, sur le même sujet, note 51).

(12) Rappelons que le porche de Pencran porte l'inscription suivante en lettres gothiques : « Le 15 jour de mars l'an 1553 fut fondé ceste chapelle au no(m) de Dieu de sa mère et Madame sai(n)cte Apolline de par Hervé K(er)ahés et Guill(aum)e Bras fabriques de la d. chapel ».

(13) Le porche de Landivisiau porte les dates de 1554, 1559 et 1565. Celle de 1554 se trouve deux fois à l'intérieur sur deux cartouches tenus par des angelots. Sur l'un est inscrit : *Anno domini* 1554, et sur l'autre, toujours en lettres gothiques : « L'an mil v<sup>e</sup> LIII, fust fondé ceste portal et estoient lors fabriques. Y. Martin. J. Abgrall ». La date de 1559 figure sur une inscription de l'angle S-O, mais ses deux derniers chiffres sont très martelés : « L'an 1559 estoient lors fabriques Tanguy Laboucz et Hervé Coulongner ». Enfin celle de 1565,

tion n'a pas varié, mais les deux portes géminées donnant accès à l'église ont leurs accolades formées de rubans semblables à ceux qui décorent les niches Renaissance précédemment citées. (Pl. II-5). Il n'est pas sans intérêt de rappeler que de pareilles banderoles surmontaient l'entablement de l'arc de triomphe élevé par Jean Goujon devant St-Jacques de l'Hôpital, lors de l'entrée solennelle d'Henri II à Paris, le 16 juin 1549, « arc de triomphe le mieux conduit et entendu que jamais on vit en France (14) », et vinrent décorer, en 1551, les claires-voies des portes de la chapelle d'Anet dessinées par Philibert de l'Orme et exécutées par Sibec de Carpi. Ceci vient en effet confirmer que, contrairement à ce qui a été avancé par des observateurs superficiels, les maîtres d'œuvre bretons étaient très au courant des édifices élevés dans les autres provinces.

D'autre part, sur le trumeau séparant les portes, un bénitier à godrons, plus riche que ceux de Lampaul et de Pencran, est surmonté d'un important dais entièrement de la Renaissance, dais dont on retrouve d'autres exemplaires couronnant les statues de quelques-uns des apôtres, tandis que d'autres demeurent totalement gothiques et que quelques-uns présentent un curieux mélange des deux styles. Enfin, à l'extérieur, des motifs Renaissance identiques, pour certains, à ceux des dais surmontant les apôtres, ornent non seulement, comme à Lampaul, la niche supérieure du pignon abritant la statue de saint Thivisiau, mais également les écrivains des évangélistes décorant les contreforts, tandis que les voussures de l'entrée sont décorées de personnages et de scènes identiques à ceux de Pencran (Pl. XVIII-50).

---

sur le gâble du pignon, semble avoir été soit rognée soit déplacée lors de la réédification ; elle est ainsi libellée : « 1565 estoï(ent) lors fabri(ques) O. Perro(n). N. Coulon(gner) ».

(14) Ainsi que l'a indiqué M. Gébelin, la décoration presque entièrement architecturale de cette Entrée, dont le metteur en scène fut l'humaniste Jehan Martin, le traducteur de Vitruve, de Serlio et d'Alberti, et les principaux exécutants Jean Goujon, Jean Cousin père et Charles Dorigny, semble avoir eu une importance considérable pour la diffusion de l'architecture néo-classique. — François GÉBELIN : *Un manifeste de l'École néo-classique en 1549, l'Entrée d'Henri II à Paris, Nogent-le-Rotrou, 1924, in-8°.*



Simultanément, à Daoulas en 1556 (carte I<sup>36</sup> - Pl. II-7) et à La Roche-Maurice vers 1559 (Pl. II - 6) (15), nous voyons des portes géminées semblables, surmontées des mêmes banderoles et dues certainement au même atelier, ainsi que la porte intérieure unique du porche de Bodilis, datée de 1570 et dont l'archivolte, comme celle de Landivisiau, est décorée de statues de saints, mais d'un canon plus grand. On retrouve également cette même décoration sur les portes géminées du porche de Saint-Houardon de Landerneau (carte I<sup>24</sup>), vers 1585 (Pl. II-8), et surmontant, sensiblement à la même époque, une porte de Sizun près du croisillon nord. Les sculpteurs n'ont d'ailleurs pu se résigner à abandonner totalement le style gothique et, le long de ces arabesques, ils ont sculpté, en faible relief, des crossettes rappelant les choux frisés antérieurs, mais qui se transforment rapidement en un ruban, ainsi qu'on peut le voir au porche de Daoulas où coexistent les deux motifs, sur un enfeu de la longère nord de La Martyre ainsi que sur un enfeu de Saint-Thomas de Landerneau vers 1607 (16).

À Daoulas, les niches des apôtres sont, comme celles des contreforts de Rumengol et de l'Hôpital Camfrou, ornées du même galon ainsi que les niches de la porte de Trébodennic datée de 1584, de la façade ouest de la Roche-Maurice portant le millésime de 1589 et du porche du Faou (carte I<sup>39</sup>) datant de 1593-1613 (17). On le retrouve également décorant, à Saint-Divy, le beau bénitier du porche daté de 1629.

La Martyre, Sizun, Lampaul, Rumengol, L'Hôpital-Camfrou, Pencran, Landivisiau, Daoulas, La Roche, Bodilis,

(15) La Sablière sud de la nef de l'église de la Roche porte l'inscription : A. ROLLANT. 1559, et celle du bas côté sud : ELAERE LE MEN 1561.

(16) La décoration des enfeux de la longère nord de La Martyre est extrêmement curieuse. L'enfeu, surmonté d'un galon plat orné de crossettes déjà évoluées, est orné, d'autre part, aux extrémités de l'accolade, de deux angelots gothiques tenant des écus mi-partis au 1 de Botlavan et au 2 de Kergrist, et, au sommet, d'un écu portant de Botlavan plein. Un autre enfeu, décoré d'une accolade encore toute gothique, a ses pinacles terminés par les boules godronnées et ses crochets remplacés par deux spirales.

(17) Dans le porche du Faou, quatre types de galons ornent les niches des apôtres.

Pleudaniel, Landerneau, Le Faou, Saint-Divy prouvent ainsi l'existence d'un atelier, spécialisé notamment dans la décoration des porches en kersanton, et qui devait avoir vraisemblablement, d'après l'ère de ses réalisations qui embrasse le bassin de l'Elorn, son siège à Landerneau, ville la plus voisine des carrières de Logonna et de l'Hôpital, qu'il utilisait. Ceci semble d'ailleurs confirmé par deux faits : plusieurs de ces porches, ceux de Lampaul, de Pencran et de Trémaouézan, par exemple, portent des marques d'appareilleurs indiquant qu'ils n'ont pas été sculptés sur place, ensuite il n'existe pas de liaison profonde entre leurs assises et les murs gouttereaux. A cet atelier, issu de celui du Folgoët, paraît dû également le beau porche nord de Guipavas (carte I<sup>32</sup>), exécuté en 1563 et encore tout gothique de conception et de décoration à l'exception de quelques galons, torsades et masques de la Renaissance ornant les culs-de-lampe supportant les apôtres (18).

Le porche méridional de La Roche, s'il avait été achevé, eût été, sans nul doute, semblable à ceux qui lui sont contemporains à Landivisiau et à Daoulas ; mais, à Pleyben, en 1588, à Bodilis, en 1601, et à Saint-Houardon de Landerneau, en 1604, nous assistons, au contraire, à une transformation radicale de la façade et de la décoration intérieure (19). Dans ces ouvrages le style classique a complètement éliminé le gothique ; et, à Landerneau, seul subsiste de l'art antérieur le grand gâble décoré de mouchettes ajourées. Que s'était-il donc passé entre 1565 et 1588 ?



(18) Signalons, dans l'archivolte du porche de Guipavas, un ange jouant du biniou qui accompagnait la Nativité du tympan, aujourd'hui disparue. La belle clef pendante, décorée de quatre angelots, subsiste fort heureusement.

(19) L'entablement du porche de Saint-Houardon porte l'inscription suivante : (masque), I. H. S. entrelacées, M et A entrelacées, (masque), DOMUM TUAM DECET SANCTITUDO IN LONGITUDINEM DIERUM. 16 (masque) 04. C. (masque) R.

### Le Style classique

Si les premiers éléments classiques ornant les édifices religieux apparaissent en Léon, en 1573, sur les clochers contemporains de Berven et de Lampaul-Guimiliau, devant ainsi de quelques années les clochers édifiés par l'architecte Jean Le Taillanter en Trégor, à Ploubezre, en 1577, et à Plougasnou, en 1583 (20), il faut aller à Lanhouarneau (carte I<sup>5</sup>) pour assister à une innovation dans la décoration des porches, mais celle-ci y est totale (Pl. III - 9).

Daté de 1582 et voûté sur croisée d'ogives avec liernes, cet édifice ne renferme plus, en effet, aucun élément gothique. L'archivolte en plein cintre de la porte extérieure, ornée de feuilles d'acanthé alternativement convergentes et divergentes, avec large clef en forme de console, repose sur deux des colonnes baguées, dites françaises, inventées par Philibert de l'Orme pour Villers-Cotterêts (21). Elle est encadrée de deux colonnes corinthiennes supportant un entablement avec corniche saillante (22). Celui-ci est lui-même surmonté à ses extrémités de vases moulurés de godrons et, au centre, d'une niche ornée d'une coquille et encadrée de deux termes gainés servant de supports à son fronton triangulaire brisé ainsi que les traités d'architecture

(20) Rappelons qu'antérieurement, à l'église de Ploubezre, l'art classique était apparu dès 1552 à l'ossuaire de Runan, et en 1559 à la chapelle de Kerfaouès, en Ploubezre, œuvre demeurée isolée. Les La Tousse-Limouzinière étant alliés aux Goulaine, il est possible que l'architecte qui éleva l'aile classique de Kerfaouès ait été étranger à la Basse-Bretagne.

(21) Et non pour le palais des Tuileries, ainsi qu'il est répété. De l'Orme indique, en effet, formellement qu'il a inventé la colonne française pour le portique de la chapelle de Villers-Cotterêts au temps du feu Roy Henry (vers 1555), « dans la nécessité où il se trouva de ne pouvoir recouvrer promptement et sans grands frais des colonnes toutes d'une pièce, colonnes en quatre ou cinq pièces avec beaux ornements de moulures qui cachent les commissures ». — Philibert de l'ORME, œuvres, Paris, 1626, livre VII, chap. XIII, p. 218.

(22) La date de 1582 est sculptée sur le contrefort droit ; l'entablement porte l'inscription suivante : JEAN TOULLEC, Y. BERTHOU, RECT. J<sup>h</sup> MESGUEN, PROCUREUR.

d'Androuet du Cerceau et de Serlio (Pl. III - 10) en offraient alors maints exemples (23). La niche est accostée de deux volutes très accusées. Cet ensemble décore un pignon couronné d'un pinacle de plan carré, orné de quatre niches à coquilles cantonnées de colonnes et amorti en dôme ; ses rampants portent, en guise de crochets, des motifs de la Renaissance en croix de Saint-André. Dans les écoinçons, entre l'arcade d'entrée et l'entablement, deux angelots soutiennent des mascarons.

Les deux puissants contreforts épaulant ce porche sont creusés de niches encadrées de pilastres et surmontées de frontons circulaires surbaissés ; ils sont couronnés de lanternons à dôme terminés par des vases godronnés.

En haut du gable, un écu, aujourd'hui martelé, portait mi-parti Maillé et Carman, armes de François de Maillé et de sa femme Claude de Carman, héritière de ses frères après leur fin tragique en 1584 (24).

Cet édifice, dont la décoration rompt ainsi brusquement avec toutes les traditions antérieures, n'est pas sans surprendre, *a priori*, dans une église rurale (25), mais s'explique facilement, au contraire, si l'on veut bien remarquer que, non loin de là, plusieurs châteaux s'élevaient dans ce style nouveau, et qu'un atelier, vraisemblablement le même ainsi que nous l'allons voir, venait de terminer le château de Kerjean, sur lequel il convient donc de s'arrêter un instant.



(23) Voir, par exemple, le frontispice du livre IV de l'*Architecture* de Serlio, édition de 1537. Rappelons qu'à Kerfaouès en Ploubezre (C.-du-N.), le pinacle amortissant le pignon daté de 1559 était déjà décoré de termes.

(24) Ainsi qu'il ressort d'un croquis illustrant le manuscrit « Bref Etat des Prééminences du Marquisat de Kerman et Comté de Seizploe », appartenant au marquis du Plessis de Grénédan, signalé et analysé par Louis Le Guennec dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, quatrième série, t. XLIV (1933), p. 98 et suiv. Le croquis de Jean Bourriquen montre que le porche de Lanhouarneau était entièrement peint.

(25) Il est vrai que se tenaient à cette époque, à Lanhouarneau, d'importantes foires, créées en faveur du seigneur de Carman le 16 octobre 1463.

### L'atelier de Kerjean

Dans les lettres d'érection de cette terre en marquisat, données en juillet 1618 (26) en faveur de René Barbier, Louis XIII déclare que « le château de Kerjean est de si belle et si magnifique stature qu'il sera digne de son recueil et séjour si ses affaires l'appellent en Bretagne ». Si l'on ne peut que souscrire à ce royal témoignage, il est toutefois parfaitement exagéré de qualifier cet édifice de Versailles breton, ainsi qu'il est maintes fois répété avec d'ailleurs quelque anachronisme.

Le rapprochement avec Anet, bien qu'appelant aussi des réserves, est cependant plus indiqué, suivant la très juste remarque d'Henri du Cleuziou (27) ; et l'entrée notamment (Pl. IV - 13), avec sa galerie couverte reliant la chapelle et la chambre des archives, n'est pas sans ressemblance avec le parti de ce dernier monument (Pl. IV - 15) (28). Beaucoup de détails en sont également proches, telles quelques fenêtres hautes ornées d'une tête de Diane et surmontées de croissants, emblèmes que l'on retrouve sur la grande cheminée du logis, telles les incrustations d'ardoise dans le granit enjolivant les frontons des fenêtres de l'aile ouest, tels enfin les motifs en S décorant le clocheton de la chapelle, semblables à ceux de la balustrade couronnant l'entrée du château de Diane de Poitiers.

Mais là s'arrête l'analogie. Le plan de Kerjean n'a nullement l'ampleur de celui d'Anet, qui comprenait, d'après les

(26) Bibl. nat., fonds Chérin, n° 13, article Barbier. René Barbier était le fils aîné du second mariage de François Barbier avec Catherine de Goesbriand, fille aînée d'Yves et de Marguerite de Kergrech. Celle-ci se remaria, le 23 septembre 1605, à Olivier de Quelen, sieur du Dresnay. François était fils du premier mariage de Louis avec Françoise de Morizur.

(27) Henri du CLEUZIOU, *Bretagne, le pays de Léon*, Paris, 1887, p. 77.

(28) Rappelons cependant que la chapelle d'Anet était disposée de façon très différente de celle de Kerjean, qui, ainsi qu'à Ecoen, occupe l'un des pavillons de l'entrée.

dessins perspectifs que nous en ont laissés Androuet du Cerceau et Merian (Pl. IV-14), trois vastes cours bordées de bâtiments (29). Son élévation, non plus, n'est pas comparable : elle comprend, comme principal logis, un haut pavillon d'angle, souvenir des anciens donjons, tandis que, dans le château de la favorite, la façade principale, regardant l'entrée, était parfaitement symétrique avec faitage unique. Le pavillon d'entrée du logis de Kerjean (Pl. VI-19) renfermant l'escalier d'honneur, avec ses deux fenêtres hautes, semble plutôt inspiré des pavillons intermédiaires de la cour du Cheval blanc à Fontainebleau ou des pavillons analogues de Saint-Maur, dus tous deux également à Philibert de l'Orme (30) ; mais on doit remarquer qu'à Kerjean les fenêtres, pas plus que la porte, ne sont axées, asymétrie assez malencontreuse, du reste. Les deux corps de bâtiments en ailes n'ont pas également l'élévation de ceux d'Anet et semblent beaucoup plus inspirés du parti qui avait été adopté à Villers-Cotterêts.

Il est donc certain que l'architecte inconnu, qui dressa, vers 1550, les plans du château de Kerjean pour Louis Barbier et Françoise de Morizur (31), connaissait parfaitement

(29) ANDROUET DU CERCEAU, *Les plus excellents bastiments de France*, Paris 1576-1579. — G. MERIAN, *Topographia Galliae*, Francofurti, M C L V.

(30) Les pavillons intermédiaires de Fontainebleau furent refaits par marché du 23 août 1558 avec Pierre Girard, maître maçon et tailleur de pierres à Fontainebleau, qui avait travaillé à Anet selon un acte du 21 août 1549.

(31) Louis Barbier, fils aîné du second mariage de Jean Barbier (décédé en 1537) et de Jeanne de Kersauson, fit sa première communion à Saint-Vougay en 1534. Après le remariage de sa mère, en 1542, il fut mis sous la tutelle de son oncle, le chanoine Hamon Barbier, qui lui légua son immense fortune. Il épousa en premières noces Françoise de Morizur, puis, en 1571, Jeanne de Gouzillon, veuve elle-même d'Yves de Lannuzouarn. Les armes en alliance de Louis et de Jeanne de Gouzillon montrent donc que le château dut être terminé entre 1571 et 1595, date de la mort de Louis, mais sans doute à une date rapprochée de 1580. Dans un testament du 6 janvier 1595, le sieur de Kerjean demandait que le fils aîné de son second mariage, Jacques Barbier, s<sup>r</sup> de Kernaou, eût « la garde et commandement de la maison de Kerjean jusqu'à ce que les enfants du sieur de Kercoent (François Barbier, alors décédé et fils du premier mariage) fussent parvenus à l'âge de majorité, et que monseigneur de Sourdeac fût prié d'avoir agréable que la même garnison fût entretenue et conti-

les œuvres et les ouvrages de Philibert de l'Orme, dont il s'est souvenu notamment pour la souche si particulière de la cheminée du pavillon des archives (Pl. VI - 20), inspirée d'un modèle inventé par le célèbre architecte et réservé par lui au roi et aux grands seigneurs (32).

Il avait également connaissance des travaux de Jean Goujon à Ecoen, et des ouvrages d'Androuet du Cerceau où l'on trouve un modèle du charmant puits de Kerjean (Pl. VI - 18) ; mais, là encore, la copie n'est pas servile, et l'architecte a fait preuve de maîtrise en prolongeant le fût des colonnes à l'extérieur de la margelle et en donnant à la base de la coupole un profil curviligne plus harmonieux que le circulaire (33). Qu'on le compare, par exemple, avec le puits de Kerloaguen en Plougonven, dont l'auteur a, au contraire, considérablement alourdi le modèle en appuyant quatre colonnes sur une margelle entièrement cylindrique !

Avant de quitter Kerjean, mentionnons encore pour la première fois en cette région, sur le clocheton de la chapelle et sur le fronton d'une fenêtre haute, ces mascarons que nous avons signalés à Lanhouarneau, ainsi que les modillons si larges et parfois jumelés que l'on retrouve à la clef de voûte de ce porche. Remarquons, en outre, que la coquille ornant les niches de l'escalier d'honneur du château, coquille si singulière avec les côtes stylisées de sa valve, séparées et reliées par des liens orthogonaux, se retrouve à Lanhouarneau, particularité qui, jointe aux caractères com-

---

nuée en la dite maison de Kerjean ». Ceci nous montre que les canonnières et archères n'étaient nullement décoratives. Bibl. nat., fonds Chérin, n° 13, article Barbier.

(32) « Combien que j'aye dit qu'il n'est permis à un chacun de imiter les Roys et les grands seigneurs pour faire semblables ornements et richesses en leurs bastiments (comme aucuns le font sans se scavoir mesurer), n'est-ce que je ne veux pour cela faillir de montrer quelque bel ornement pour décorer et enrichir les cheminées ». Philibert de L'ORME, *Architecture*, livre IX, chapitre V. Le dessin de cette souche a été reproduit dans l'édition de Vitruve de Jehan Martin, datée de 1572, page 22.

(33) Jacques ANDROUET DU CERCEAU, *Second livre d'Architecture*, Paris, 1561, seconde planche des puits. Rappelons qu'un puits offrant beaucoup d'analogie avec celui de Kerjean existe à Coutras et qu'un curieux puits triangulaire, mais avec dôme hexagonal en charpente, se voit au château de Talcy (Loir-et-Cher).

muns précédents, aux mêmes enroulements très lourds des volutes et au pinacle orné de niches cantonnées de colonnes comme la fontaine du parc, fournit une très forte présomption en faveur d'un atelier unique pour ces deux œuvres.

Notons aussi à Kerjean, parmi cette décoration si nouvelle, une survivance de l'art gothique dans quelques fenêtres en tiers point de la chapelle et dans les dragons engoulant les entrants de sa charpente, entrants qui sont d'ailleurs sculptés, ainsi que les remarquables sablières, d'intéressants motifs de la Renaissance. Entre autres, un cartouche, portant les emblèmes des cinq plaies, est encadré de deux victoires, le glaive nu à la main, dans le beau mouvement qu'adoptera, trois siècles plus tard, Rude pour sa célèbre Marseillaise. Il est probable qu'elles ont servi de modèles à Pleyben, où nous les retrouvons, dans l'aile sud du transept, encadrant le même cartouche symbolique, mais là, par une maladresse insigne du sculpteur, tombant à la renverse.

Il est à remarquer, enfin, que quelques détails des bâtiments les plus récents de Kerjean, entre autres les deux meneaux horizontaux des fenêtres, se retrouvent à Kergroadez, en Brèles, et que la galerie couverte de l'entrée semble avoir également inspiré celle de Kerliviry en Cléder.

Non loin de Kerjean, à la même époque, Maurice de Plusquellec et Claude de Goulaine son épouse, délaissant l'antique forteresse de Kermavan, faisaient édifier dans le bois de Seiz Ploué, en Plounévez-Lochrist, un château Renaissance dont seuls subsistent aujourd'hui des bâtiments primitifs un pavillon d'angle, orné de trois étages de colonnes superposées, séparés par des entablements, et une portion de la façade opposée, le reste ayant servi de carrière, notamment pour les clochers de Lannilis et de Kernilis. Cet édifice, dit château de Maillé et l'un des plus soignés du Léon, eût-il une influence sur l'architecture léonarde ? Il est bien difficile de l'affirmer. La superposition d'ordres, que l'on rencontre sur quelques tours que nous examinerons tout à l'heure (Pleyben, Goulven, Saint-Thégonnec), était en effet longuement détaillée dans tous les traités d'architecture de l'époque, et peut donc avoir une toute autre origine, ainsi que le prouvent les tours de la cathédrale de Rennes, celle



de Plouaret en Trégor (34), la façade sud du transept de Saint-Germain de Rennes, et celle si baroque de Poullaouen, en Cornouaille. Notons cependant, dans le style du dernier étage du pavillon de Maillé, mais combien plus alourdi, le couronnement de la tour sud-ouest de Notre-Dame du Folgoët. Il est, d'autre part, à mentionner, une similitude manifeste entre les frontons contournés de quelques fenêtres hautes de Kerjean et de Maillé (35).

Egalement à l'époque de la construction de Lanhouarneau, un recteur de Ploudaniel, archidiacre de Léon et doyen du Folgoët, messire Alain du Poulpry, faisait édifier le château de Trébodennic, en Ploudaniel (36). Nous n'en connaissons pas l'architecte, mais savons qu'il jouissait d'une certaine notoriété. En 1583, en effet, pendant la construction de la tour de Saint-Mathieu de Morlaix, les fabriques, doutant des talents de leur nouveau maître d'œuvre, Augustin Pen, décidèrent d'appeler en consultation « le maître d'œuvre du bâtiment de Monsieur Lanvengat, sauf à faire venir ensuite celui de Vennes (37). »

Trébodennic a été profondément modifié depuis sa construction ; mais, outre les intéressantes fenêtres hautes, l'on a conservé la très belle porte datée de 1584, dont les pilastres joliment sculptés sont encadrés de deux cariatides gainées annonçant par leur facture celles du porche de Lanterneau et de l'ossuaire de La Martyre. Ces pilastres

(34) Suivant l'inscription qui y est sculptée, la tour de Plouaret fut commencée le 28 février 1554. D'après un procès-verbal de visite du commandeur de La Feillée, daté de 1655, elle n'était pas encore terminée à cette époque. Peu après 1552, le cardinal de Lorraine, qui venait d'acheter d'Anne de Pisseleu le château de Meudon, le fit achever par Claude Fouge, et construire au sommet de la colline, par Philibert de l'Orme, un second château appelé « la Grotte » qui suscita une grande admiration tant en France qu'à l'étranger. Le pavillon central, orné de plusieurs ordres superposés, semble avoir beaucoup contribué à la diffusion de ce genre de décoration.

(35) On trouve de semblables couronnements dans les *Petites vues* d'Androuet du Cerceau publiées en 1550.

(36) Messire Alain du Poulpry, sieur de Lanvengat, était fils puîné de Guillaume et de Louise de Parcevaux. Mentionné dans une transaction du 1<sup>er</sup> juillet 1573 entre son frère aîné Yves et une de leurs sœurs, Henriette ; doyen du Folgoët en 1591, il mourut en 1596. — Bibl. nat., fonds Chérin, n<sup>o</sup> 162.

(37) Louis LE GUENNEC, *La construction d'un clocher breton* (Saint-Mathieu de Morlaix), Mémoires de la Société archéologique du Finistère, t. LVIII, 1931, p. 24.

sont, entre autres, ornés de petits personnages abrités dans des niches bordées du galon que nous avons mentionné à Lampaul en 1533 et à Pencran en 1553.

Notons aussi, à Plouzévéde, une influence étrangère à la province dans le dôme surmonté de trois lanternons étagés couronnant la tour de Notre-Dame de Berven, commencée en 1573, et que l'on retrouve sensiblement à la même époque à Roscoff (38). Ces deux clochers si semblables offrent une curieuse disposition du beffroi : deux chambres de cloches, ouvertes, sont superposées, disposition déjà existante dans certains clochers-murs de l'époque antérieure et que l'on retrouve encore à la chapelle de l'île Callot en Carantec, à Locquénoyé, Loc-Eguiner-Ploudiry, Saint-Eloi, Guilers, au vieux Saint-Marc, au Drenec, à Saint-Thonan, Trégarantec, Brelès, Porspoder, Loc-Brévalaire, Lanarvily, Kernilis, etc., et qui existait aussi dans l'ancienne église de Tréouergat, mais là, à l'aplomb de chacune des chambres, court une galerie fortement en saillie, la plus élevée étant en retrait sur l'inférieure.

Le couronnement par dôme et lanternons de Berven (Pl. VIII-25) et de Roscoff (Pl. VIII-24) a-t-il été inspiré directement par celui des flèches de la cathédrale de Tours ou de Saint-Antoine de Loches ainsi qu'il a été récemment

(38) Malgré un examen approfondi de ces deux monuments, il nous est impossible, en l'absence de documents d'archives, de préciser si la tour de Berven s'est inspirée de celle de Roscoff, ou si, au contraire, elle l'a précédée. A Roscoff, le porche commencé vers 1550 est entièrement gothique de conception, ainsi que la base de la tour jusqu'au second cordon, à hauteur duquel l'on trouve curieusement encastré un canon de pierre en forme de gargouille, comme s'il y avait eu arrêt dans la construction et plate-forme provisoire. A partir de ce second cordon, le changement brusque de style indique une reprise, mais sans modification de la ligne. A Notre-Dame de Berven, au contraire, bâtie en exécution d'une délibération des habitants de Plouzévéde du 21 juin 1573, le clocher a été édifié d'un seul jet et très rapidement si l'on en juge par son unité et les dates de 1575 et 1576 qui y sont inscrites : pour cette raison, nous penchons à voir en lui le prototype. Construit d'ailleurs manifestement par l'atelier de Kerjean, il est plus naturel qu'il en soit ainsi. Combien il est regrettable que Cambry, qui a eu en mains les éléments permettant de trancher cette importante question ne s'y soit pas arrêté ! « Je passe sous silence, écrit-il, des petits faits, des détails sur l'arrière-ban, sur la construction de l'église (de Roscoff), sur les obstacles qu'elle éprouva, etc. Ils ne peuvent intéresser que les naturels du pays ». CAMBRY, *loc. cit.* p. 40.

soutenu (39) ? Il est difficile, en l'absence de documents, de le certifier ; car, bien qu'il n'y ait là aucune impossibilité, les différences sont cependant suffisamment sensibles, tant dans la disposition des chambres de cloches que dans la décoration, qui ne présente aucun des caractères de l'atelier des François (40), pour qu'il soit plus prudent de constater seulement dans ces divers monuments une commune influence de l'Italie, où tant de campaniles, de Gènes à Venise notamment, sont couverts de dômes et lanternons, quelques-uns même avec balcons saillants.

On peut, par contre, indiquer que Notre-Dame de Berven, comme le porche de Lanhouarneau, a été vraisemblablement édifié par l'atelier de Kerjean. On y retrouve, en effet, au-dessus des claveaux rustiques de la porte occidentale, les niches à coquille si particulières, les mêmes volutes accusées et, sur les fenêtres de la nef datées de 1580, des couronnements imités de ceux de l'aile ouest du château. Comme ces derniers, ils comprennent au sommet une lourde table d'attente formant attique, épaulée de volutes en S et surmontée d'une coquille. Nous retrouverons plus tard des couronnements semblables surmontant une fenêtre en tiers point de Trémaouézan, datée de 1628, ainsi qu'une de Locmélar des environs de 1650, et, à diverses dates (1601 notamment à Roscoff), sur quelques maisons de Saint-Pol-de-Léon, de Roscoff, de Lesneven et de Landerneau, ainsi que sur quelques manoirs du nord du Léon, Lanvengat, en Guissény et Kermenguy, en Cléder, par exemple, enfin sur divers édifices tels que le moulin de Kerno, près de Lesneven.

(39) Abbé J. MORTIER, *Une création architecturale du début de la Renaissance tourangelle*, Bulletin de la Société archéologique de Touraine, t. XXVIII, 1943, p. 279-296.

Rappelons que la tour nord de la cathédrale de Tours fut couronnée d'un dôme à l'époque Louis XII par Bastien et Martin François, et que la tour sud fut achevée de 1534 à 1547 sous la direction de Pierre Gadier.

(40) L'absence des perlages, chers aux François, est particulièrement à noter. D'autre part, les lanternons superposés sont beaucoup plus légers qu'à Tours et la silhouette de Berven est infiniment plus proche de celle de la lanterne de Chambord. Il est à noter un lanternon semblable à ceux de Berven et de Roscoff à la chapelle du Crann en Spézet.

On constate cette même influence directe de Kerjean, à Plougourvest, dont le clocher est orné des mêmes niches à coquilles ainsi que des mêmes volutes, et dont la clef du porche méridional daté de 1616 reproduit le motif rayonnant ornant celle de l'entrée du château. Ces niches et ces consoles si caractéristiques décorent également la tour voisine de Plougar, datant du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle. Enfin, notons encore l'influence de Kerjean sur les consoles soutenant l'une des cheminées de Kergournadech, en Cléder, décorées du même motif stylisé.

Ainsi donc, tandis que dans le troisième quart du xvi<sup>e</sup> siècle, l'atelier de l'Elorn continuait à construire inlassablement les mêmes porches gothiques pour des fabriques traditionalistes, dans le nord du Léon, un autre atelier, sous l'impulsion de riches prélats et de quelques grands seigneurs humanistes, édifiait plusieurs monuments d'un décor entièrement nouveau dans cette région.

Ceux-ci, Kerjean principalement, exercèrent non seulement une influence directe dans leur voisinage immédiat, ainsi que nous venons de le rappeler et comme il était du reste à prévoir, mais déterminèrent dans l'architecture léonarde toute entière, et même en dehors des limites du Léon, une évolution profonde que nous allons examiner maintenant. Il est à remarquer cependant que c'est principalement par l'intermédiaire de l'atelier de l'Elorn que s'exerça cette influence de l'atelier de Kerjean, propagée peut-être, d'autre part, par cette Confrérie des maîtres ès-arts de l'évêché de Léon sur laquelle nous avons malheureusement trop peu de renseignements (41).




---

(41) Voir à ce sujet R. LE MEN, *La Confrérie des Maîtres ès arts de l'évêché de Léon*, Mémoires de la Société archéologique du Finistère, t. V, 1877-78, p. 45-59 ; et Chanoine Hervé CALVEZ, *Notre-Dame de Lesneven et Notre-Dame du Folgoët*, Issy-les-Moulineaux, éditions Saint-Paul, 1946, chapitre XIII.

### Les Porches

C'est en Cornouaille, à Pleyben (carte I<sup>43</sup>), que nous rencontrons la première imitation du porche de Lanhouarneau, mais les sculptures en kersanton montrent qu'il fut édifié par l'atelier de Landerneau. Les riches paroissiens, qui venaient d'achever une église toute gothique, dont le chevet imité de l'atelier Beaumanoir est daté de 1564, conçurent le projet d'élever sur le flanc sud un clocher-porche monumental. Ils s'adressèrent à un architecte dont le nom est inconnu mais qui était certainement l'un de ces gentils esprits mentionnés par Philibert de l'Orme « ne demourant pas en sa vieille peau, mais scavant et entendant toutes bonnes œuvres pour s'en aider et servir fidèlement ceux qui lui donnent à gagner (42). »

Il édifia donc en 1588-1591, servant de base à une tour imposante couronnée d'un dôme (Pl. VII-21), un porche reproduisant la disposition et les principaux ornements de celui de Lanhouarneau, entre autres, sur les faces latérales, les niches à coquilles si caractéristiques. Mais hélas, pendant la construction, la Ligue battait son plein, et, en 1590, les paroissiens conduits par l'abbé du Leinlouet ayant subi un cuisant échec devant Carhaix, durent payer en 1595 un lourd impôt des garnisons et ne purent, en conséquence, solder en cette même année les fouages qui leur incombaient. Aussi durent ils se résigner, le 13 octobre 1596, pour libérer les répondants de leur dette incarcérés à Quimper et à Douarnenez, à mettre en vente les calices et la croix d'argent, orgueil de la paroisse, qui furent exposés à cette fin chez Pierre Tanguy, maître orfèvre à Quimper (43).

Les travaux de la tour avaient naturellement été arrêtés

(42) Philibert de L'ORME, *Nouvelles inventions pour bien bâtir*, loc. cit.

(43) Abbé Etienne MONTFORT, *Pleyben, contribution à son histoire*, Bulletin diocésain d'archéologie et d'histoire, 21<sup>e</sup> année, 1922, p. 326 et suiv., et *Pleyben*, ibid., 1937, p. 231. On distingue nettement, à la couleur de la pierre, les deux campagnes de construction.

et ne furent repris qu'en 1633 sous la direction de l'architecte Guillaume Kerlezroux (44) et de l'entrepreneur Yvon Oliva qui les achevèrent en 1642. La décoration ne fut terminée que quelques années plus tard, ce qui explique l'inscription : NAT (ALIS). COFFEC. R. 1654, sur le socle de la statue de Notre-Seigneur au fond du porche.

Cette tour ayant excité l'envie des habitants de Goulven (I<sup>3</sup>), ceux-ci commandèrent un clocher-porche probablement au même maître d'œuvre. Il présente cependant plusieurs différences importantes; les contreforts montent jusqu'au couronnement de la tour, et celle-ci, au lieu d'être amortie par un tambour octogonal surmonté d'un dôme, sert de support à une flèche élancée, nettement inspirée du Kreisker, ainsi que le montrent les clochetons en porte-à-faux qui la cantonnent (Pl. VII-22). Elle est datée, sur l'un des contreforts du porche, de 1593, mais sa construction dura quarante-cinq ans et elle ne fut bénite que le 2 juin 1639 (45). Il semble d'ailleurs qu'il y ait eu plusieurs temps d'arrêt dans les travaux, puisque les comptes de 1637 mentionnent, par exemple, une collation aux ouvriers le jour où ils commencèrent à travailler sur la tour (1<sup>er</sup> Septembre 1637). Les travaux de la flèche furent terminés le 30 juin

(44) Guillaume Kerlezroux semble avoir appartenu à une famille noble de Plounévez-Lochrist dont un autre Guillaume fut doyen du Folgoët de 1540 à 1544.

(45) M. le chanoine J.-M. Guéguen a eu l'obligeance de rechercher à notre intention, parmi les comptes de la fabrique de Goulven remontant à 1630, les textes se rapportant à la construction de la tour. Voici le détail des « frais convenus à faire le jour de la bénédiction de la tour, qui fut le 2<sup>e</sup> jour de juin 1639, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur :

une barrique de vin .....	36 l.
trois boisseaux et quart de froment ..	18 l., 7 s., 6 d.
trois côtes de bœuf .....	18 l.
une coste de sallé .....	8 l.
un mouton et deux agneaux .....	16 l.
dix-huit poulets .....	4 l.
onze douzaines d'œufs .....	22 s.
un veau gras .....	4 l.
trois écuelles de beurre .....	13 l.
deux cochons .....	3 l.

rubans, bandes, clous de girofle et autres épiceries, cuisinier, four, bois, gruau, sel, farine et autres choses nécessaires, 10 livres, 10 sols; le tout, 131 livres, 19 sols, 6 deniers. »

1638, et les comptes de cette dernière année font connaître le nom de son architecte, maître Yvon Le Mouden, de Landerneau, qui recevait quatorze sols par jour. Il était alors secondé par trois ouvriers : Olivier Pascouet, contremaître, Yvon Le Miossec et Yvon Le Laë, à qui il était alloué trois sols. Un dîner leur était offert le jour des Rois, selon la coutume.

Yvon Le Mouden avait succédé en 1636, comme maître de l'œuvre, à Henri Le Du, également architecte landerneen et déjà mentionné dans le premier compte qui nous soit parvenu, daté de 1630. Outre les ouvriers précédents, Yvon Le Machot et Jean Le Roux travaillèrent à l'édifice en 1630, et Alain Douffer et Jean Kermarec en 1633.

Les paroissiens de Saint-Thégonnec (carte I<sup>13</sup>) avaient également vu d'un œil jaloux les projets grandioses de ceux de Pleyben; aussi, bien que leur église fût également récente et dotée d'un clocher encore tout gothique et inspiré de ceux de l'atelier Beaumanoir, quoique portant le millésime 1563, commandèrent-ils, sans doute au même architecte, une tour-porche, semblable à celle de Pleyben, sur le flanc méridional de leur église, sans même prendre le temps de donner à celle-ci une largeur mieux en rapport avec ce monument. Plus heureux que ceux de leurs rivaux, les travaux ne paraissent pas avoir été arrêtés, mais furent cependant assez lents. Le porche porte, sur le petit bénitier situé sous la dernière niche des apôtres, la date de 1599 (46), à la base des cariatides de la niche du milieu, 1610, et, à l'extérieur, au-dessus de la clef de voûte, 1605. La tour est datée, sur le cadran solaire, de 1606, mais on y travaillait encore en mai 1626. A cette dernière époque, les comptes mentionnent en effet Jacques Leuzenès, maçon, y besognant au salaire de dix sous par jour (47).

C'est là une très belle œuvre (Pl. VII-23), à laquelle les contreforts montant jusqu'au sommet, ainsi qu'à Goulven, donnent, malgré les cordons qui les coupent, une allure plus

(46) Ce petit bénitier est à rapprocher de celui de l'ossuaire de Sizun datant de 1585.

(47) *Congrès archéologique de France*, LXXXI<sup>e</sup> session (1914), Paris, 1919, p. 180.

élançée qu'à Pleyben, et dont la plate-forme est soutenue par une corniche plus importante et mieux proportionnée à l'ampleur du monument.

Un quatrième clocher fut élevé suivant les mêmes dispositions à Lampaul-Ploudalmézeau (carte I<sup>29</sup>) entre 1611 et 1622, en même temps que le château que faisait édifier à Roservo Claude de Kerlech, et peut-être sous la même impulsion (48).

Entre temps, à Bodilis (carte I<sup>9</sup>), les paroissiens, justement fiers de leur belle tour (49), se contentèrent d'édifier devant la porte sud, datant de 1570, un porche inspiré des précédents et portant la date de 1601. Il est à remarquer que c'est, avec ceux de Pleyben et de Saint-Thégonnec, le seul porche de cette série dont les faces latérales soient ornées : des colonnes ioniques reposent sur un stylobate supportant un entablement surmonté d'un attique et d'une frise.

A l'intérieur, sous les statues des apôtres, court une frise beaucoup plus importante que celle des porches précédents et comportant, en fort relief, une série de cartouches séparés par d'étranges cariatides.

Est-ce là simple fantaisie de l'artiste ou en a-t-il copié les divers motifs ? Il semble bien qu'il faille opter pour cette seconde hypothèse. L'une des cariatides, par exemple, repré-

(48) Nous devons ces précieux renseignements à l'obligeance du D<sup>r</sup> Le Meur, de Ploudalmézeau. La date de la construction généralement donnée est 1629, mais le D<sup>r</sup> Le Meur a retrouvé dans les registres de la paroisse le baptême d'une cloche en 1619, ce qui semble indiquer l'achèvement du clocher, et, d'autre part, au presbytère, deux pierres en kersanton datées de 1611 et 1622 paraissant provenir de la tour ou de la chapelle primitive de Roservo dans l'église. Le château de Roservo date de 1611.

(49) Le clocher de Bodilis, que tous les archéologues bretons ont daté du xv<sup>e</sup> siècle, fut fondé, d'après une inscription en lettres gothiques sculptée à sa base, le 6 octobre 1570. La porte donnant sur la nef est ornée d'une belle guirlande de pampres, agrémentée non seulement d'animaux variés, mais également, près de sa base, d'un amusant marmouset contemporain de ceux des culs-de-lampe du porche de Landivisiau et certainement du même atelier. Il confirme ainsi pleinement la date de cette œuvre distinguée, qui est, par conséquent, le dernier clocher de style gothique édifié en Léon. Voir plus loin, en ce qui concerne le retard de quelques monuments ou objets mobiliers, la note 51.



sentant un homme et une femme à corps de serpents enlacés attire tout particulièrement l'attention (Pl. V-16). Or, un motif identique décore précisément un modèle de cheminée de l'*Architecture* d'Androuet du Cerceau, traité que possédait certainement l'atelier de Kerjean, ainsi que nous venons de le voir (Pl. V-17). L'illustre architecte paraît, lui-même, avoir interprété là quelque statue antique d'Isis et de Sérapis, dont il a supprimé les coiffures emblèmes. Le Musée égyptien de Berlin, entre autres, conserve un tel groupe dont la tête du dieu, barbue, est semblable à celle de Bodilis.

Portant aussi le millésime de 1601, le porche de Guilers dont l'archivolte repose également sur des colonnes françaises, diffère sensiblement des précédents. Si l'on y retrouve encore la large clef en console, les volutes accusées et les mêmes vases godronnés, la porte d'entrée est encadrée, non plus par deux colonnes, mais par deux pilastres, qui supportent, en conséquence, un entablement moins saillant. Le gâble qui le surmonte est curviligne et comporte pour toute décoration une baguette s'enroulant en volutes à ses extrémités. Il est coupé d'un cordon et amorti par une simple coquille, différente de celle de l'atelier de Kerjean et rappelant le couronnement des fenêtres des châteaux des bords de la Loire. Les contreforts massifs n'offrent d'autre part, aucune décoration de niches et sont couronnés par un petit dôme surmonté d'un lanternon supportant un vase godronné. Cet édifice demeure isolé, du moins parmi les porches à colonnes baguées qui subsistent.

Trois ans plus tard, en 1604, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, les paroissiens de Landerneau édifièrent devant les portes sud de St-Houardon (carte I<sup>24</sup>) le plus important des porches qui subsistent de cet atelier, et semblable, suivant la tradition, à celui de Plougastel-Daoulas (carte I<sup>33</sup>) si malencontreusement sacrifié en 1870 à la vanité d'un architecte. Il dérive directement de Lanhouarneau, mais, entre l'entablement supporté par les deux hautes colonnes encadrant la porte d'entrée et la niche accostée de termes, le maître d'œuvre a interposé un important attique à deux étages. Le premier comprend trois niches encadrées de colonnes corinthiennes et séparées par des cartouches moulurés en creux suivant un modèle, inspiré,

semble-t-il, de Serlio (50). Ces niches sont surmontées d'un entablement amorti par un vaste fronton faisant saillie sur le second étage de l'attique, qui, lui, supporte le couronnement. Les colonnes françaises sont semblables à celles indiquées par Ph. de l'Orme dans son *Traité d'architecture* comme exécutées à Villers-Cotterêts ; le profil des bagues est aplati et débordé largement le fût.

Presqu'à la même époque, ce fut au tour de Guimiliau (carte I<sup>12</sup>) d'édifier le très beau porche portant les dates de 1606 à l'intérieur et de 1617 à l'extérieur, monument dont la sculpture est particulièrement soignée. On y remarque, entre autres, à l'intérieur, un curieux bas-relief représentant la création du monde, et, dans une niche extérieure, un saint Sébastien barbu en kersanton. Mais, tandis que dans les édifices précédents les voussures de l'archivolte extérieure étaient simplement moulurées, ici, elles sont ornées de sculptures identiques à celles qui décoraient, en 1553, le porche de Pencran et, l'année suivante, celui de Landivisiau.

Cela n'est pas pour étonner, car les fabriques imposaient souvent au maître de l'œuvre la copie de tout ou partie d'un monument, parfois très antérieur. C'est ainsi que parmi les marchés qui nous sont parvenus nous voyons, par exemple, en 1648, l'architecte Lucas Salaun, d'Hanvec, s'engager à construire la tour de sa paroisse « de la forme et manière qu'est bâtie la tour de la Chapelle de l'Hôpital » (N.-D. de l'Hôpital-Camfrout) datant de 1537 ; en 1698, les habitants de Loc-Brévalaire, stipuler à leur maître d'œuvre d'imiter la tour de Lanarvily, édifiée en 1637, sur les plans de l'architecte Yves Roudault ; en 1700, les paroissiens de Guisény spécifier à l'architecte landernéen Pierre Tréguer de leur construire un clocher semblable à celui de Ploudaniel, édifié quatre-vingt-deux ans plus tôt ; en 1753, Yves Quelennec, de Plouzané, et Jean Quelennec, de Recouvrance, se charger de reconstruire le clocher de Plourin-Ploudal-

---

(50) SERLIO, *Traité d'architecture*, livre IV.

mézeau, sur le modèle du clocher de Milizac, bâti en 1716, etc. (51).

Les portes intérieures du porche de Guimiliau (Pl. III-12) en plein cintre, ont leurs archivoltes décorées de lourdes clés en consoles et de claveaux rustiques dont on trouve un exemple au portail d'Anet et qui décoraient la porte ouest de Pleyber-Christ, en 1551, les arcs de triomphe de Saint-Thégonnec en 1587 et de Sizun vers la même époque, ainsi que l'hôtel de ville de Morlaix en 1610. Les pilastres qui les supportent, si bizarrement ébrasés comme à St-Thégonnec, suffiraient à prouver, s'il en était besoin, que ces deux monuments sont dûs, de façon certaine, au même atelier. Il est curieux de remarquer que les colonnes françaises de la porte extérieure sont exactement copiées sur le modèle de celles des Tuileries figuré dans le *Traité d'architecture*, de Ph. de l'Orme, c'est-à-dire avec bagues renflées symétriquement et peu saillantes. C'est également dans ce même ouvrage que l'architecte a puisé le dessin tout à fait insolite du chapiteau

---

(51) Les fabriques imposaient ces imitations plus encore peut-être aux artistes qu'aux architectes, ce qui vient expliquer ces retables, chaires et croix processionnelles si semblables qu'ils paraissent avoir été réalisés en série. En veut-on quelques exemples ? Le 16 juillet 1652, les fabriques de Trémaouézan commandent aux sculpteurs Jacques et Hervé Le Roux un retable pour l'autel Notre-Dame semblable au retable de monsieur saint Nicolas à Saint-Houardon de Landerneau et deux statues, l'une de sainte Anne et l'autre de Notre-Dame et son petit enfant, de même façon que celles de l'église des Sept-Saints à Brest. Les sculpteurs s'engagent également à faire un second retable pour l'autel Saint-Yves, de même façon que celui étant à Pentour de monsieur saint Yves à Saint-Houardon de Landerneau. Le 23 octobre 1672, les fabriques de Commana font marché avec François Lorière, sculpteur à Guimiliau, d'un balustre semblable à celui qu'il avait exécuté pour sa paroisse.

Le 28 mars 1688, les fabriques de Pleyben traitent avec Thomas Dallam pour des orgues « de la même façon et jeux que celles de Daoulas ». Le 18 juillet 1706, Louis Bariou et son gendre s'engagent à faire la chaire de Locronan sur le modèle de celle de Crozon ; en 1711, la chaire de Roscoff fut commandée à Jacques Lespaignol semblable à celle qu'il venait d'exécuter pour Notre-Dame du Mur à Morlaix et le 1<sup>er</sup> septembre 1772 celle de Pencran à Yves Cevaer d'Hanvec, conforme à celle qu'il sculptait pour Saint-Thomas de Landerneau. En 1768, la mise au tombeau de Saint-Thégonnec est imposée comme modèle à René Bouguenec et François-Charles Labbé par les fabriciens de Plouguerneau ; en 1775, à Bodilis, commande est passée d'une lampe en argent semblable à celle de Guiclan, etc...

ionique composite surmontant le bénitier, chapiteau déjà utilisé par l'atelier sur les colonnes encadrant la porte intérieure du porche de Pleyben (Pl. III-11).

Il serait fastidieux de décrire tous les porches et façades édifiés par l'atelier de l'Elorn suivant le modèle créé à Lanhouarneau et dont il a combiné les divers éléments comme ceux d'un jeu de construction. Bornons-nous à rappeler la façade de l'ossuaire de La Martyre, si finement sculptée et datée de 1619 (carte I<sup>19</sup>), mais dont la voussure de la porte d'entrée ne repose pas sur ces colonnes françaises que critiquait tant Scamozzi, prétendant qu'elles semblaient brisées et remastiquées; le porche de Trémaouëzan (carte I<sup>27</sup>), édifié sous le rectorat d'Alain Le Guen devant deux portes géminées gothiques et daté de 1610-1623; celui de Dinéault, remontant aussi au premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle et presque entièrement reconstruit au XIX<sup>e</sup> (carte I<sup>44</sup>); celui de Quimerch (carte I<sup>40</sup>) daté de 1621 et transporté dans le cimetière où il sert de chapelle; celui d'Hanvec (carte I<sup>37</sup>), de 1625 et à la clef très allongée; celui de Gouesnou (carte I<sup>31</sup>), portant les millésimes de 1640 et 1642, si malencontreusement ruiné en 1944 par le vandalisme allemand. Son gâble, comme celui de Saint-Houardon de Landerneau, était bordé, malgré sa date tardive, d'une broderie gothique de mouchettes, montrant ainsi la curieuse persistance des éléments anciens.

Mentionnons également le très beau porche de Commana (carte I<sup>15</sup>), datant de 1645-1650 (52); celui plus sobre et

(52) Sur le porche, en face de la date de 1643 inscrite au-dessous d'un angelot, se trouve l'inscription D : R : H : M : F : Les trois dernières lettres signifiant évidemment *hoc monumentum fecit*, les deux premières sont les initiales du maître de l'œuvre. Peut-être sont-ce là celles de Rolland Doré, sculpteur très connu qui signa le calvaire voisin, bien que, généralement il ait fait précéder son nom de son prénom, en français il est vrai. En 1649, signant le marché du calvaire de Rosnoen, il se qualifie « sculpteur du roi en Bretagne », mais, lorsqu'il conclut le marché de la tombe de Jacques Barbier, sieur de Kernao, le 13 février 1638, il est qualifié « maître sculpteur et tailleur de pierres à Landerneau », ce qui n'est pas pour surprendre. Il est à remarquer, en effet, que Jean Le Bescont, qui avait un atelier à Carhaix et un à Landerneau, et à qui l'on doit l'ossuaire de Saint-Thégonnec, sculptait aussi des calvaires, tel celui de la chapelle Saint-Eutrope de Plougonven dont il reçut commande

aujourd'hui détruit de Loperhet (carte I<sup>35</sup>), élevé vers 1645 ; celui de Locmélar (carte I<sup>16</sup>), daté de 1664 ; celui inachevé de Ploudiry (carte I<sup>20</sup>), si semblable à celui de St-Houardon, mais avec une sculpture plus riche et reproduisant encore dans ses voussures les scènes sculptées cent-douze ans plus tôt à Pencran et reproduites à Landivisiau et Guimiliau (53) ; il porte le millésime de 1665. Nous trouvons un porche plus sobre, mais utilisant aussi des colonnes françaises à Beuzec-Cap-Sizun (carte I<sup>46</sup>) vers 1670 ; et mentionnons, pour terminer, une curieuse mais très fruste réminiscence des édifices précédents à colonnes baguées dans le porche de Plounévez-Lochrist (carte I<sup>4</sup>) portant les dates de 1768 et 1769. Parmi les édifices utilisant des colonnes françaises, il y a lieu de signaler les colonnes à une seule bague de la façade sud de l'ossuaire de Daoulas (1581-1589), celles du portail ouest de Goueznou et celles si particulières supportant l'archivolte du porche de Milizac (1662).

Enfin les porches suivants sont très nettement inspirés des édifices précédents, mais, comme l'ossuaire de La Martyre, n'utilisent pas de colonnes françaises : Braspartz (carte I<sup>42</sup>) (1589-1592), où l'on retrouve derrière les têtes des apôtres la coquille de Kerjean (54), Lopérec (carte I<sup>41</sup>)

---

en 1655. Cependant, si l'on rapproche ces initiales D. R. de celles C. R. du porche de Saint-Houardon et de la signature E. R. du calvaire de Pencran, il peut y avoir une famille d'artistes encore inconnue dont le nom commençait par R. Il ne peut s'agir du recteur car, lors de la construction du porche de Commana, celui-ci était messire Hervé Croguennec « personnage pieux et docte », suivant Cyrille le Pennec, qui résigna en 1646 et eut pour successeur messire Jean Even. L'un de ses successeurs, messire Yves Croguennec, continuant les travaux d'embellissement de l'église, commanda notamment en 1672 le beau balustre du chœur à maître François Lorie, sculpteur à Guimiliau, mais connut l'ingratitude de ses paroissiens. Ceux-ci, à l'instar du singe de la fable, croyant que la gabelle était une femme et que le recteur la cachait, le lynchèrent aux trois quarts, non sans avoir, sous prétexte de perquisition, enfoncé et vidé les deux barriques de vin se trouvant dans la cave du presbytère. Sur cette affaire, voir : Mémoires de la Société archéologique du Finistère, t. LVII, 1930, p. XVIII.

(53) On remarque à Ploudiry un chapiteau avec entablement composite semblable à celui représenté dans l'ouvrage de Bullant, *Règle générale d'Architecture*, Paris, 1619, Pl. 35, p. 45.

(54) Le porche de Braspartz, commencé en style gothique et terminé en style classique, témoigne très curieusement de l'inexpérience

(1586), Saint-Thomas de Landerneau (carte I<sup>23</sup>) (1607) (55), Plouédern (carte I<sup>25</sup>) (1609), Le Tréhou (carte I<sup>21</sup>) (1610), Plougourvest (carte I<sup>6</sup>) (1616), Guiclan (carte I<sup>8</sup>) (1619, remanié en 1658), Plouvorn (carte I<sup>6</sup>) (vers 1660), Pleyber-Christ (carte I<sup>14</sup>) (1663), Plabennec (carte I<sup>28</sup>) (1674), Plou-néventer (carte I<sup>26</sup>) (1679), dont les portes intérieures présentent un beau décor Renaissance avec monuments en perspective dans le goût de Palladio. Après cette dernière date, les porches tels que ceux de Saint-Servais (carte I<sup>18</sup>) (vers 1680), Loc-Eguiner-Landivisiau (carte I<sup>17</sup>) (1699) et de Plougoulm (carte I<sup>2</sup>) (1701), n'ont plus aucun caractère monumental.



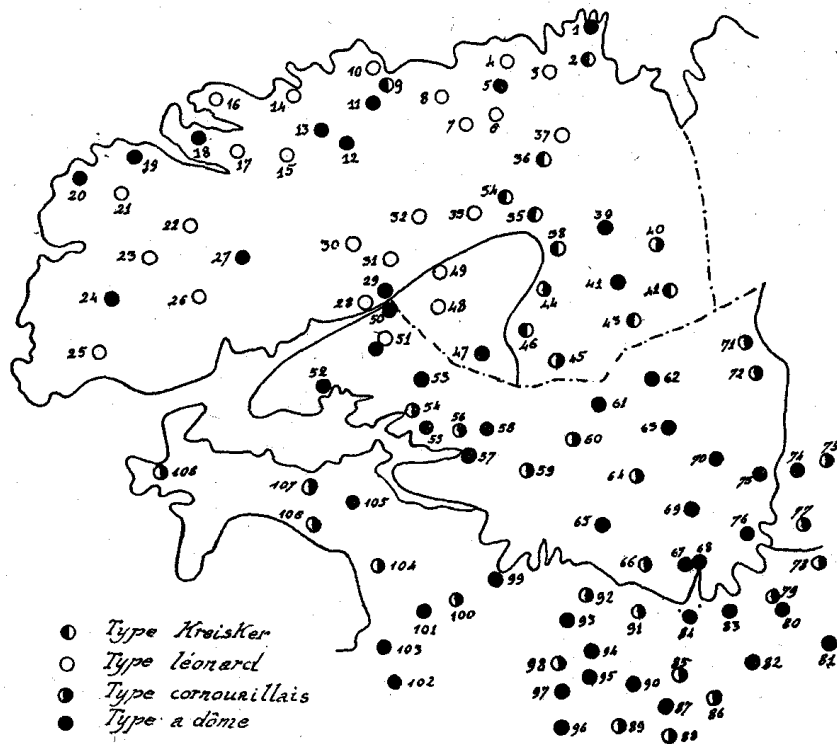
### Les Clochers

Tandis que Lanhouarneau déterminait ainsi une transformation totale dans la décoration des porches, Berven (carte II<sup>5</sup>) fut le point de départ d'un changement tout aussi important dans l'architecture des clochers léonards, mais toutefois moins radical et surtout moins direct. Le Kreisker (carte II<sup>2</sup>) (Pl. IX-27), en effet, et Notre-Dame du Mur avaient eu une influence trop considérable en Léon, comme en témoignent encore les clochers de Lambader (carte II<sup>36</sup>) (Pl. X-29) et de Bodilis (carte II<sup>34</sup>), pour être supplantés purement et simplement par un modèle nouveau, quelque

---

des artisans locaux dans cette période de transition. Les cannelures des pilastres séparant les niches des apôtres sont terminées par des moulures prismatiques individuelles comme celles usitées à l'époque gothique. Il est à remarquer, d'autre part, que les niches sont décorées de la coquille particulière à Kerjean, montrant ainsi combien fut rapide et profonde l'influence de ce monument.

(55) Il porte l'inscription : CESTE : TOUR : FUST : FONDÉE : LE : DIMANCHE : DE : LA : TRENITÉ : EN : LAN : 1607. La tour fut achevée le 9 mars 1630.



Carte II. — PRINCIPAUX TYPES DE CLOCHERS DU LÉON  
 ET DU NORD DE LA CORNOUAILLE

fût son élégance (56). Aussi, pendant quelque temps, les architectes utilisèrent-ils simultanément l'un ou l'autre modèle suivant les préférences de leur clientèle, mais ils se rallièrent rapidement à un curieux compromis, qui obtint un succès éclatant ainsi que nous l'allons voir.

En 1573, tandis que s'élevait Berven, les paroissiens de Lampaul-Guimiliau (carte II<sup>38</sup>) reconstruisaient la façade occidentale de leur église, au-devant de laquelle ils faisaient édifier un clocher-porche surmonté d'une flèche imitant le Kreisker (Pl. XI-31) et ornée encore de crochets gothiques. Mais une décoration classique très sobre remplaçait le décor gothique habituel du porche et de la tour, dont la cage était, d'autre part, coupée par une galerie en deux parties sensiblement égales. Cette dernière disposition, assez lourde, ne fut pas imitée dans les clochers postérieurs qui continuèrent à s'inspirer de l'illustre monument saint-politain : Landivisiau (1590) (carte II<sup>35</sup>) (57), Commana (1592) (carte II<sup>43</sup>) (58), Plounéour-Menez (1665) (carte II<sup>42</sup>), si nettement imité de Commana, Sizun (1728-1735) (carte II<sup>46</sup>) (59).

Nous avons indiqué plus haut que l'architecte landerneen, qui conçut les tours de Pleyben et de St-Thégonnec, les avait amorties par un dôme surmontant un tambour octogonal, mais il est bien difficile de déterminer s'il s'inspira directement de Berven, dont diffère sensiblement le beffroi.

(56) Le clocher de Lambader est contemporain du Kreisker ; Jean V fit une donation le 9 décembre 1432 pour aider à l'œuvre et édification de la chapelle. De nos jours encore, le Kreisker a nettement influencé les clochers de Saint-Marc (1862) (c. II<sup>61</sup>), Plouigneau (1863), Plouescat (1870) (c. II<sup>10</sup>), Plouenan (1884) (c. II<sup>8</sup>), Plourin-Ploudalmézeau (1893) (c. II<sup>51</sup>), Henvic (église consacrée en 1902) (c. II<sup>5</sup>), Taulé (consacrée en 1905) (c. II<sup>7</sup>), Saint-Ségal, et, en partie, avec Ponteroix, le clocher de Lambézellec (1865) (c. II<sup>60</sup>).

(57) Le clocher de Landivisiau porte l'inscription suivante : LE : 14 : DE : OCTOBRE : FUT : COMMENCE : CETTE : 1590. Cette dernière date est répétée sur la banderole tenue par un angelot.

(58) La tour de Commana porte : ANNO : DNI : 1592 : DIE : 28 : IUNII : FUNDATA : FUIT : HE : TURRIS.

(59) Le clocher de Sizun, avec porche totalement ouvert comme celui de Lambader, porte au bas l'inscription suivante : M<sup>re</sup> : JOSEPH : MARTIN : RECTEUR : 1728, et, plus haut, sous le second bandeau : N. & D. M<sup>re</sup> : CH : DE : CRESOLE : R : 1735.



Par contre, il est certain que le maître d'œuvre de Saint-Houardon de Landerneau (carte II <sup>29</sup>) imita, vers 1600, ce dernier clocher ; mais, voulant surpasser son modèle par la superposition d'une troisième chambre de cloches, il n'aboutit qu'à une réalisation moins heureuse et manifestement trop grêle. Il en fut de même de l'architecte de Saint-Thomas (carte II <sup>50</sup>), Hervé Le Du, qui, en 1630, termina par trois étages, mais ceux-là combien lourds, la tour commencée en 1607.

Aussi, après ces insuccès, ne rencontre-t-on que quelques imitations, en général assez peu réussies : au Faou (carte II <sup>57</sup>), en Cornouaille, en 1628, tour nettement imitée de celle de St-Houardon (60), à Plourin-Tréguier, en 1728, mauvaise imitation de Saint-Thégonnec, à Landéda (1751) (carte II <sup>18</sup>), à Plabennec (1762) (carte II <sup>27</sup> (61). Quelques exceptions heureuses doivent être cependant mentionnées au Tréhou, en 1649, (carte II <sup>47</sup>) (Pl. VIII-26), au Bourg-Blanc et, en Cornouaille, à une époque postérieure, à Sainte-Marie du Menez-Hom (carte II <sup>105</sup>), tour dont la chambre des cloches fut refaite en 1772-1773, à Plonévez-du-Faou (xviii<sup>e</sup> siècle) (carte II <sup>69</sup>), à Gourin (vers 1750) (carte II <sup>81</sup>) et à Roudoualec (1772) (carte II <sup>82</sup>).

Dans quelques édifices, également tardifs, la seconde galerie fait défaut, comme à St-Sauveur (1679) (carte II <sup>41</sup>), Kersaint-Ploudalmézeau (1749) (carte II <sup>20</sup>), Lesneven (1765) (carte II <sup>12</sup>), Plouider (1771) (carte II <sup>11</sup>) Saint-Renan (1776) (carte II <sup>24</sup>), Kernouès (1780) (carte II <sup>13</sup>) ; et, en Cornouaille, à Châteauneuf-du-Faou (1737) (carte II <sup>68</sup>), Ederm (carte II <sup>95</sup>), Notre-Dame de Châteaulin (1753) (Carte II <sup>99</sup>), Primelin (1776), etc. ; enfin à la chapelle de Notre-Dame-des-Trois-Fontaines, en Gouézec (carte II <sup>93</sup>), il n'y a plus aucune balustrade, peut-être d'ailleurs par suite de destruction ou d'inachèvement.

• Entre temps, à l'époque où l'on jetait les fondations de

(60) La tour du Faou porte : CESTE : THOUR : A : ESTE : FONDE : LE : 19 : MARS : 1628 : ESTANT : POUR : LORS : GOUVERNEUR : IAN : GUERMEUR.

(61) Le clocher, dont la première pierre avait été posée le 5 juin 1720, fut décapité par la foudre le 17 septembre 1755 et restauré peu après. Il porte l'inscription : Y. CORNEC : R<sup>r</sup> : LAN : 1762 : FRANÇOIS : JESTIN : TRESORIER.

la tour de Pleyben, un architecte inconnu, sans doute landernéen également d'après l'aire de ses premières réalisations, eut l'idée d'utiliser de la tour de Berven la sobre décoration de niches et les élégantes chambres de cloches ouvertes entourées de galeries en retrait, et de les amortir non plus d'un dôme, mais d'une flèche imitant en réduction le Kreisker dont la vogue était toujours persistante. Le succès fut considérable et dura jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et même jusqu'à nos jours : Kerlouan (1864), Guiclan, Le Conquet (1856), Ploudaniel (1860), Carantec (1875), Le Foeil (C.-du-N.) (1896-1898).

Nous ne décrivons pas ces monuments dont la silhouette est si familière et qui ne diffèrent entre eux que par leurs dimensions. Nous rappellerons seulement dans l'ordre chronologique parmi ceux qui subsistent : Dirinon (1588-93) (carte II<sup>51</sup>) (Pl. X-28), La Roche-Maurice (1589) (carte II<sup>49</sup>) (Pl. X-30), Beuzit-St-Conogan (1591) (carte II<sup>28</sup>), Gouesnou (vers 1607) (carte II<sup>26</sup>), Plouédern (vers 1609) (carte II<sup>31</sup>), Ploudaniel (1618, reconstruit en 1860), St-Vougay (vers 1635) (carte II<sup>8</sup>), Coat-Méal (vers 1640) (carte II<sup>22</sup>), Kernilis (vers 1648) (carte II<sup>22</sup>), St-Servais (1678) (carte II<sup>33</sup>), Pencran (1696-1718) (carte II<sup>48</sup>), Cléder (1697-1700) (carte II<sup>4</sup>), Plougoulm (1700) (carte II<sup>3</sup>), Guissény (1700) (carte II<sup>14</sup>), Plouguerneau (1701) (carte II<sup>16</sup>), Plouvorn (1709) (carte II<sup>37</sup>), Trémaouézan (1714) (carte II<sup>30</sup>), Milizac (1716) (carte II<sup>26</sup>), Plounéour-Trez (1734) (carte II<sup>10</sup>), Plourin-Léon (1754, reconstruit en 1893 sur le type Kreisker), Plouzévédé (1762) (carte II<sup>6</sup>), Locmaria-Plouzané (1769) (carte II<sup>25</sup>), Lannilis (1774) (carte II<sup>17</sup>), Ploudalmézeau (1775) (carte II<sup>21</sup>).

Ces clochers, bien particuliers au Léon, présentent ainsi une différence fondamentale avec les clochers cornouaillais. Dans ces derniers, dérivés des clochers gothiques anciens dont on trouve encore des exemples en Léon à Pleyber-Christ (carte II<sup>40</sup>), à Locmélar (carte II<sup>44</sup>), et à Saint-Cado (carte II<sup>45</sup>) la chambre des cloches n'a qu'un étage, mais de dimensions plus élevées, et qu'une galerie à sa base à large encorbellement. Tels sont, par exemple, les clochers de Berrien (carte II<sup>71</sup>), Cléden-Poher (carte II<sup>77</sup>), Le Cloître-Pleyben (carte II<sup>64</sup>), Coray (carte II<sup>88</sup>), N.-D.-de-Kerdévot, en Ergué-Gabéric, Kergloff (carte II<sup>75</sup>), La Feuillée, Leuhan

(carte II <sup>86</sup>), Rumengol (carte II <sup>56</sup>), Sainte-Anne-la-Palud (carte II <sup>104</sup>), Spézet (carte II <sup>79</sup>), Trégourez (carte II <sup>85</sup>), etc. Parfois, cependant, outre cette galerie, ils ont, comme à Braspartz (carte II <sup>60</sup>), Briec (carte II <sup>93</sup>), Cast (carte II <sup>100</sup>), Comfort, Gouézec (carte II <sup>92</sup>), Huelgoat (carte II <sup>72</sup>), Le Juch, Lennon (carte II <sup>66</sup>), Poullan, St-Thoix (carte II <sup>91</sup>), Tourc'h, etc., une autre galerie ou simplement une balustrade, mais à la base de la flèche, ce qui leur donne une silhouette toute différente.

Il est à remarquer que, tandis que le clocher à double galerie, qui obtint un si vif succès en Léon, ne pénétra pas en Cornouaille au delà de Dirinon (carte II <sup>51</sup>), le clocher à dôme s'y propagea au contraire par la vallée de l'Aulne jusqu'aux portes de Quimper, où l'atelier de Guillaume Salaun proposait, en 1764, aux paroissiens de Quéménéven un clocher amorti en cette forme pour Notre-Dame de Kergoat, et même au delà jusqu'à Combrit (1774), Fouesnant et Arzano (1733), en passant par la chapelle du Vrai-Secours, en Gouesnach.

On trouve, en effet, dans le bassin de l'Aulne ou à proximité, les églises et chapelles suivantes amorties en dôme : chapelle Sainte-Nonne de Dirinon (carte II <sup>51</sup>) ; chapelle Saint-Claude de Plougastel-Daoulas (carte II <sup>52</sup>) ; chapelle Sainte-Anne de Daoulas ; église d'Irvillac (carte II <sup>53</sup>) ; chapelle de Lanvoy, en Hanvec (carte II <sup>55</sup>) et chapelle Saint-Conval dans la même paroisse (carte II <sup>58</sup>) ; église du Faou (carte II <sup>57</sup>) ; église de Crozon ; chapelle Ste-Marie du Menez-Hom (carte II <sup>105</sup>) ; église de Port-Launay ; église Notre-Dame de Châteaulin (carte II <sup>99</sup>) ; chapelle Notre-Dame de Kergoat (carte II <sup>101</sup>) ; chapelle N.-D. de Bonne-Nouvelle à Locronan (carte II <sup>103</sup>) ; église de Plogonnec (carte II <sup>102</sup>) ; église de Pleyben (carte II <sup>65</sup>) ; chapelle N.-D. des Trois-Fontaines, en Gouézec (carte II <sup>93</sup>) ; église d'Edern (carte II <sup>95</sup>) et chapelles de Lannien (carte II <sup>97</sup>), du Niver (carte II <sup>90</sup>) et de Saint-Sébastien (carte II <sup>94</sup>) dans la même paroisse ; église Notre-Dame de Populo, en Landudal (carte II <sup>96</sup>) ; chapelle de Guernilis, en Coray (carte II <sup>87</sup>) ; église du Laz, chapelle Saint-Hubert de Trévarez, en Saint-Goazec (carte II <sup>84</sup>) ; église de Châteauneuf-du-Faou (carte II <sup>68</sup>), et chapelle Saint-Michel en la même paroisse (carte II <sup>67</sup>) ; église de Plonévez-du-Faou

(carte II <sup>69</sup>); église de Collorec (carte II <sup>70</sup>); église de Lannédern (carte II <sup>63</sup>), chapelle St-Michel de Braspartz (carte II <sup>61</sup>), ancienne église de Botmeur (carte II <sup>62</sup>); église de Landeleau (carte II <sup>76</sup>) et chapelles de la Trinité (carte II <sup>74</sup>) et du Pénity Saint-Laurent (carte II <sup>73</sup>) en la même paroisse; ancienne église St-Goazec (carte II <sup>83</sup>); chapelle Notre-Dame du Cran en Spézet (carte II <sup>80</sup>); église de Roudouallec (carte II <sup>82</sup>); église de Gourin (carte II <sup>81</sup>).



### Chevets polygonaux

La transformation des chevets plats, encore habituels dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle (62), en chevets polygonaux éclairant latéralement le maître autel, vint également modifier profondément l'architecture léonarde.

Les maîtres d'œuvre empruntèrent à l'atelier morlaisien de Philippe Beaumanoir la disposition si gracieuse des chevets à noues multiples que ce bon architecte avait inaugurée à Saint-Nicolas-de-Plufur dès 1488 (63). Déjà utilisée par les Cornouaillais notamment à Pont-Croix, vers 1528, à Comfort en 1528, et à Saint-Eloy en 1531, elle apparaît pour la première fois en Léon à Pleyber-Christ vers 1540 (64) et bientôt à La Martyre vers 1560 (65).

(62) Par exemple à Berven, Goulven, Pençran, La Roche-Maurice, Roscoff, Trémaouézan, etc...

(63) Voir R. COUFFON, *Un atelier architectural novateur à Morlaix à la fin du xv<sup>e</sup> siècle*, dans les Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, t. xix, 1938.

(64) Le chevet primitif de Pleyber-Christ a été repoussé vers l'est en 1678 en réutilisant les anciens matériaux, mais il a fallu ajouter deux pignons latéraux dont les rempants portaient en guise de crochets des motifs en S. Les deux nouveaux contreforts du chevet, ornés de niches de style classique, montent jusqu'à hauteur des noues. Rappelons que ce chevet a été remanié en 1866.

(65) La verrière de la Crucifixion, qui primitivement ornait un chevet plat, date en effet de 1535 et les verrières, placées après modification de l'édifice, de 1562.

Dans ces deux dernières églises, la décoration des gâbles est encore toute gothique, les rampants sont garnis de crochets et couronnés de fleurons; et, en bas des noues, des gargouilles grimaçantes surmontent les contreforts amortis par un simple glacis et qui ne s'élèvent pas jusqu'à elles.

En 1564, simultanément à Pleyben et à Bodilis, furent édifiés, suivant ce même modèle, deux chevets très semblables, mais dont les gâbles ont leurs rampants bordés d'une balustrade de mouchettes ajourées, décorée d'ailleurs des crochets et fleurons antérieurs. Cependant, au-dessous de l'appui des fenêtres, court une frise de rosaces ornées de mascarons, empruntée semble-t-il à la tour de Saint-Mathieu de Morlaix, commencée en 1548 par Yves Croazec. A Pleyben, où l'on distingue l'Ankou, cette frise semble figurer l'égalité de tous devant la mort.

Le 7 janvier 1607, Yvon Jacq, maître maçon, présentait aux paroissiens de Gouesnou le « portrait » du nouveau chevet qu'il proposait de construire et qu'il avait fait « tirer » par maître Goulven Lestobec, peintre. Ce projet, qui fut unanimement adopté et réalisé de 1607 à 1615 (66), imitait encore le chevet Beaumanoir, malgré la grande hauteur de l'édifice, mais substituait à la décoration antérieure une ornementation purement classique s'inspirant des monuments qui venaient d'être édifiés (Pl. XI-32). Les contreforts, de plan carré, s'élevant à l'angle des noues et jusqu'à leur niveau, sont décorés de niches dont les dais en dômes sont surmontés de croissants, ainsi qu'à Goulven, à Landerneau et à Trémaouézan. Leur sommet est amorti par un lanternon semblable à ceux de ces porches; mais, à travers, passent curieusement des gargouilles grimaçantes, seule survivance de l'art gothique. De petits motifs tréflés, très sobres et formés d'S, remplacent sur les rampants des gâbles les crochets ainsi que le fleuron terminal.

On retrouve les mêmes lanternons à Saint-Herbot en

(66) Le gâble du chevet porte les armes de René de Rieux, évêque de Léon de 1613 à 1651 : écartelé de Rieux et de Bretagne et, sur le tout, de Harcourt. Rappelons que Gouesnou relevait directement de l'évêque et que tout le diocèse contribua à l'érection de ce monument. P. LEVOT, *Histoire de Brest*, t. I, p. 267.

1618 puis en 1627 à Lampaul-Guimiliau (Pl. XI-31) mais là, les contreforts, moins sobrement décorés qu'à Gouesnou, sont surmontés de deux lanternons superposés, dont le premier, à l'aplomb de la noue, est traversé également par la gargouille, tandis que le second, surmonté d'une croix se détache sur le ciel. Les gâbles sont, eux aussi, couronnés de lanternons dont l'architecte a également doté le sommet des pignons des bas-côtés et de leurs contreforts, donnant de loin à l'ensemble du chevet et de la sacristie qui le prolonge une puissante originalité.

A Locmélar, vers 1650, et à Loc-Eguiner-Ploudiry, en 1657, les gâbles sont décorés d'un feston dont les dents sont terminées par des rosaces, et couronnés, en guise de fleurons, de sphères godronnées. Les contreforts montent à hauteur des noues et sont surmontés de lanternons traversés par des goulottes et couronnés de dômes surmontés eux-mêmes de lanternons amortis par une sphère godronnée et cantonnés chacun de quatre sphères semblables. Ce couronnement ressemble fort à celui des lanternons de l'entrée du cimetière de Saint-Thégonnec, datée de 1587, et à celui des lanternons qui amortissent les contreforts du porche de Braspartz en 1592.

A Guimiliau, en 1664, le décor est très alourdi (Pl. XI-33) Les contreforts, de faible hauteur et extrêmement trapus, sont en effet coupés, à hauteur de l'appui des fenêtres, par un cordon saillant soutenu par de larges modillons. Leur corniche, d'une importance égale à celle du cordon, supporte un lanternon dont le dôme est décoré de larges motifs en S. Les gâbles sont bordés de festons épais dont les dentelures sont terminées par des rosaces ainsi qu'à Locmélar et Loc-Eguiner-Ploudiry, et leurs sommets surmontés de lanternons semblables à ceux chargeant les contreforts.

Une décoration analogue se retrouve à Sizun, dont l'abside fut édiflée par Guillaume Kerlezroux et ses compagnons de 1660 à 1665 (67); mais, là, le cordon saillant des contre-

---

(67) En 1660, Guillaume Kerlezroux avait pour aides : Jean Le Bihan, Etienne Guillou et Hervé Le Du, tailleurs de pierre, François Salvezan, François Lagadec, Michel Tuzvoal et François Omnès, maçons. En 1662, Jean Le Bihan et Hervé Le Du ne figurent plus dans

forts se poursuit, orné d'une frise sculptée tout autour du chevet.

L'abside de l'ossuaire de Lampaul-Guimiliau, élevée en 1667, par Guillaume Kerlezroux, est un peu moins lourde, ainsi que celle de la chapelle Sainte-Anne de Daoulas datant de la même année; mais, par contre, celle de l'ossuaire de Saint-Thégonnec, élevée en 1677, manque totalement de légèreté. Cette disposition des noues multiples, si bien adaptée au style gothique avec ses gâbles aigus munis de crochets et couronnés de fleurons, convenait mal, il faut bien le reconnaître, à la décoration classique.

A Commana, vers 1680, l'abside fut reconstruite à cinq pans, mais sans noues multiples, solution plus simple et moins onéreuse pour des édifices de grande hauteur. Ce fut d'ailleurs, à partir de cette époque et pour les mêmes motifs la solution qui prévalut dans la suite et que l'on retrouve notamment à Saint-Servais en 1688, à Saint-Thégonnec en 1714 et au Tréhou en 1720. Cependant, en 1688, Claude Texier, dit La Pensée, édifiait encore à Guiclan un chevet Beaumanoir, le dernier semble-t-il, assez semblable à celui de Guimiliau, mais avec un cordon saillant continu ainsi qu'à Sizun.




---

Péquipe permanente qui comprend les éléments nouveaux suivants : Michel Milia, Mathias Milia et Guillaume Milia, Jean de l'Isle, François Le Du, Yvon Le Du, Charles Bescont, Guillaume Briz, Jean Ollier et son fils, François Le Moing, Jean Le Moing et François Mathelin. En 1663, on ne trouve plus que Etienne Guillou, Guillaume Milia, Mathias Milia, Jean de l'Isle, Yvon Ollier et son fils, Charles Bescont et Guillaume Chequer. Les pierres vièrent du village du Drevec; la charpente fut faite en bois de la forêt du Cranou sous la direction de Guillaume Prigent, charpentier. Archives du Finistère, G 12 267.

### Les Sacristies

Un dernier élément contribua à donner à quelques-unes des églises léonardes un cachet particulier : les sacristies monumentales qui leur sont accolées.

Celles-ci sont de deux sortes : les unes, à deux étages, desservies le plus souvent par une tourelle engagée et légèrement saillante à l'extérieur, sont édifiées sur l'un des bas-côtés, soit dans son prolongement ainsi qu'à Commana, soit perpendiculairement à son axe comme à Lampaul-Guimiliau, Bodilis et Pencran. Les autres, à un seul étage, sont bâties sur un plan quadrilobé avec contreforts d'angles et comprennent une coupole centrale contrebutée par quatre absidioles en cul-de-four.

Les sacristies du premier type, de plan rectangulaire avec chevet généralement à trois pans, sont flanquées d'une ceinture de contreforts surmontés de lanternons et identiques à ceux épaulant les absides. Celle de Lampaul-Guimiliau (Pl. XI-3), édiflée entre 1673 et 1679, et celle de Bodilis, élevée entre 1680 et 1682, complètent ainsi admirablement l'ensemble du monument. La dernière notamment, avec sa couverture en forme de carène renversée, offre le meilleur exemple de ce type dont elle marque l'apogée (Pl. XII-35). La sacristie, élevée de 1685 à 1690 par Guillaume Tauc, à St-Thégonnec, est encore dans la tradition des précédentes; mais, quelques années plus tard, en 1701, le maître d'œuvre de Commana a assez malencontreusement souligné la séparation des étages par un bandeau compris entre deux moulurations beaucoup trop accusées (Pl. XII-34). Enfin, en 1706, à Pencran, la sacristie, de plan rectangulaire, n'a plus aucun cachet.

Si ces édifices ne diffèrent que par leur séparation en deux étages des chevets des églises contemporaines, l'on est, par contre, très surpris de rencontrer à Guimiliau en 1676, puis à La Martyre, en 1697, et enfin à Pleyben en 1719, le plan quadrilobé, absolument inusité auparavant; et il est



évident que les architectes Christophe Kerandel, qui construisit la seconde, et Julien Bizée, qui donna le plan de la dernière à l'entrepreneur François Favennec, s'inspiraient de modèles étrangers.

C'est vraisemblablement, là encore, dans les traités d'architecture de du Cerceau et de Serlio, qui consacra son troisième livre à ces plans particuliers, ou peut-être à celui de Palladio, qui publia de nombreux monuments antiques à plan central dont il s'était inspiré pour sa *Villa rotonda*, que le premier a eu recours ; quant à la sacristie de Pleyben (Pl. XIII-38), certaines parties semblent très nettement imitées de la chapelle bâtie sur plan tréflé par Philibert de l'Orme pour le roi Henri II dans le parc de Villers-Cotterêts (68). On ne peut, en effet, qu'être frappé de la ressemblance, aux contreforts près, du dôme central et de l'abside (Pl. XIII-36 et 37).

Outre Bodilis, on trouve, soit en Léon soit en Cornouaille, d'autres toitures en carène renversée, à Sizun, si proche de Bodilis, et à Kerdévet, en Ergué-Gabéric (1765), par exemple ; et, aussi, couvrant des sacristies moins monumentales, soit de plan carré ainsi qu'à Locmélar, Saint-Sauveur Rumengol (1694), Le Faou, Cléden-Poher (1689), etc., soit de plan octogonal comme à Sainte-Marie du Menez-Hom et Saint-Sébastien de Saint-Ségal. Les porches de Saint-Hernin (1684) et de Trégourez, couverts également en carène, présentent de ce fait une grande originalité.

Ces édifices sont, eux aussi, inspirés des ouvrages contemporains, non seulement des traités d'architecture tels que celui de Vitruve traduit par Ian Martin ou de Philibert de l'Orme, qui en fournissent des exemples, mais encore de livres tels que le *Songe de Polyphile*, illustré sous la direction de Jean Goujon ; les artistes léonards n'avaient alors, comme leurs confrères, que l'embarras du choix de leurs modèles.




---

(68) La chapelle de Villers-Cotterêts est détruite, mais est connue par un dessin du British Museum reproduit par plusieurs auteurs, le baron de Geymuller, Nizet, Gébelin, Hauteœur, par exemple.

### Les Portes monumentales

Tandis que dans les divers éléments que nous venon d'examiner nous avons constaté une certaine homogénéité et l'existence assurée d'ateliers, les portes monumentales donnant accès aux cimetières sont d'une extrême variété. A part quelques heureuses exceptions, elle sont fort lourdes, et paraissent dues, pour la plus grande part, à des artisans locaux.

La porte de La Martyre, de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, est encore toute gothique. L'arcade principale comporte trois voussures en anse de panier, surmontées d'une accolade décorée de choux frisés qui vient s'amortir dans les pinacles latéraux. Elle porte une plateforme, décorée d'une balustrade à mouchettes, sur laquelle on pouvait célébrer les offices en plein air. Au centre de celle-ci s'élève une croix, portant sous le crucifix une large console ornée, d'un côté, du Christ du Jugement et, de l'autre, de la Résurrection. Celle-ci représente Notre-Seigneur sortant du tombeau soutenu par deux anges suivant une iconographie toute gothique, dont on retrouve un autre exemple sur le calvaire ruiné de Kerbreudeur, en Saint-Hernin (69). Audessous, une Pietà ; et, sous la console, deux de ces sauvages si à la mode depuis la découverte de l'Amérique. Des croix plus basses, sur lesquelles se tordent les larrons, surmontent les contreforts latéraux dont les faces extérieures portent l'ange et la sainte Vierge de l'Annonciation ; l'ange et le démon au pied de ces croix désignent le bon et le mauvais larron. De chaque côté de ces contreforts sont percés des passages avec échaliers.

Toutes ces dispositions sont identiques à celles du

---

(69) On trouve, sur le calvaire de Brennilis, un curieux intermédiaire entre cette Résurrection gothique et celle de Dürer qui triomphera dans la suite. Le Christ enjambe seul le sépulcre, tandis que les deux angelots, les ailes repliées, sont posés comme deux oiseaux aux deux angles du tombeau.

porche contemporain de Saint-Jean-du-Doigt, privé de son couronnement en 1821. Elles se retrouvent également à Berven vers 1575-1580 à Sizun vers 1588 et, enfin, à Lampaul-Guimiliau en 1668, mais dans ces trois derniers monuments, tout élément gothique a disparu.

À Berven, trois larges arcades en plein cintre, séparées par des colonnes corinthiennes, supportent une plateforme dont le couronnement n'a pas été achevé ou a été détruit (Pl. XIV-39). Il y a lieu de le regretter, car les proportions de cet édifice sont fort heureuses et montrent, ainsi que l'a indiqué Palustre, que l'architecte avait étudié l'antiquité à de bonnes sources.

L'arc de Sizun, également de style classique, est composé de trois arcades, en plein cintre et à claveaux rustiques, séparées par des colonnes corinthiennes (Pl. XIV-40). Celles-ci supportent un entablement correspondant à la coursière, qui subsiste et a conservé son autel et son petit calvaire. L'ensemble, bien qu'un peu lourd et de proportions moins bonnes que l'Arc de Berven, ne manque cependant pas de caractère monumental et est le meilleur spécimen des portails complets de style classique subsistants en Léon.

À la même époque, en 1587, s'élevait à Saint-Thégonnec, un arc très différent des précédents. Ici quatre piliers de grande épaisseur sont amortis par de puissantes volutes en consoles renversées et couronnées de doubles lanternons. Ils déterminent trois passages, dont ceux des extrémités fermés par des échaliers, tandis qu'entre les deux piles centrales, formant l'entrée principale, est bandée une arcade à claveaux rustiques. Celle-ci supporte un attique décoré de quatre niches ornées de la coquille de Kerjean et séparées par des pilastres.

Trois frontons surmontés, comme les lanternons, de nombreuses boules godronnées, le couronnent. De part et d'autre, ainsi qu'à La Martyre, se voit le groupe de l'Annonciation (70). L'ensemble, extrêmement lourd et d'une

(70) La présence du groupe de l'Annonciation sur l'arc de triomphe est-elle symbolique ? Il est difficile de se prononcer à ce sujet, La Martyre étant dédiée à Notre-Dame et Saint-Thégonnec à Notre-Dame du Vrai-Secours. Cependant, le fait que ce groupe surmonte certains porches, tels que ceux de Pleyben, dont l'église est dédiée à

ornementation compliquée, ne manque cependant pas d'originalité et a probablement servi de modèle à l'entrée de Plounéour-Ménez d'où toute décoration a été bannie, excepté les niches ornées de la coquille si particulière à Kerjean, et, plus tard, mais très simplifié et sans arcades, à celles de Bodilis et de Plouzévédé (1771).

Non loin de la région qui nous intéresse, mentionnons, à Argol, un curieux édifice, élevé en 1659, où pyramident, comme à Saint-Thégonnec, lanternons et boules godronnées. De conception analogue, ce monument est cependant d'un tout autre modèle, ses lignes générales étant orthogonales au lieu d'être courbes.

En 1668, à Lampaul-Guimiliau, on construisit une porte classique, d'un seul arc surmonté d'une plateforme avec calvaire. Malheureusement les balustres formant le couronnement sont mal proportionnés et écrasent ce petit édifice, dont la partie inférieure, bien dimensionnée, n'est pas sans mérite.

C'est là le dernier arc présentant un intérêt artistique. A Commana, en effet, la porte, bien qu'ornée de deux niches avec la coquille de Kerjean, est fort lourde et sans aucun caractère en dehors de sa charmante grille en fer forgé. L'entrée monumentale de Pleyben, datée de 1725, ressemble davantage à celle d'un château qu'à celle d'un cimetière. C'est une grande arcade en plein cintre, surmontée d'un fronton courbe surhaussé, qui portait lui-même autrefois un crucifix monumental entre la sainte Vierge et saint Jean, remplacé actuellement par une Crucifixion en kersanton provenant d'un calvaire. L'ensemble est fort lourd sans avoir la majesté de certaines entrées de château comme celle

---

saint Germain, et de Bodilis, et que sur d'autres, tels qu'à Landivisiau, où il n'y a pas d'arc de triomphe, on trouve l'invocation : MEMENTO MEI MATER DEI PAX VOBIS, paraît en faveur d'un symbole. On sait, en effet, que les prières de l'Annonciation sont une invocation à Dieu qui s'est incarné dans le sein de la sainte Vierge : *Omnipotens sempiternus Deus, qui terrenis corporibus verbi tui veritatem per venerabilem Mariam conjungi voluisti, petimus immensam clementiam tuam ut quod in ejus veneratione deprecamur, te propiciante, mereamur consequi* ».

du Hilguy en Plogastel-Saint-Germain, par exemple (71). C'est également un fronton courbe qu'édifièrent les paroissiens de Plomodiern à Sainte-Marie-du-Ménez-Hom, en 1739, ceux de Gouézec, en 1754, et ceux de Plogonnec, en 1730, autour d'une ancienne porte en accolade assez semblable à celle élevée encore à Kerlaz, en 1558.



### Les Ossuaires

Près de l'entrée monumentale se trouve généralement l'ossuaire. On sait combien la préoccupation de l'au-delà a toujours hanté les Bretons ; aussi est-il peu de régions où le culte des morts soit plus profond qu'en la péninsule armoricaine. En particulier, afin de recueillir décemment les ossements exhumés pour faire place aux générations suivantes, les Léonards ont élevé aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles de véritables châsses monumentales, dénommées reliquaires.

Tout d'abord, ces édifices furent plus modestes, parfois simples arcades aménagées dans l'épaisseur des murs des cimetières, ainsi qu'à Saint-Pol-de-Léon (carte III <sup>2</sup>), Plougoum (carte III <sup>3</sup>) et Sibiril (carte III <sup>4</sup>) ; parfois petits édifices semblables aux karneliou qui subsistent encore de l'époque gothique en Trégor, à Saint-Fiacre, Plougouven (carte III <sup>42</sup>) et Lanvellec, par exemple, et, en Cornouaille, à Kergrist-Moëlou, Penmarc'h, Châteaulin (carte III <sup>38</sup>), Saint-Nic (carte III <sup>37</sup>), Dirinon (carte III <sup>33</sup>), etc., soit reliquaires d'attache, comme à Saint-Jaoua en Plouvien (carte III <sup>28</sup>), soit petits bâtiments de plan barlong et à toi-

---

(71) Il est à remarquer, dans cette porte du Hilguy, la persistance des volutes très accentuées chères aux Celtes.

ture en bâtière, qui furent les plus nombreux à partir du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle (72).

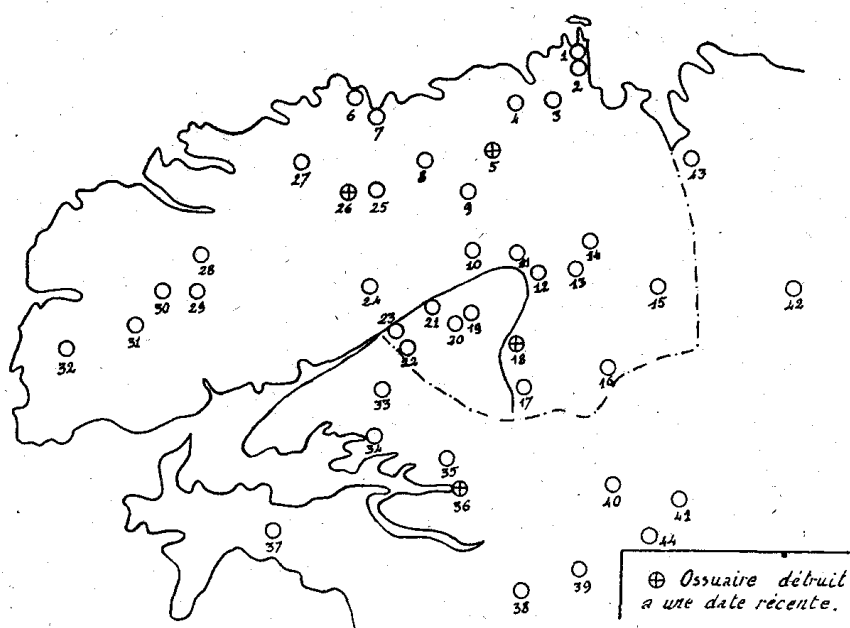
A cette dernière époque, ces ossuaires sont encore de conception et de décoration gothiques, tels ceux de Roscoff (l'un des deux ossuaires) (carte III<sup>1</sup>) et de Trémaouézan (carte III<sup>24</sup>); il en était d'ailleurs de même en Cornouaille, à Braspartz (carte III<sup>40</sup>), à Pleyben (carte III<sup>39</sup>), par exemple, et à la limite du Vannetais, le curieux ossuaire d'attache à deux étages du Faouet, si malencontreusement détruit aujourd'hui (73).

A Cléden-Poher, vers 1575, l'ossuaire est encore de conception toute gothique; mais sa porte, dont l'accolade est décorée de choux frisés, est cependant encadrée de pilastres.

C'est vers 1580 qu'apparaissent presque simultanément, au nord et au sud du Léon, des ossuaires de style classique. Le premier en date paraît être celui de Lanhouarneau (carte III<sup>8</sup>), contemporain du porche daté de 1582, et élevé certainement par le même atelier, si l'on en juge, en particulier, par les niches des contreforts surmontées des mêmes frontons circulaires surbaissés. C'est un édifice de plan rectangulaire, très simple et bien proportionné, qu'une porte, encadrée de deux colonnes ioniques et décorée seulement d'une clef sculptée, scinde en deux parties inégales, aérées respectivement vers le cimetière par deux et trois ouvertures en plein cintre séparées également par des colonnes ioniques supportant cordon et frise. Dans une partie étaient entassés les ossements; l'autre, éclairée par une grande fenêtre percée dans le pignon est, servait de chapelle pour les veillées funèbres et les cérémonies mortuaires. On y remarque des clefs en consoles décorées du même motif rayonnant que celle du portail de Kerjean.

(72) Cependant, l'on rencontre encore en Léon des ossuaires d'attache plus tardifs, à Guimiliau (xvii<sup>e</sup> siècle), à la chapelle N.-D. du Grouanec en Plouguerneau (id.), à Milizac (vers 1662), etc...

(73) Le reliquaire d'attache du Faouët, aujourd'hui détruit, nous est connu par une gravure des *Voyages en France* de Taylor, Nodier et de Cailleux. La façade, à deux étages et entourée d'une moulure d'encadrement, comportait, au rez-de-chaussée, six ouvertures gothiques séparées par une porte en anse de panier. Au-dessus, dix niches en plein cintre supportaient, suivant l'usage antique, les petites boîtes reliquaires renfermant les chefs des notables.



Carte III. — OSSUAIRES DU LÉON ET DU NORD  
DE LA CORNOUAILLE

Vers la même époque, en 1583, avait été construit, suivant Kerdanet, le reliquaire de Trégarantec (carte III<sup>25</sup>) aujourd'hui détruit.

L'ossuaire de Landivisiau (carte III<sup>11</sup>), transporté pierre par pierre dans le cimetière actuel, où il sert de chapelle sous le vocable de Sainte-Anne, ne porte malheureusement plus aucun millésime, celui de 15... qui y figurait jadis à gauche du fronton de la porte, ayant été picoté lors de son transfert ainsi que l'inscription qui l'accompagnait. Mais les costumes des cariatides qui ornent les pilastres ioniques séparant la porte et les quatre baies de la façade lui assignent une date voisine de 1585 (Pl. XV-42).

Ces six cariatides, dont l'une représente l'Ankou, forment une sorte de danse macabre et offrent de curieux caractères. Deux d'entre elles ont leurs bras remplacés par des volutes, perpétuant ainsi une très vieille tradition celtique, sans doute empruntée à l'art mycénien (74), tandis qu'une autre a sa gaine couverte de feuillages au bas desquels passent les deux pieds, préfaçant la célèbre cariatide d'angle de La Martyre (Pl. XVI-43), couverte de bandelettes ainsi qu'une momie égyptienne et dont on trouve un curieux modèle dans Serlio (Pl. XVI-44) (75). Ces pilastres, qui reposent sur un stylobate de proportions heureuses, servent de supports à

(74) « Les hommes du Morbihan ont été les maîtres des mers occidentales. Ils y ont joué le même rôle, et sans doute à la même date, que les gens de Cadix aux portes du grand détroit, que ceux de Crète à l'orient de la Méditerranée. Entre tous ces chefs de la thalassocratie, la liaison était continue. Minos, Cadix, le Morbihan, voilà la chaîne ininterrompue du commerce originel par quoi ont circulé navires, marchandises et civilisation du monde antique ». Marthe et Saint-Just PÉQUART et Zacharie LE ROUZIC, *Corpus des signes gravés des monuments mégalithiques du Morbihan*, Paris, 1927, p. IX. A Bodilis, sur le fronton triangulaire de l'une des portes septentrionales, deux femmes ont également leurs bras remplacés par des volutes. On trouve de curieux exemples de survivance de cette vogue des ornements en spirale sur la tourelle du clocher de Plogoff (1547), l'ossuaire de Sizun, sur la fontaine Saint-Jaoua en Plouvien, sur les lucarnes du château de Colmaric en Cléguérec (1721), sur les contreforts de la tour de l'église de Laniscat (1751), etc.

(75) Serlio, édition faite à Venise en février 1540 par Francesco Marcolino da Forli, livre IV, fol. LXI, cheminée Q. Ces cariatides à seins multiples de Serlio semblent inspirées par les statues de Diane d'Ephèse.



un cordon sobrement mouluré et surmonté d'une frise tandis qu'au centre de la façade, la porte, en plein cintre, est encadrée de deux colonnes ioniques supportant un entablement amorti par un fronton triangulaire. Les clés des fenêtres, portant le même ornement qu'à Kerjean et Lanhouarneau, montrent, ainsi que l'importance des volutes, que cet édifice est certainement dû au même atelier.

Presqu'en même temps, entre 1585 et 1588, s'élevait à Sizun (carte III<sup>17</sup>) un reliquaire plus vaste que celui de Landivisiau. Au-dessus des arcades en plein cintre de la façade, séparées également par des cariatides gainées, douze niches appuyées sur un cordon renferment les statues des apôtres tenant chacun un phylactère avec verset du Credo. La porte, comme à Lanhouarneau, n'est plus au centre; et le pignon, comme à Lanhouarneau et aussi à Landivisiau, est percé d'une grande fenêtre convenant à une chapelle. La sculpture, quoique inférieure à celle du précédent édifice, est néanmoins extrêmement intéressante et vient confirmer la vogue populaire du décor en spirale (Pl. XV-41).

A la même époque, à Daoulas (carte III<sup>34</sup>), l'abbé René du Louet (1581-1598) faisait édifier un reliquaire plus sobre où les termes séparant les niches ont fait place à des pilastres gainés. Tombé en ruines, ses débris ont servi, vers 1875, à la construction de la sacristie actuelle. Un ossuaire semblable avait été bâti au Faou en 1603 et fut détruit au XIX<sup>e</sup> siècle pour permettre l'élargissement de la route (carte III<sup>36</sup>).

En 1594, on construisait à Pencran (carte III<sup>22</sup>) un ossuaire du même type que celui de Sizun, mais dont les baies sont séparées par des colonnes à chapiteaux ioniques composites au lieu de pilastres ornés de cariatides (Planche XVII-45). Ces colonnes supportent un cordon sur lequel s'appuient les niches supérieures qu'encadrent de larges pilastres également à chapiteaux ioniques. Tous ceux-ci, ainsi que les clefs des fenêtres et des niches, sont extrêmement lourds (76).

(76) L'ossuaire de Pencran porte l'inscription suivante : 1594 : CHAPEL DA SA ITROP HA KARNEL DA LAKAT ESKERN AN POBL (1594 - Cha-

En 1609, fut construit, à Kernilis (carte III<sup>27</sup>) un reliquaire, malheureusement disparu, et qui portait, suivant Kerdanet, l'inscription suivante : M<sup>e</sup> A. PAPPE. NOTAIRE ROYAL GOUVERNEUR 1609.

Dix ans plus tard, en 1619, le reliquaire de La Martyre (carte III<sup>19</sup>), accolé à l'église, présente, ainsi que nous l'avons indiqué, une façade ne se distinguant pas, si ce n'est par son ornementation macabre, de celle des porches de l'atelier de l'Elorn. Contrairement à plusieurs des précédents édifices construits en granit à gros grains des carrières de l'Arrée ou de l'île Callot, c'est une œuvre en kersanton de Rosmorduc d'une très fine sculpture. De l'autre côté du passage le séparant du mur du cimetière, joignant le portail monumental, un bâtiment sans caractères lui était annexé et fut surélevé en 1675 par Louis Bodilis d'un second étage « pour y mettre les offrandes des morts ».

A peu près à la même époque, l'on édifiait à Roscoff (carte III<sup>1</sup>) un intéressant monument qui demeure unique en son genre. De plan barlong, ainsi que les précédents, il est complètement ajouré sur deux faces par deux étages de baies, et ne possède, comme les anciens karneliou, aucune porte. Il ne servait donc pas de chapelle, mais uniquement de dépôt pour les ossements que l'on y jetait de l'extérieur.

En 1635, dans le cimetière de Saint-Thomas de Landerneau (carte III<sup>23</sup>), on construisit en granit à gros grains un petit reliquaire, qui prit le vocable de saint Cado et sert aujourd'hui, très défiguré, de maison d'habitation comme les ossuaires de Pencran et de Trémaouézan, après avoir été réquisitionné en 1794 pour servir d'atelier aux cordonniers requis pour faire des souliers « quarrés » à la troupe de la République. Du type très simple à un étage de Lanhouarneau, de Landivisiau et de Daoulas, ses quatre baies en plein cintre sont séparées par des pilastres ioniques reposant sur un stylobate bien mouluré et supportant une frise sculptée.

La porte est encadrée de deux pilastres ioniques recevant

---

pelle de Saint-Eutrope et charnier pour recueillir les ossements du peuple). Les sablières en sont particulièrement intéressantes avec le Triomphe d'Amphitrite et une scène d'enterrement. L'ossuaire a été complètement restauré par Gabriel Berthélé et Germain Madec en 1716. Arch. Fin. G<sup>1</sup> 155.

un entablement amorti par un petit fronton triangulaire. Les chapiteaux ioniques composites, de sculpture assez grossière, portent, comme à Pencran, une petite tête au milieu de deux volutes, suivant un modèle que l'on retrouve fréquemment dans la région de Landerneau, au Faou et à Beuzit-Saint-Conogan, par exemple.

La même année, à Ploudiry (carte III<sup>20</sup>), fut bâti en kersanton un édifice dont une partie a été malencontreusement modifiée en 1731. La disposition est la même qu'à Sizun et qu'à Pencran, mais les baies inférieures sont séparées par des pilastres gainés, et, au lieu des niches des apôtres, une haute frise représente des personnages de divers états, émergeant en buste de cartouches et symbolisant, comme les cariatides de Landivisiau et de Sizun, l'égalité de tous devant l'Ankou.

A la Roche-Maurice (carte III<sup>21</sup>), en 1639-1640, on aboutit à la formule définitive des grands ossuaires et à l'édifice le plus parfait de l'atelier. A l'étage inférieur, les baies sont séparées par des colonnes corinthiennes qui reposent sur un stylobate décoré de panneaux semblables à ceux de Ploudiry (Pl. XVII-47). Ces colonnes supportent non plus un cordon, mais un entablement bien marqué avec corniche sur laquelle s'appuient les niches du second étage séparées par des pilastres. Outre la porte de la façade principale, encadrée comme précédemment par deux colonnes servant d'appuis à un entablement amorti par un fronton triangulaire, une seconde porte semblable, mais encadrée de pilastres, s'ouvre dans le pignon Sud (77).

A Saint-Servais (carte III<sup>10</sup>), en 1643, le reliquaire ne comporte à nouveau plus qu'un étage, bien proportionné et plus sobrement décoré. Il a, par contre, conservé sa curieuse porte en bois primitive, qui montre, ainsi que deux autres de l'église, que les artistes bretons connaissaient bien les arabesques de Nicoletto de Modène (Pl. XVII-46).

L'année suivante, s'élevait à Plouzévédé un reliquaire

---

(77) La porte de la façade principale porte l'inscription suivante :  
MEMOR : ESTO : JUDICII : MEI : SIC : ERIT : ET : TUUM : MIHI : HODIE :  
TIBI : CRAS : 1639. Au-dessus de celle du petit pignon, se lit la sui-  
vante : MEMENTO : HOMO : QVIA : PULVIS : ES : 1640.

aujourd'hui détruit, mais dont la porte, semblable à celle des précédents édifices, est encastrée dans une maison du bourg (carte III<sup>5</sup>).

L'ossuaire de Guimiliau (carte III<sup>13</sup>), sous le vocable de sainte Anne, est daté de 1648. Edifié en granit à gros grain, il est, de ce fait, moins élégant que ceux de Ploudiry et de La Roche, mais présente la particularité d'avoir sur sa façade une chaire extérieure d'où le recteur prononçait le sermon le jour des morts après la procession. Dans ces grandes lignes, sa conception rappelle Lanhouarneau, mais combien les colonnes ioniques sont alourdies par rapport à celles du modèle ! Les chapiteaux, en particulier, ont des volutes extrêmement accusées reposant sur une corbeille en forme de panier. La décoration est également lourde, et, sur la cuve de la chaire, on retrouve des ornements, imités, semble-t-il, de ceux du soubassement de l'oratoire de Saint-Jean-du-Doigt édifié en 1577 par le bon architecte morlaisien Michel Le Borgne.

En 1653, l'ossuaire d'Hanvec (carte III<sup>95</sup>), dit chapelle Saint-Jean, se rapproche beaucoup comme conception de St-Servais, mais ses quatre baies, séparées par des pilastres cannelés et gainés, sont surmontées de frontons en mitres qui lui donnent un cachet particulier. Les pilastres sont, par contre, moins sobrement décorés qu'à Saint-Servais, et, notamment, leur extrémité supérieure est terminée par une mouluration extrêmement lourde, amortie par une boule surmontée d'un croissant.

Plus simple encore était l'ossuaire de Locmélar (c. III<sup>18</sup>), sous le vocable de saint Goueznou, élevé en 1660 et détruit en 1920. Sa porte, en plein cintre, présentait pour toute décoration une clef en console décorée d'une feuille d'acanthé et avait son archivolté reposant sur deux pilastres. Les baies, comme celles des ossuaires de Plougar (carte III<sup>9</sup>), Plouarzel (carte III<sup>32</sup>), Plounéour-Trez (carte III<sup>6</sup>) ne portaient aucune décoration et n'étaient pas même séparées par des pilastres ainsi que dans ces deux derniers édifices.

A Lampaul-Guimiliau (carte III<sup>12</sup>), en 1667-1669, l'architecte Guillaume Kerlezroux construisit, sous le vocable de la Sainte-Trinité, un reliquaire visiblement inspiré de celui

de La Roche, dont il supprima la danse macabre, mais auquel il ajouta un chevet à nous multiples imité des églises et chapelles édifiées par l'atelier de Philippe Beaumanoir (78).

Il en sera de même à Saint-Thégonnec (carte III<sup>14</sup>), où, sur le même plan, mais avec des proportions plus heureuses, l'architecte Jean Le Bescont édifia de 1676 à 1682 le reliquaire qui demeure l'un des chefs-d'œuvre du style classique au pays de Léon, malgré la lourde décoration de l'abside (Pl. XVII-48).

A Lampaul et à Saint-Thégonnec, il est à noter sous l'autel une crypte avec Mise au tombeau. Celle de Lampaul, sculptée en 1676 par Anthoine, et celle de Saint-Thégonnec exécutée de 1699 à 1702 par le bon sculpteur morlaisien Jacques Lespaignol sont des œuvres justement estimées ; et la dernière, notamment, servit, ainsi que l'on sait, de modèle au sépulcre commandé le 9 novembre 1768 par les paroissiens de Plouguerneau à René Bouguenec et François-Charles Labbé, maître sculpteur de Recouvrance (79). Une crypte semblable, aujourd'hui murée, existait également à l'ossuaire de Goulven, remanié en 1709 (80).

Enfin, l'un des derniers ossuaires du Léon est celui de Pleyber-Christ (carte III<sup>15</sup>), datant de 1738 et dans lequel on a conservé une partie de la charpente de l'édifice précédent remontant à 1573 (81). Comme d'ailleurs ceux de Plounéour-

(78) Dans la frise de la porte, on lit : MEMENTO MORI, et, sur l'abside : I : GOFF : I : GUILLOU : F : 1667, et plus loin : O. KERBRAT : 1669.

(79) Chanoine PÉRENNÈS, *Plouguerneau*, s. l. n. d. (Quimper 1941), p. 84.

(80) L'ossuaire de Goulven porte l'inscription : M. R. BRETON - 1709 et les comptes de la fabrique mentionnent à cette date : « Payé aux trois Stéphane, maçons, pour avoir fait la muraille de la maison des petites écoles, relevé la porte du reliquaire, tiré et fourni la pierre de taille ; pour cet effet et autres réparations sur les lieux dépendant de la fabrique 208 livres 18 sols. » On retrouve cette même particularité d'une crypte avec mise au tombeau dans la chapelle du cimetière de Saint-Gilles Pligeaux (C.-du-N.), dédiée à Saint-Laurent. Le sépulcre date de 1718 et fut commandé au sieur Guillaume Guérin de Brélévenez. En 1720, à Saint-Caradec (C.-du-N.) une disposition un peu différente fut prise, du fait de la dénivellation du terrain. La mise au tombeau est sous la sacristie mais au niveau du cimetière.

(81) Il y avait jadis à Pleyber-Christ deux ossuaires, ainsi que cela arrivait souvent. Lorsque l'édifice était plein, l'on construisait

Trez (carte III<sup>6</sup>), Bourg-Blanc (carte III<sup>30</sup>), Commana (carte III<sup>16</sup>) (1677-87), Plougar (carte III<sup>9</sup>) (xvii<sup>e</sup> siècle, non daté), Plouarzel (carte III<sup>32</sup>) (xvii<sup>e</sup> siècle, non daté), Goulven (carte III<sup>7</sup>) (1709), Sibiril (carte III<sup>4</sup>) (1743), Plabennec (carte III<sup>29</sup>) (1745), Guicquelleau (carte III<sup>26</sup>) (1790, en ruines), il n'a plus aucun caractère monumental (82).

Les chapelles de l'Immaculée-Conception de Guissény (1743) et du cimetière de Plouvorn (1753), également sans caractères, semblent être d'anciens ossuaires désaffectés et modifiés.

Outre leur fonction principale de recueillir les ossements des morts, de servir de chapelles funéraires et parfois de petites écoles (83), les reliquaires contribuaient également à l'éducation des fidèles par les inscriptions dont ils étaient décorés.

La plupart invitent à prier pour les trépassés et rappellent que la mort vient inexorablement pour tous. *Priez pour nous trépassés car un de ces jours vous en serez*, lit-on sur une longue inscription à Saint-Thégonnec (84). *Mihi hodie*,

---

en effet parfois un second bâtiment ou tout au moins une annexe, ainsi que cela se voit encore à Roscoff, à Plounéour Trez, à Guimiliau et à La Martyre.

(82) Dans les régions voisines du Léon, outre les reliquaires déjà signalés, mentionnons parmi les plus intéressants celui de Cléden-Poher, de style transition, celui du Cloître-Pleyben, du xvii<sup>e</sup> siècle ; celui de Ploujean (c. III<sup>43</sup>), sous le vocable de saint Roch et de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle ; enfin celui de Lannédern (c. III<sup>41</sup>), de style classique et dont la décoration de tête de mort et de tibias croisés des pilastres alterne avec les angelots aux ailes largement déployées ornant le sommet des baies. Il porte l'inscription suivante : G. COLIN, F. BRAS. F. M. I. K DEVEZ. R. et date donc de 1660-1662, comme le porche et le tableau du Rosaire portant le nom du même recteur et datés. Deux autres inscriptions éducatives y figurent : COGITA MORI RESPICE FINEM.

(83) Plusieurs actes d'archives mentionnent que certains ossuaires servirent ainsi de petites écoles. Dans les Côtes-du-Nord, à Saint-Juvat, en 1655, (Arch. C.-du-N., série G. dossier St-Juvat), à Saint-Quay-Perros, en 1732, (Ibid. E. sup. 3) ; et, dans le Finistère, à Pleyben, ainsi qu'à Roscoff. En 1743, à Guissény, l'on prévoit lors de la construction de l'ossuaire une chambre pour les petites écoles. En 1625, le sire de Barach est dit avoir transporté le siège de sa justice de Perros-Guirec dans un lieu « indécent », le reliquaire (Arch. C.-du-N., E. sup. 3).

(84) Le reliquaire de Saint-Thégonnec porte les inscriptions suivantes : CE RELIQUAIRE FUT FONDÉ LAN 1676 LORS Y. BRETON ET P. CARO

*tibi cras*, répète en 1639 l'inscription de La Roche, traduite à son tour en breton à Sibiril : *Hirio dimé, Varhoaz didé*. A Sizun, l'appel est encore plus pathétique : *Vous nos anfans qui par cy pases souvenes vous que sommes trépassés*.

A Landivisiau, Cléden-Poher, Braspartz, La Roche, l'Ankou, tenant soit une flèche soit sa faux, rappelle au passant son inévitable destin. Elle porte sur le premier ossuaire l'inscription : « Or ça, je suis le parrain de celui qui fera fin », et, sur les deux derniers, celle plus laconique « je vous tue tous ».

Parfois, d'autres sentences évoquent la vanité des biens terrestres. « La gloire de ce monde c'est une chose (vaine) », déclare, par exemple, désabusé, le guerrier de la danse macabre de Landivisiau, traduction française abrégée du distique breton.

*Gloar ar bed ma ne d-eo netra,  
nemèt tremen ebiou na ra*

(La gloire de ce monde n'est rien, elle ne fait que passer).

A Trémaouézan, le reliquaire porte le distique suivant condamnant les mauvaises langues :

*Gant Doué hant bet milliquet eo  
Nep na lavar mat pe na teo*

(De Dieu et du monde, maudit est celui qui ne dit le bien ou ne se tait.)

Enfin, à La Martyre, tandis qu'un personnage brandit un crâne et des tibias et qu'une femme fait un geste d'effroi, se déroule au-dessus de la porte le quatrain suivant qui résume toutes les autres inscriptions :

---

F. — Y. FAGOT. F. 1677 ; et sur la frise au-dessus des baies : C'EST UNE BONNE ET SAINTE PANSÉE DE PRIER POUR LES FIDELES TREPASSES — REQUIESCANT IN PACE AMEN — HODIE MIHI CRAS TIBI — O PECHEURS REPANTEZ VOUS ETANTS VIVANTS CAR A NOUS MORTS IL N'EST PLUS TEMPS — PRIEZ POUR NOUS TREPASSES CAR UN DE CES JOURS VOUS EN SEREZ.

*An maro an barn han ifern ien  
 Da ho soing den e tle crena  
 Fol eo na preder e asperet  
 Guelet ez eo ret decedi an 1619*

(La mort, le jugement, l'enfer froid (85), quand l'homme y songe, il doit trembler. C'est folie et imprévoyance d'espérer du moment qu'il est inévitable de décéder - an 1619).

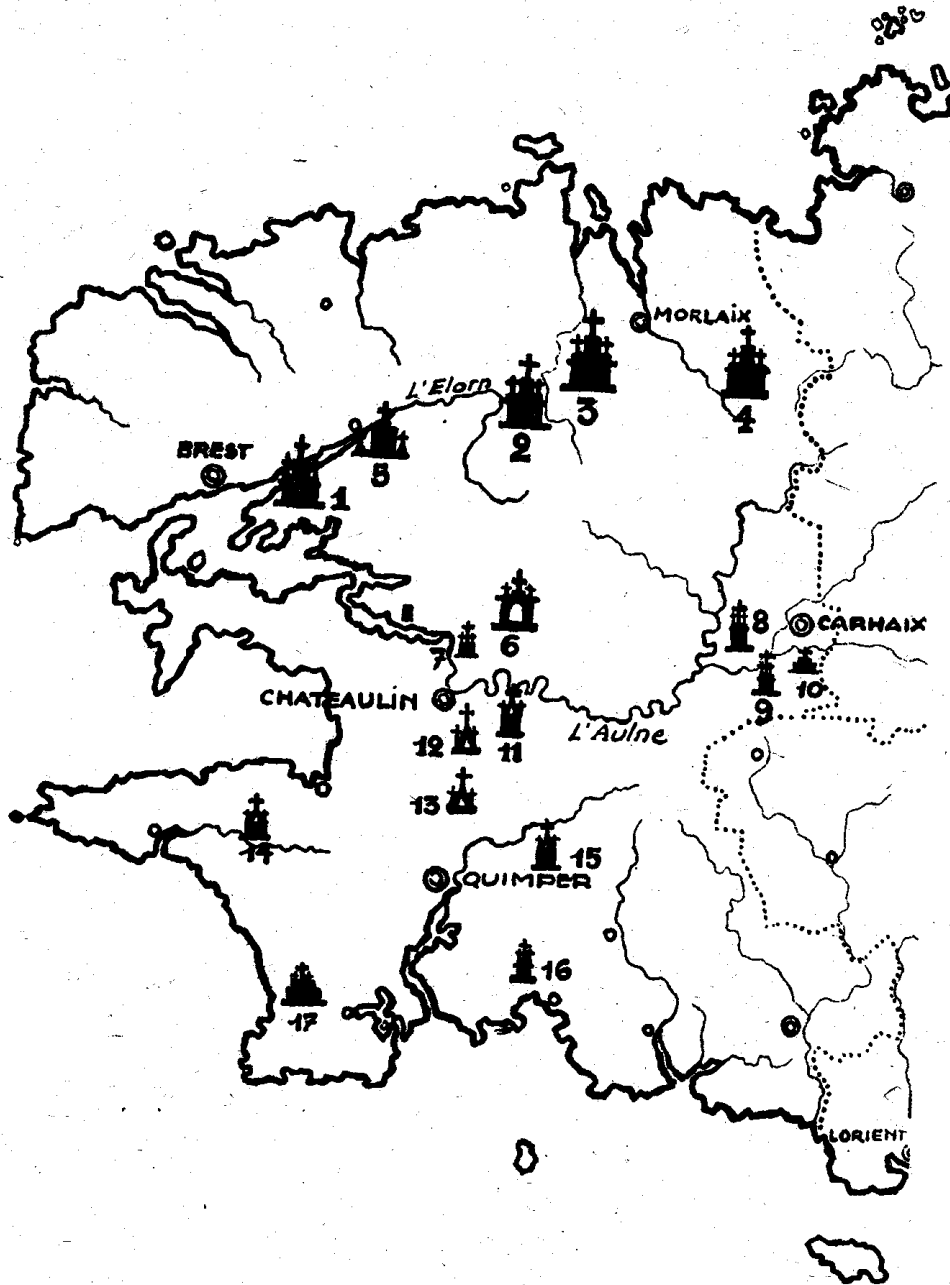


### Les Calvaires

Si par exception, à Braspartz, tandis que l'ankou avec sa faux invite ainsi le fidèle à méditer sur son inévitable trépas, un ange sonnant de l'olifant porte l'inscription « Réveillez-vous », et si, à Cléden-Poher, un ange portant un petit personnage nu figurant l'âme du défunt fait pendant à l'Ankou brandissant sa flèche, c'est généralement le calvaire, érigé à proximité de l'ossuaire, qui lui rappelle le mystère de la Rédemption et l'espoir de la vie éternelle. Ces deux monuments l'acheminent ainsi naturellement vers l'église, où il est accueilli par Notre-Seigneur en personne accompagné des douze apôtres ; mais, avant d'en franchir le seuil, il peut lire sur l'entablement la recommandation suivante lui indiquant avec quels sentiments de respect et de piété il doit y pénétrer : « O quam metuendus est locus iste, vere non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli », inscription que l'on retrouve en français sur une porte de Logonna-Daoulas « On n'entre ici qu'avec crainte, car c'est la

(85) L'enfer glacé était courant dans la poésie galloise ; voir à ce sujet, J. VENDRYES, *L'enfer glacé*, Revue Celtique, t. XLVI (1929).





Carte IV. — CALVAIRES PRINCIPAUX DU FINISTÈRE

(Dressée par M. Joseph-Stany Gauthier.)

maison du Seigneur Dieu » (86). Cette recommandation est souvent renouvelée, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, sous des formes diverses, témoin l'inscription « domus mea, domus orationis » sur les sablières de Bodilis, témoin cette autre sur l'une des portes latérales de Pleyben « L'an 1583. Ve vobis gentibus in templo vana loquentibus ».

Nous saisissons ainsi maintenant le symbolisme profond, et encore tout médiéval, de ces grands ensembles léonnards si surprenants à première vue. Le calvaire en est l'élément essentiel, aussi n'est-il pas étonnant que les artistes aient essayé de lui donner un développement en rapport avec celui des autres édifices et fini par y représenter, outre la Crucifixion, les différentes scènes de la Passion et même toute l'histoire de la Rédemption telle qu'elle était alors jouée par les interprètes du *Grand Mystère de Jésus*. La peinture, dont ces calvaires étaient rehaussés, contribuait encore à une imitation plus parfaite de ces représentations. Parfois, à Cléden-Poher, à Saint-Hernin, à Guimiliau et à Saint-Thégonnec, par exemple, un autel y est accolé, permettant la célébration en plein air des offices, et faisant ainsi du calvaire un grandiose retable extérieur.

Ces monuments, dans lesquels l'architecture se borne à un massif supportant la croix et sur lequel s'étagent les différentes scènes, relèvent sauf à Pleyben (carte IV<sup>6</sup>) où cette « mace » prend les proportions d'un arc de triomphe, presque exclusivement de la sculpture et sortent du cadre de cette étude.

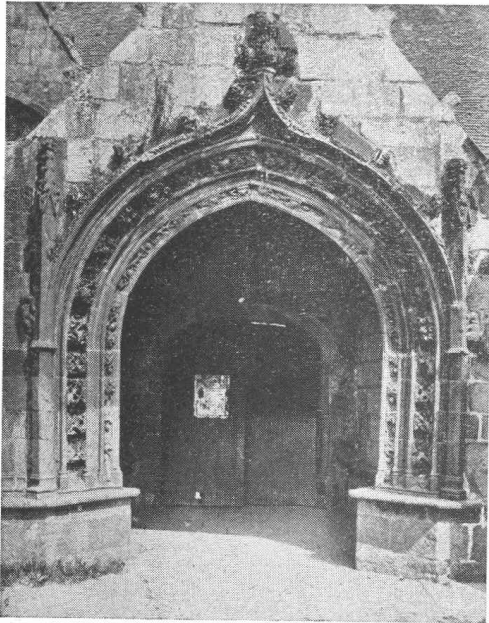
Nous nous bornerons donc à rappeler qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle existait, dans le sud du Léon et probablement à Landerneau, un atelier de sculpteurs exécutant en kersanton des calvaires déjà importants, ce qui n'est pas pour surprendre étant donné la décoration si remarquable de Notre-Dame du Folgoët taillée cent ans plus tôt dans ce matériau, ainsi que le porche de La Martyre.

---

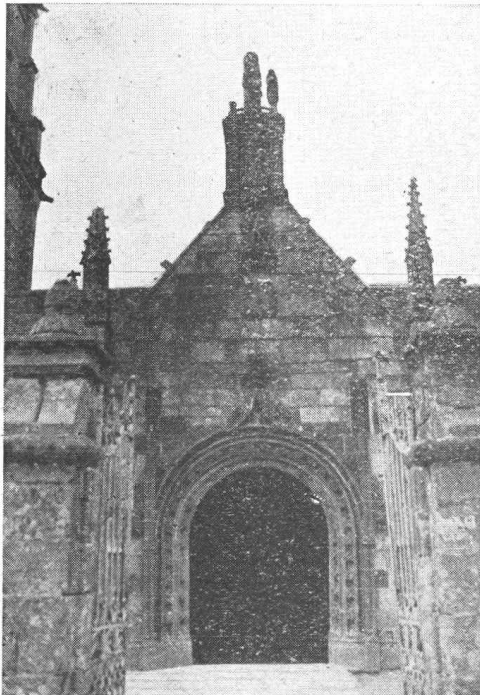
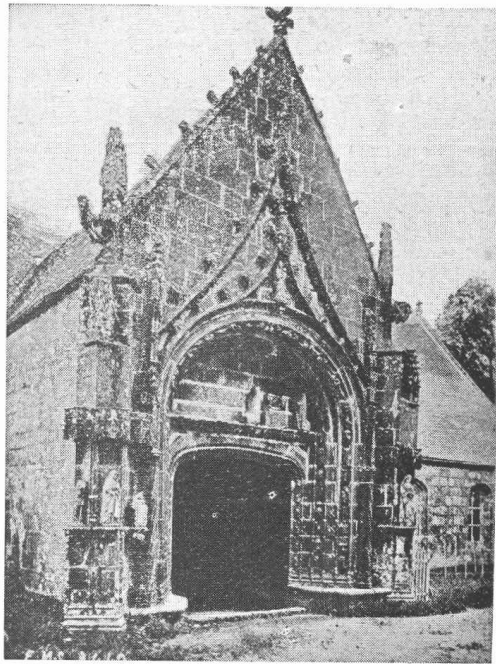
(86) Souvent, également, on lit l'inscription suivante : DOMUS DEI DECET SANCTITUDO SPONSUS EJUS CHRISTUS ADORETUR IN EA. A Gouesnou, en 1642, les deux inscriptions sont à la suite l'une de l'autre. En variante, on trouve également, à Commana et sur les sablières de Bodilis, par exemple : DOMUS MEA DOMUS ORATIONIS VOCABITUR.

PLANCHE I

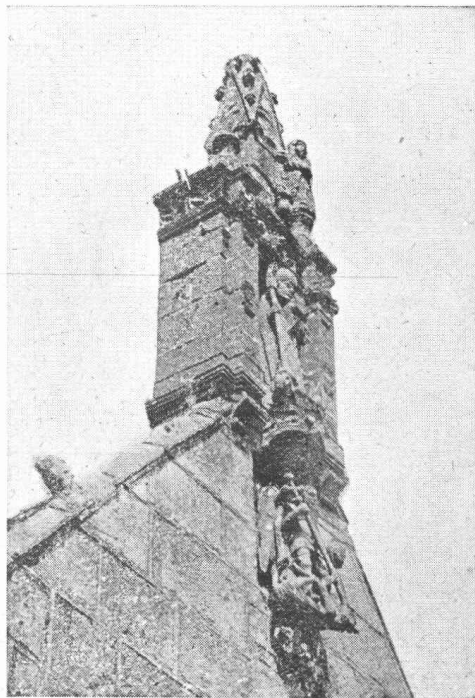
1



2



3



4

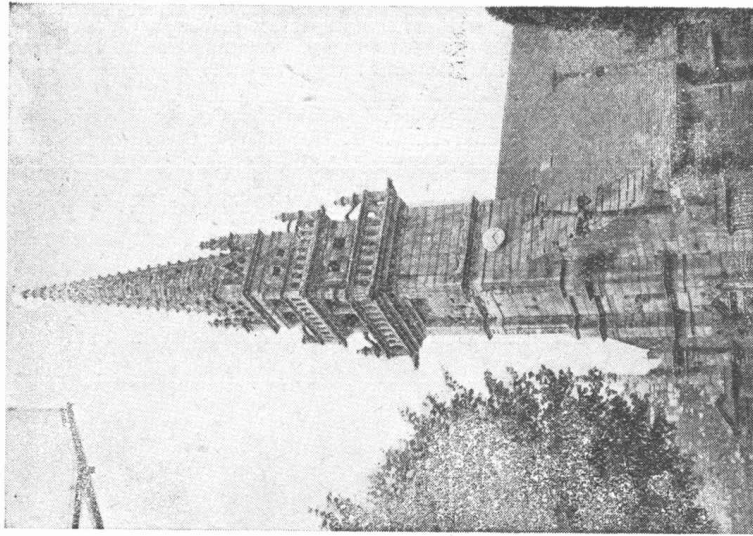
*Fig. 1.* — SIZUN

*Fig. 2.* — PENCNAN

*Fig. 3.* — LAMPAUL-GUIMILIAU

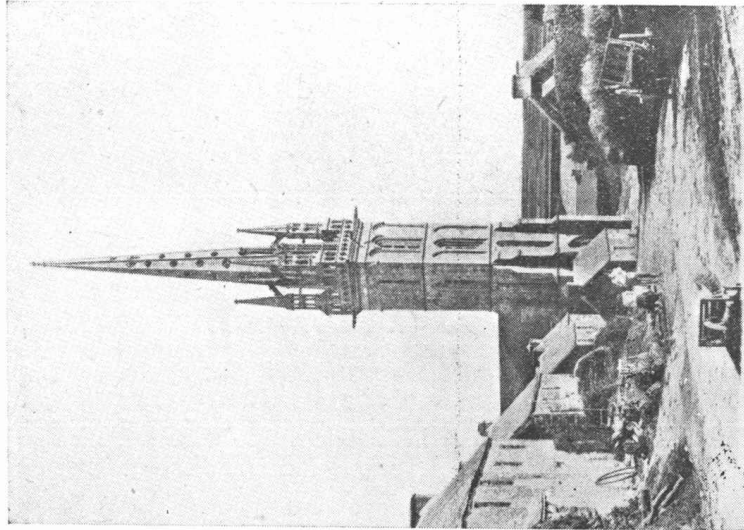
*Fig. 4.* — LAMPAUL-GUIMILIAU (Détail)

PLANCHE X



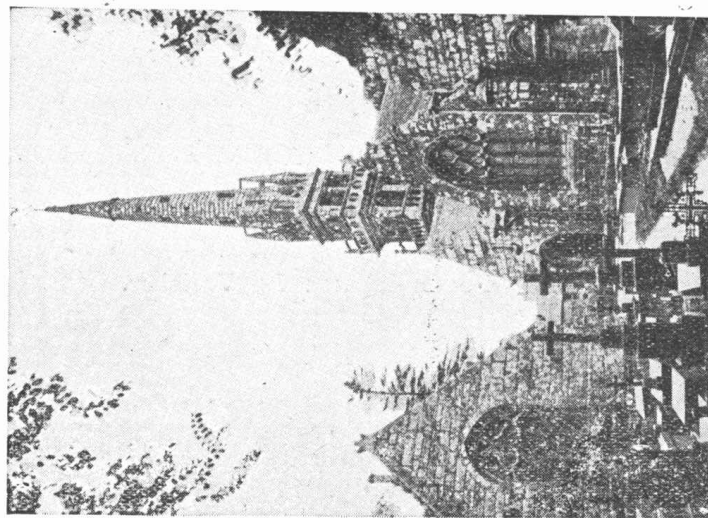
30

*Fig. 30.* — LA ROCHE-MAURICE



29

*Fig. 29.* — PLOUVORN : Lambader.

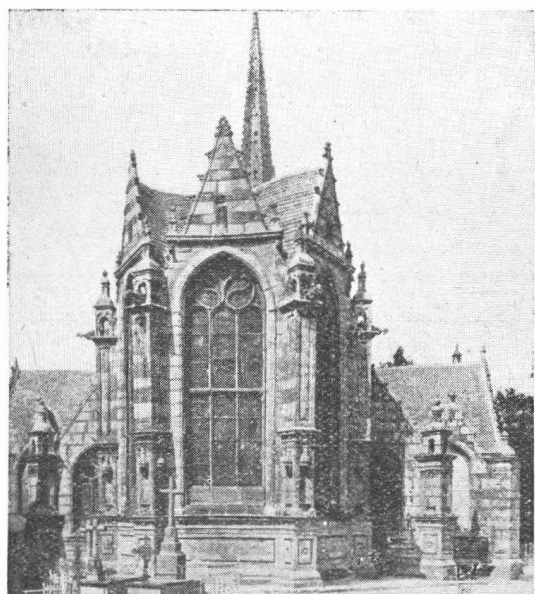


28

*Fig. 28.* — DIRINON

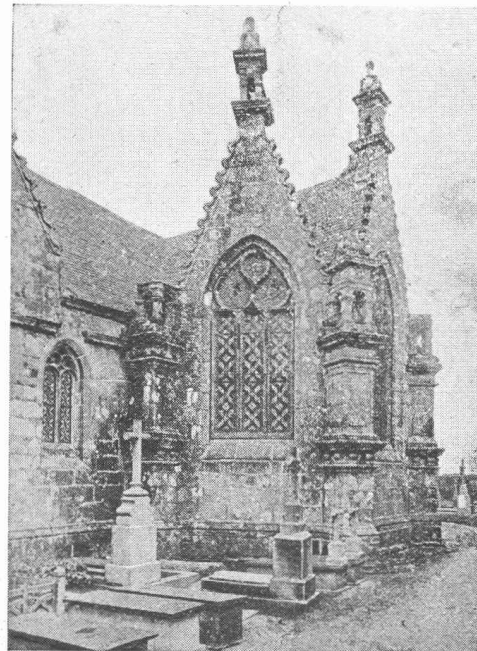
PLANCHE XI

31



32

*Fig. 31.* — LAMPAUL-GUIMILIAU



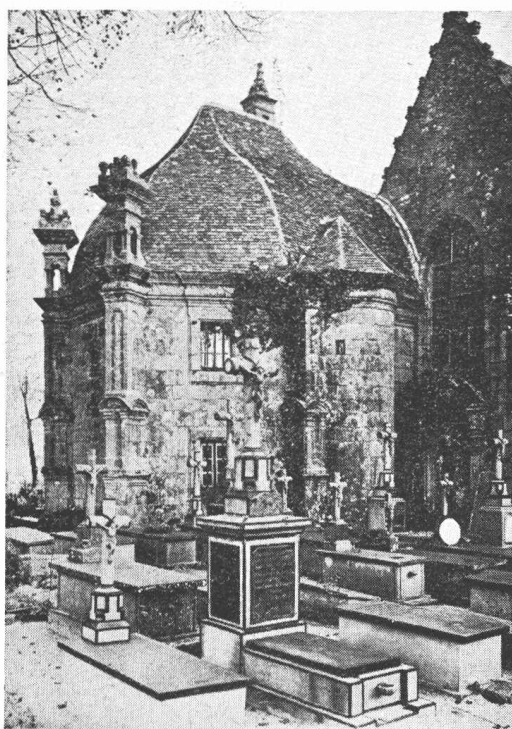
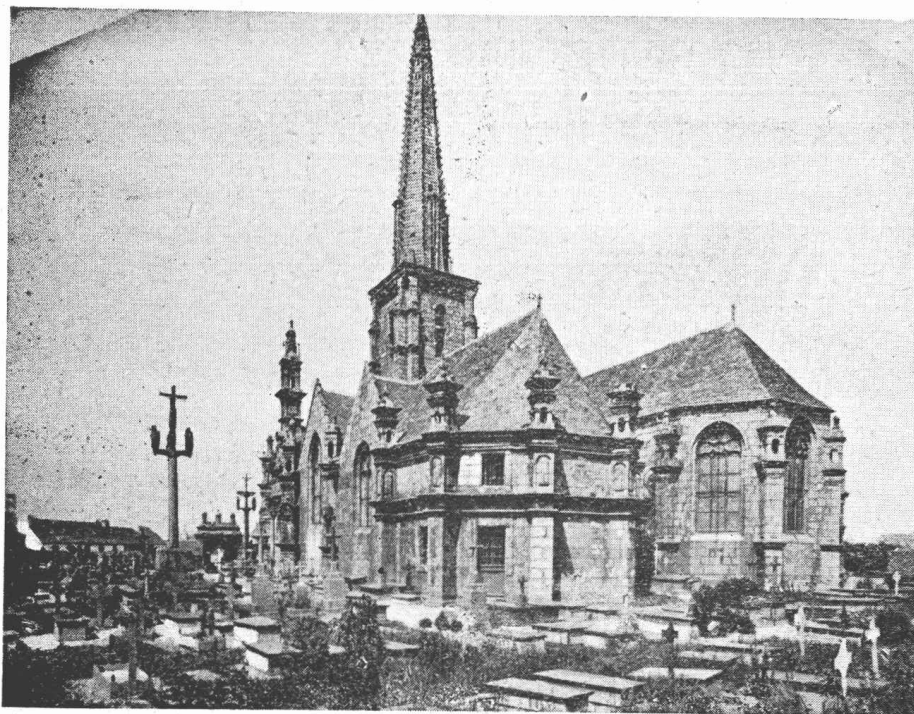
33

*Fig. 32.* — GOUZNOU

*Fig. 33.* — GUIMILIAU

PLANCHE XII

34

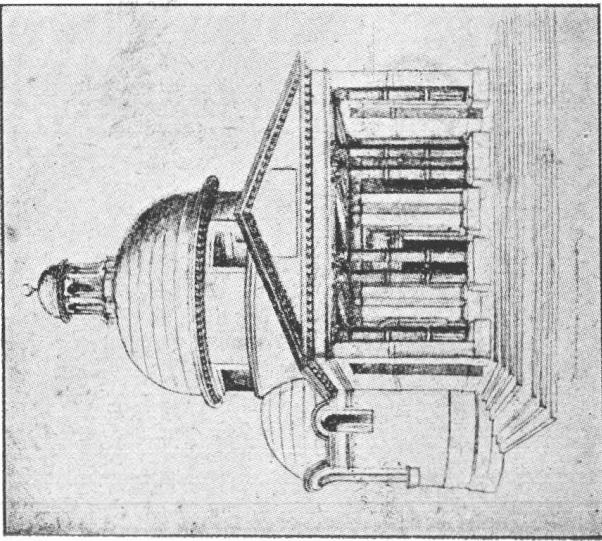


*Fig. 34.* — COMMANA

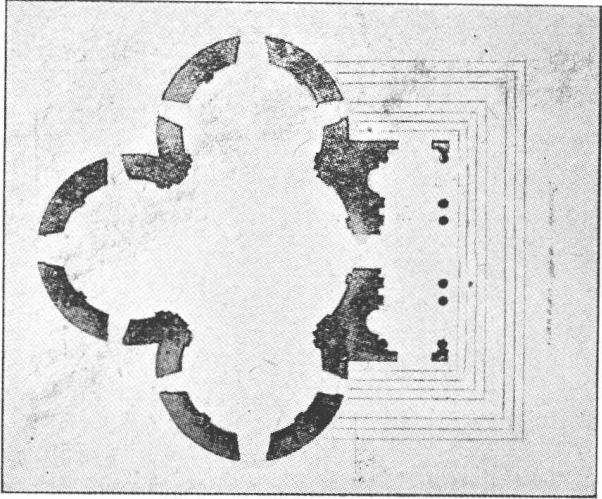
35

*Fig. 35.* — BODILIS

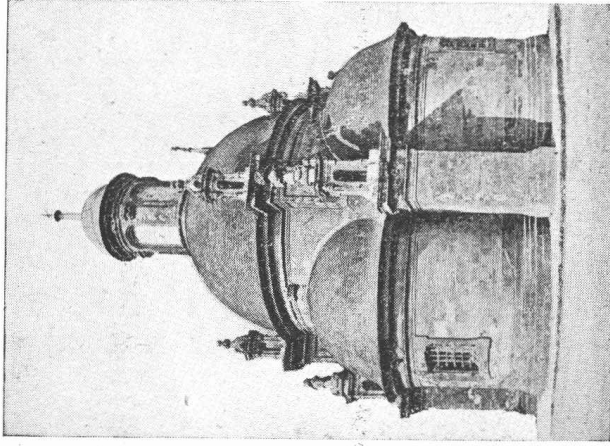
PLANCHE XIII



36



37



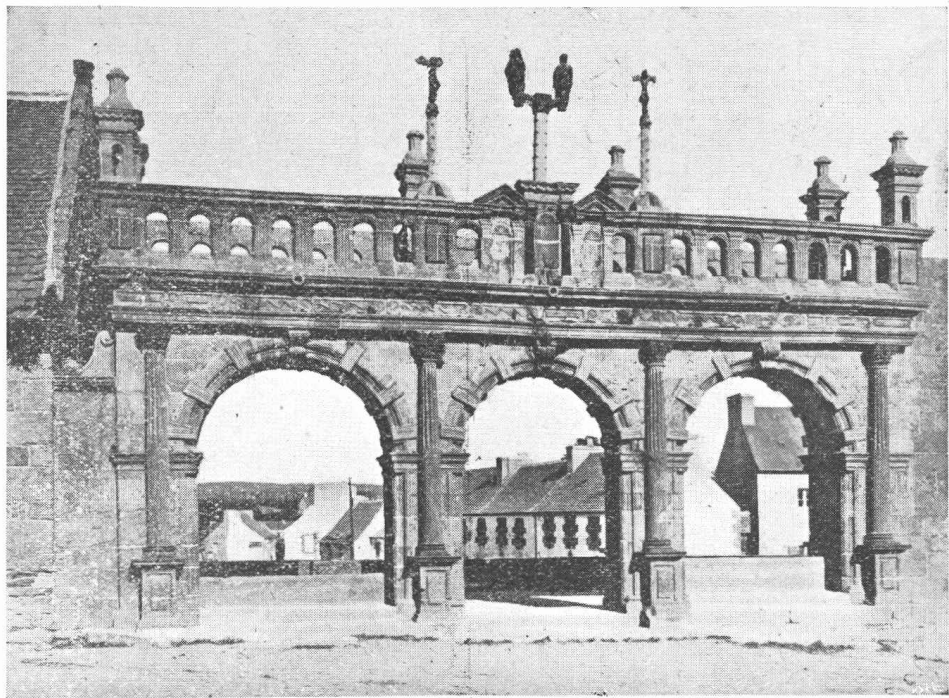
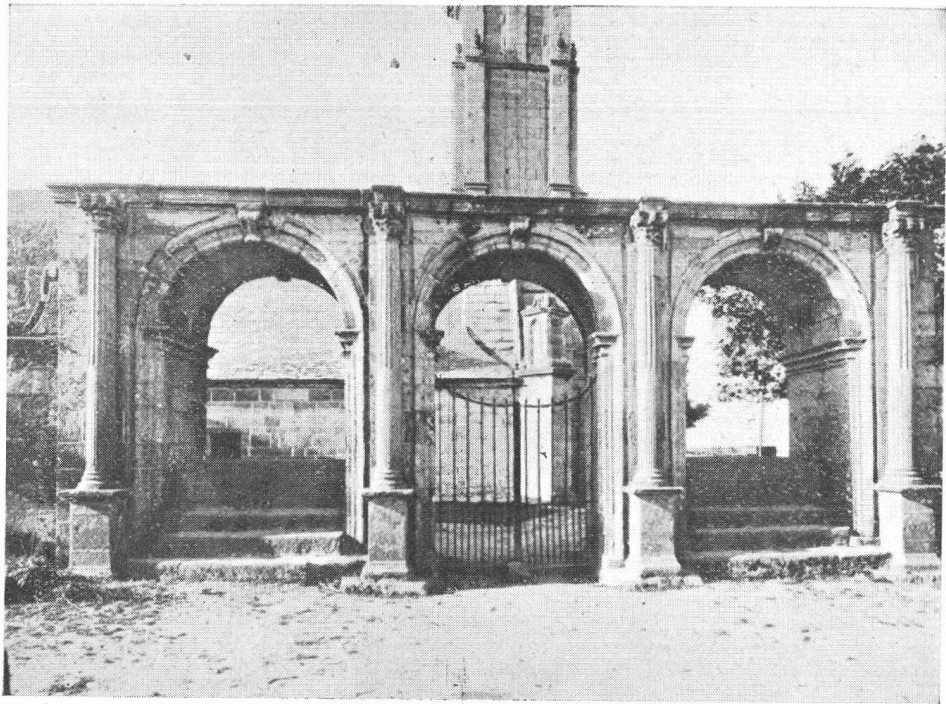
38

Fig. 36 et 37. — PHILIBERT DE L'ORME : Chapelle du Château de Villers-Cotterets (Élévation et Plan).

Fig. 38. — PLEYBEN

PLANCHE XIV

39



40

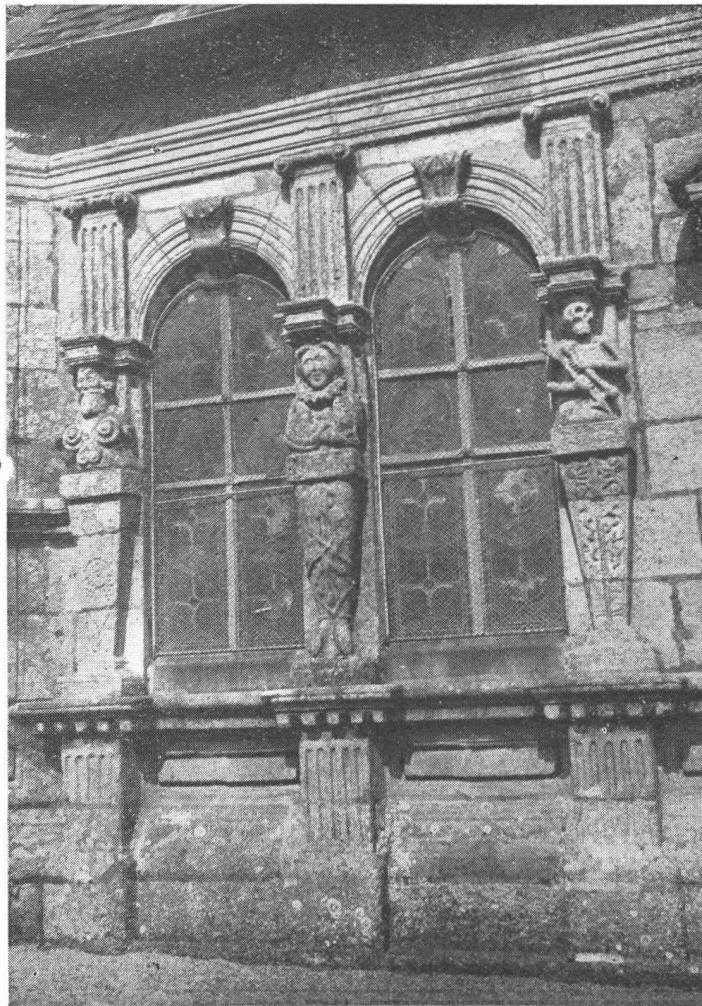
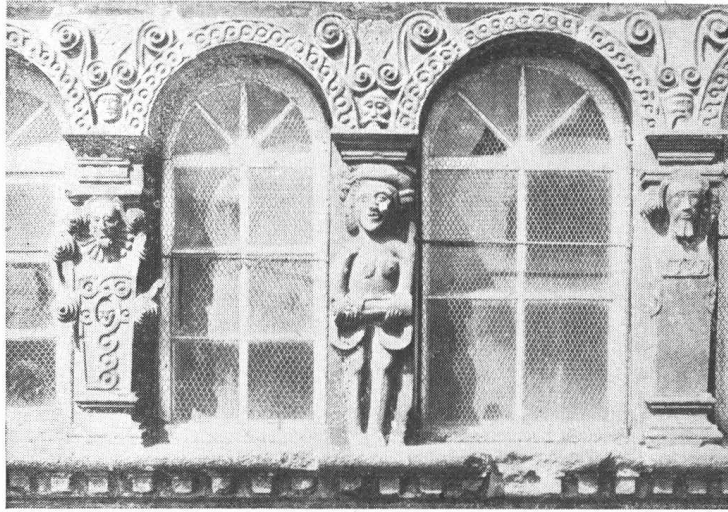
*Fig. 39.* — PLOUZÉVÉDÉ : Notre-Dame de Berven.

*Fig. 40.* — SIZUN



PLANCHE XV

41

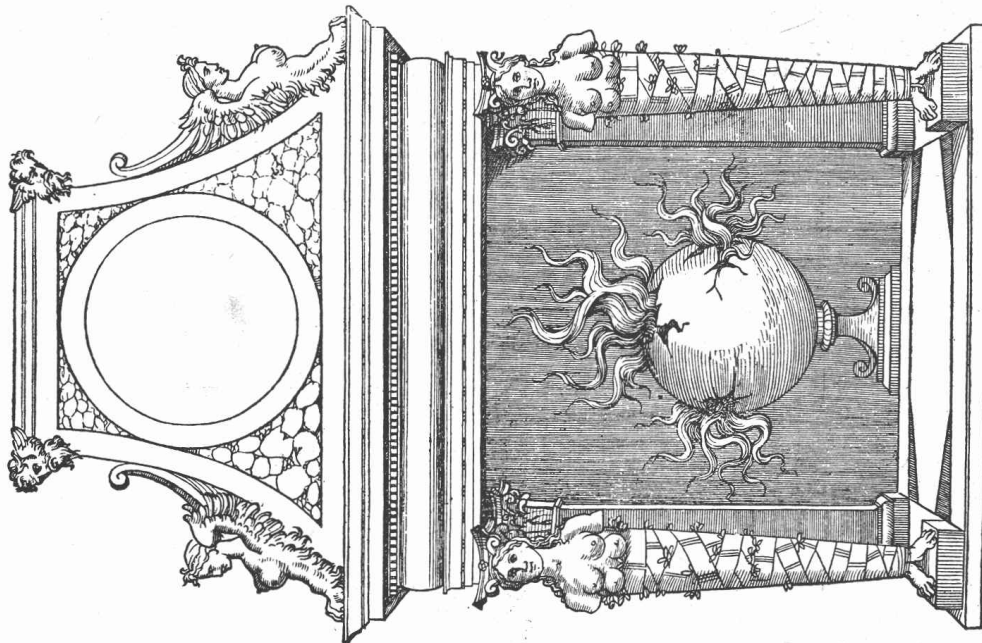


42

*Fig. 41.* — SIZUN

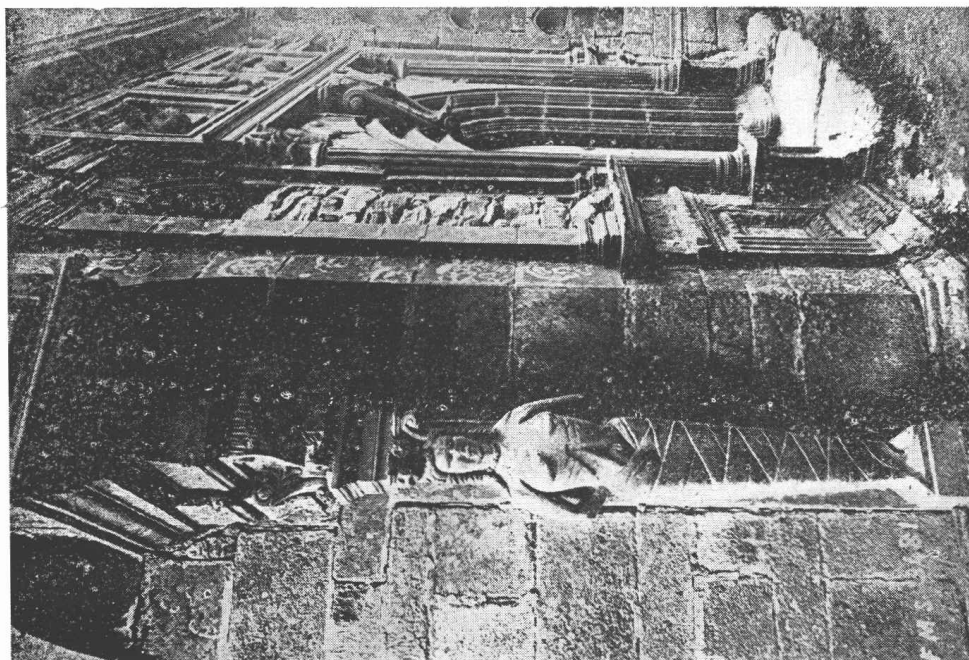
*Fig. 42.* — LANDIVISIAU

PLANCHE XVI



44

Fig. 44. — SERLIO : Cheminée.

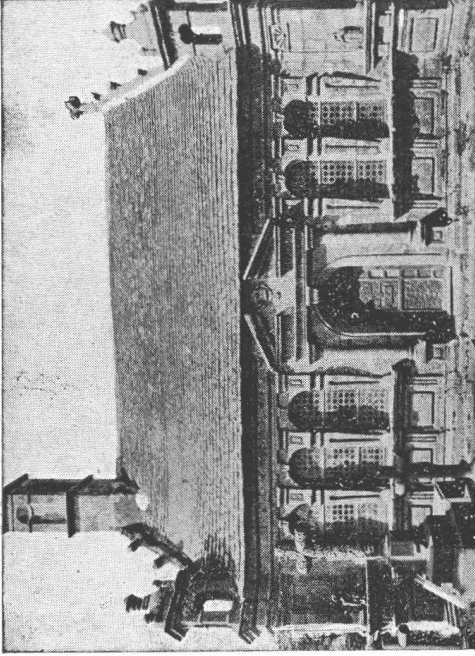


43

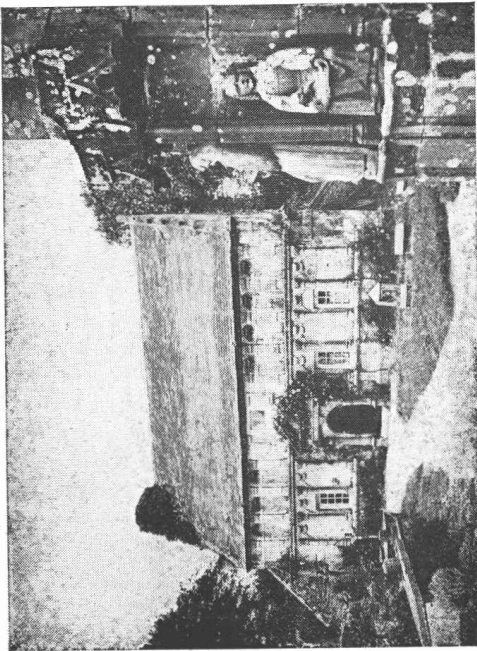
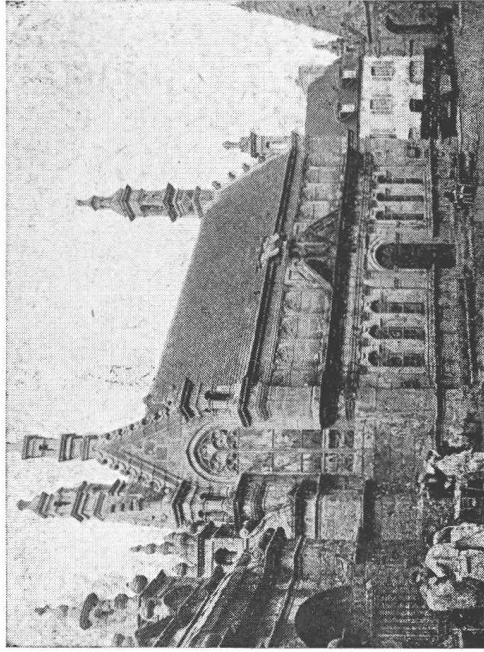
Fig. 43. — LA MARTYRE

PLANCHE XVII

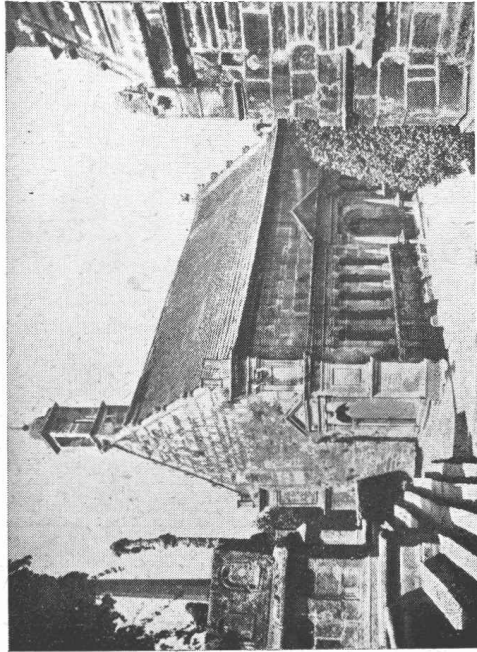
46



48



45

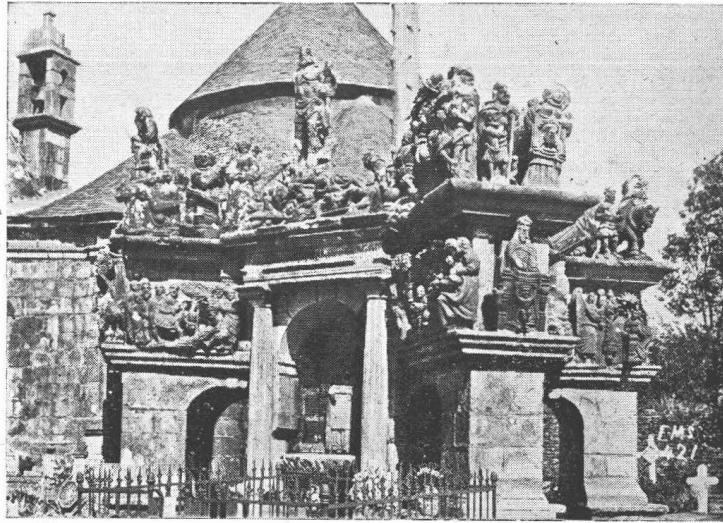


47

*Fig. 45. — PENCRAU Fig. 46. — SAINT-SERVAIS Fig. 47. — LA ROCHE-MAURICE Fig. 48. — SAINT-THÉOGONNEC*

PLANCHE XVIII

49



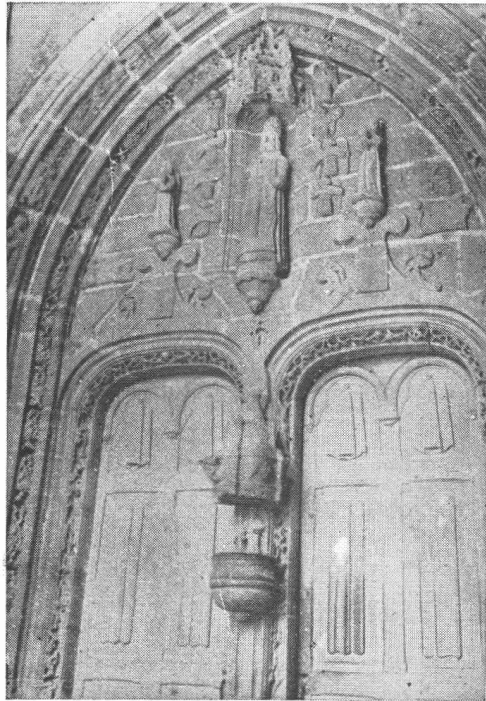
50

*Fig. 49.* — GUIMILIAU

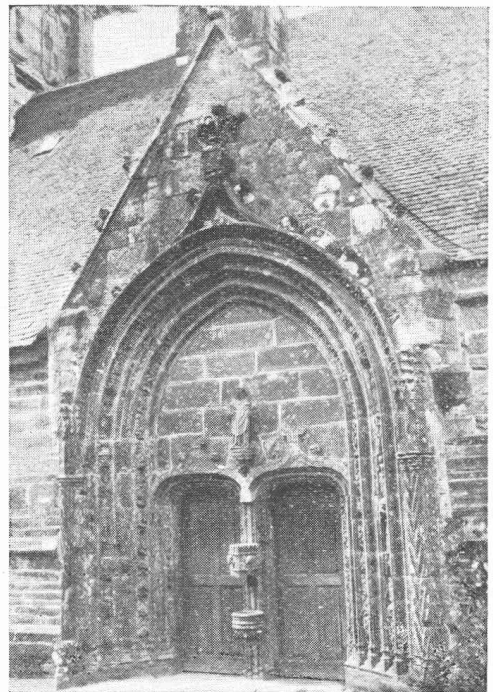
*Fig. 50.* — LANDIVISIAU

PLANCHE II

5



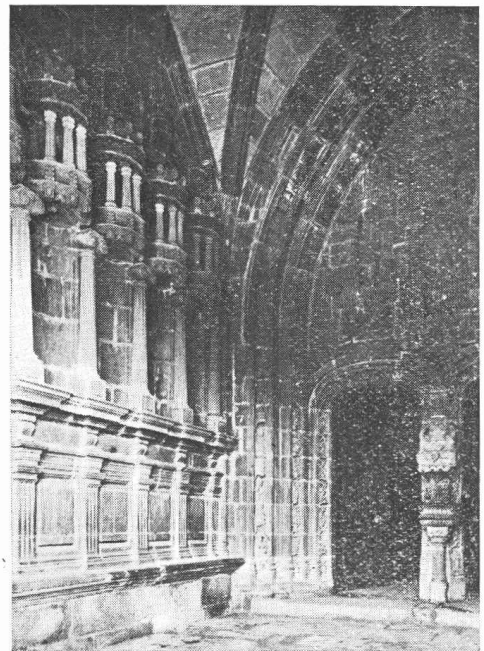
6



7

*Fig. 5.* — LANDIVISIAU

*Fig. 7.* — DAOULAS

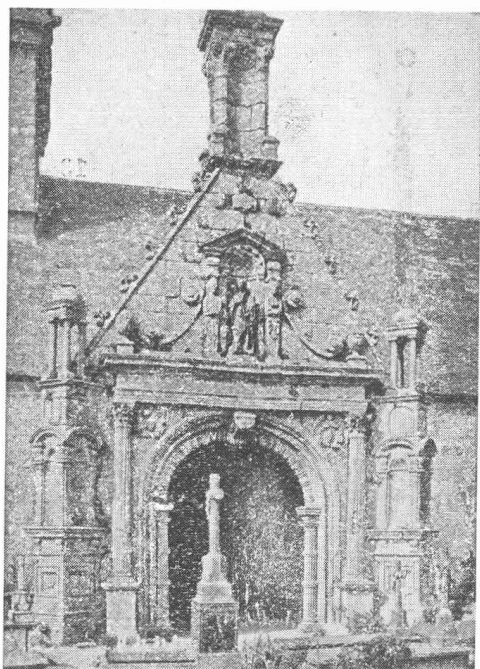


8

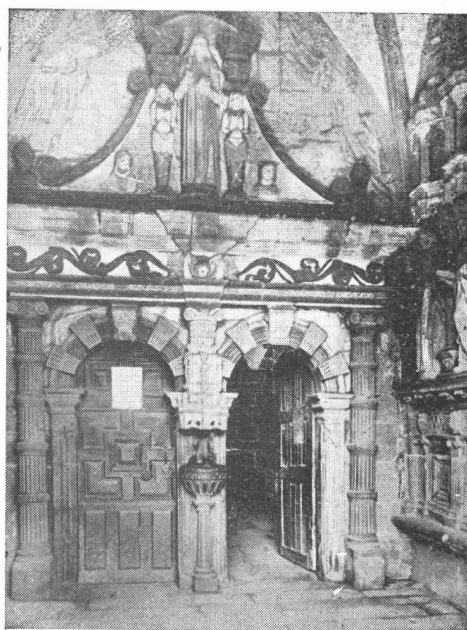
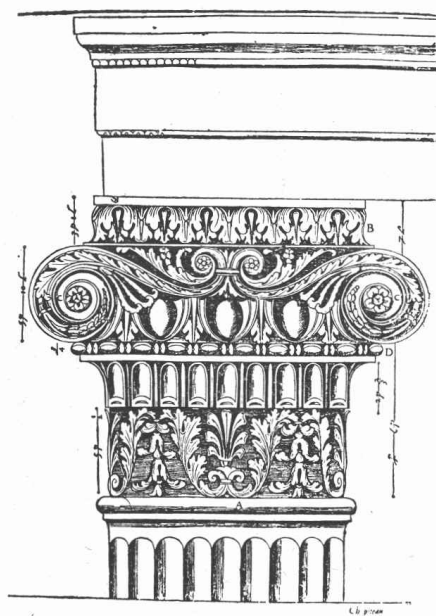
*Fig. 6.* — LA ROCHE-MAURICE

*Fig. 8.* — LANDERNEAU (St-Houardon)

9



10

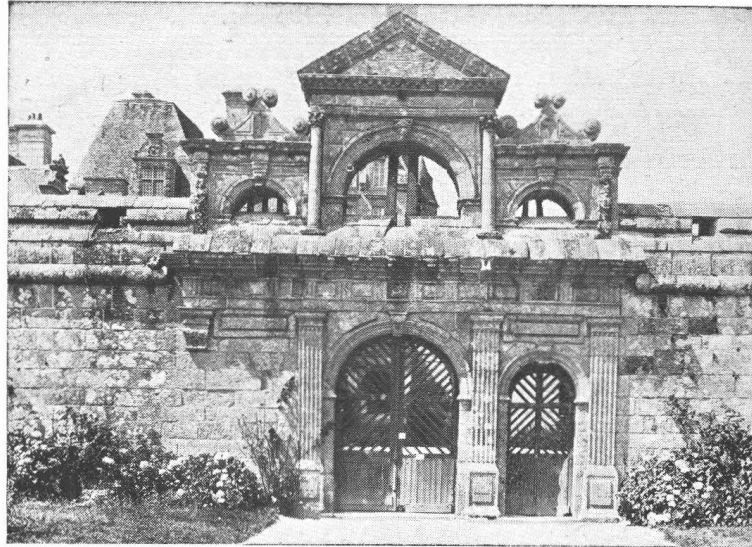


11

12

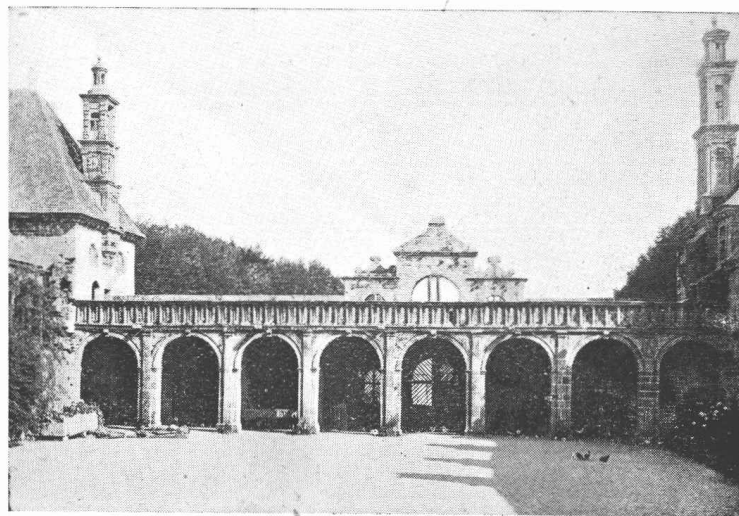
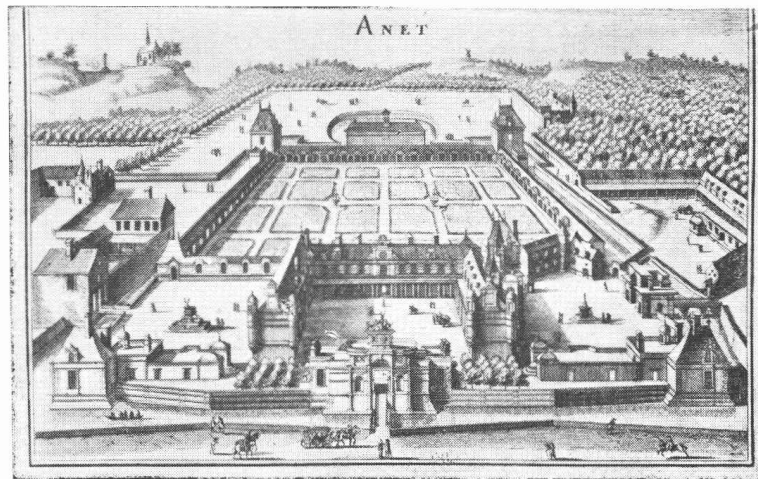
Fig. 9. — LANHOUARNEAU  
 Fig. 11. — PHILIBERT DE L'ORME : Chapiteau composite.    Fig. 12. — GUIMILIAU

PLANCHE IV



13

14

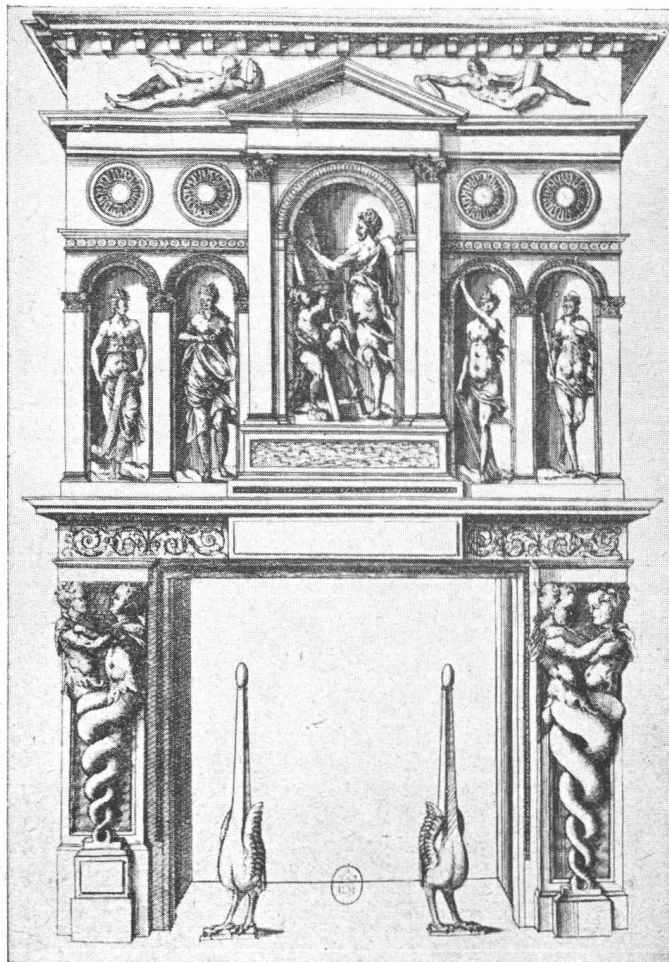


15

*Fig. 13.* — KERJEAN : Vue extérieure de l'entrée.  
*Fig. 14.* — MERIAN : Vue perspective d'ANET.  
*Fig. 15.* — KERJEAN : Vue intérieure de l'entrée.

PLANCHE V

16

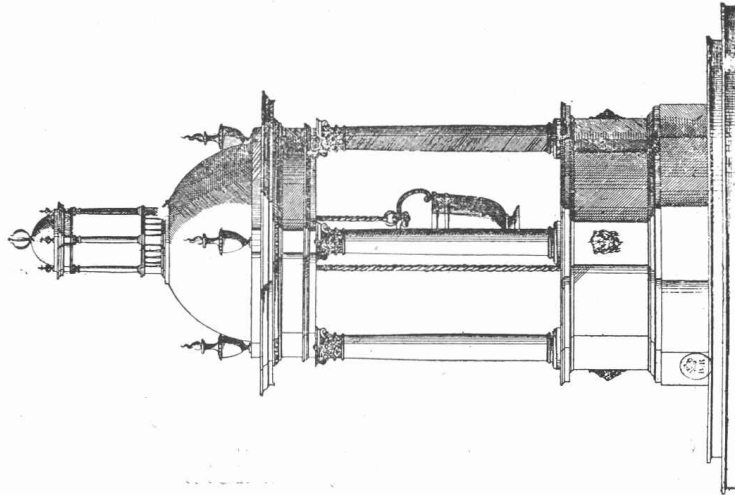


17

*Fig. 16.* — BODILIS : Détail du porche.  
*Fig. 17.* — ANDROUET DU CERCEAU ; Cheminée.

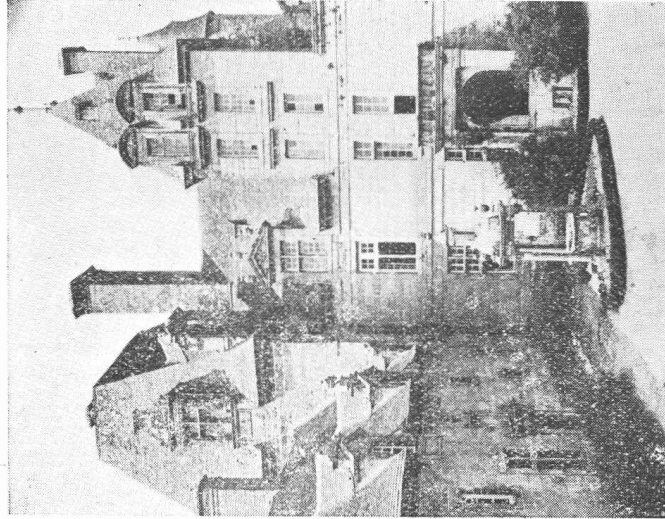


PLANCHE VI



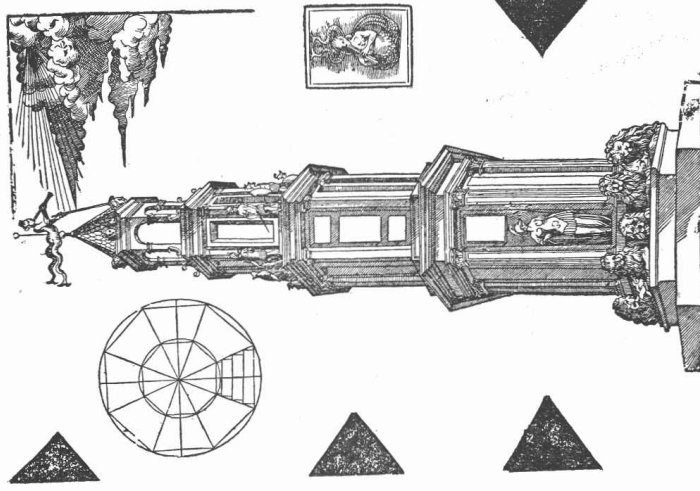
18

Fig. 18. — ANDROUET DU CERCEAU : Puits.



19

Fig. 19. — KERJEAN : Le logis.

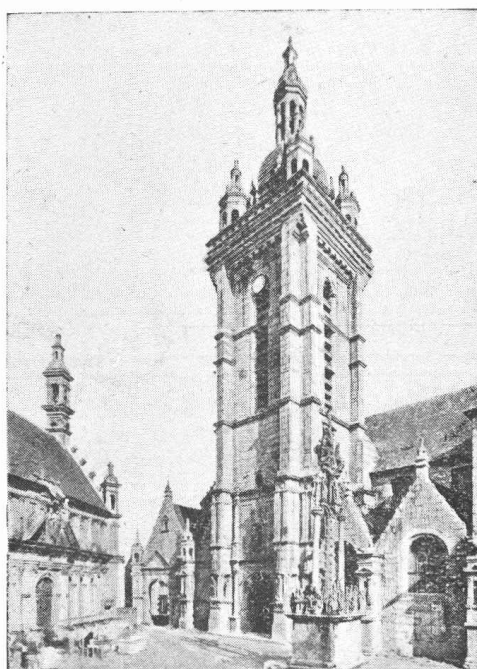
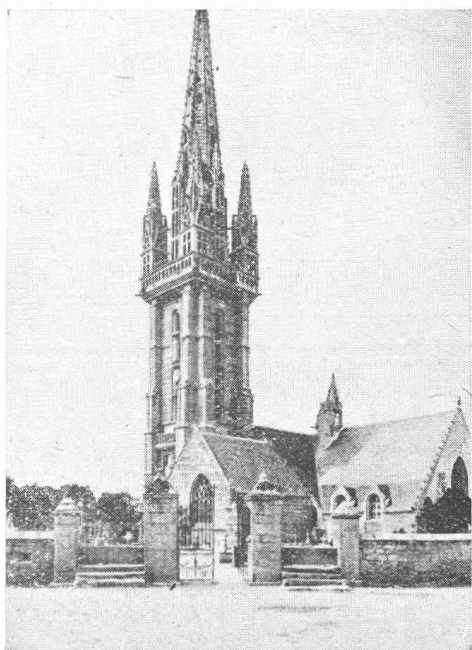
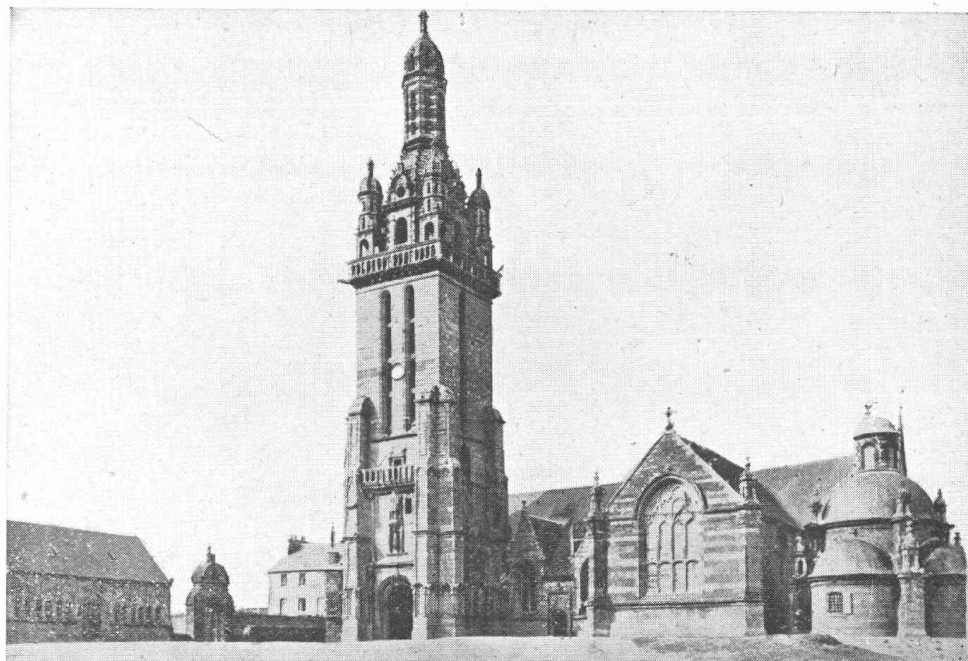


20

Fig. 20. — PHILIBERT DE L'ORME : Souche de cheminée.

PLANCHE VII

21



22

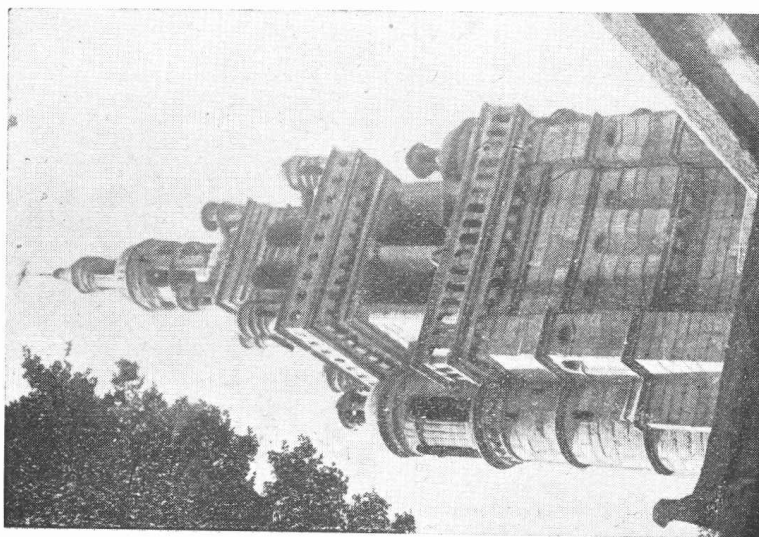
23

*Fig. 21.* — PLEYBEN

*Fig. 22.* — GOULVEN

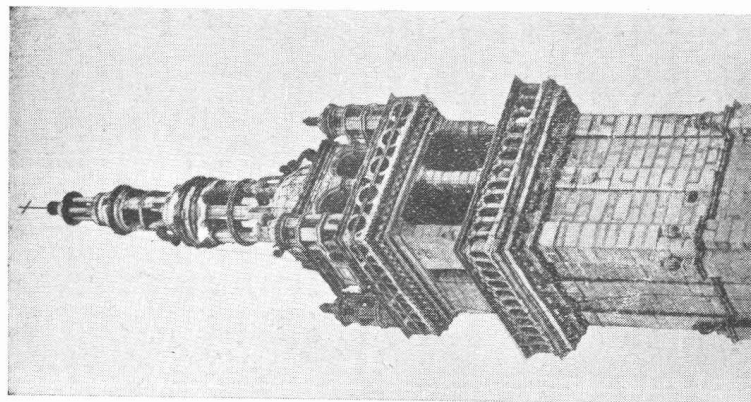
*Fig. 23.* — SAINT-THÉGONNEC

PLANCHE VIII



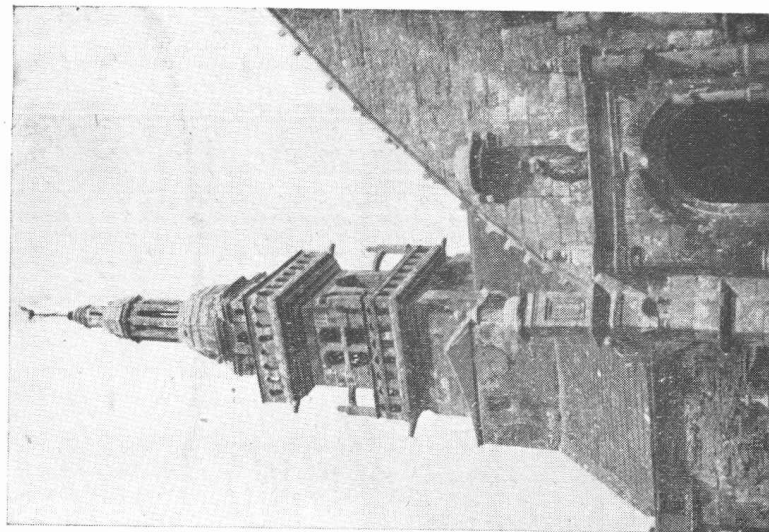
24

*Fig. 24.* — ROSCOFF



25

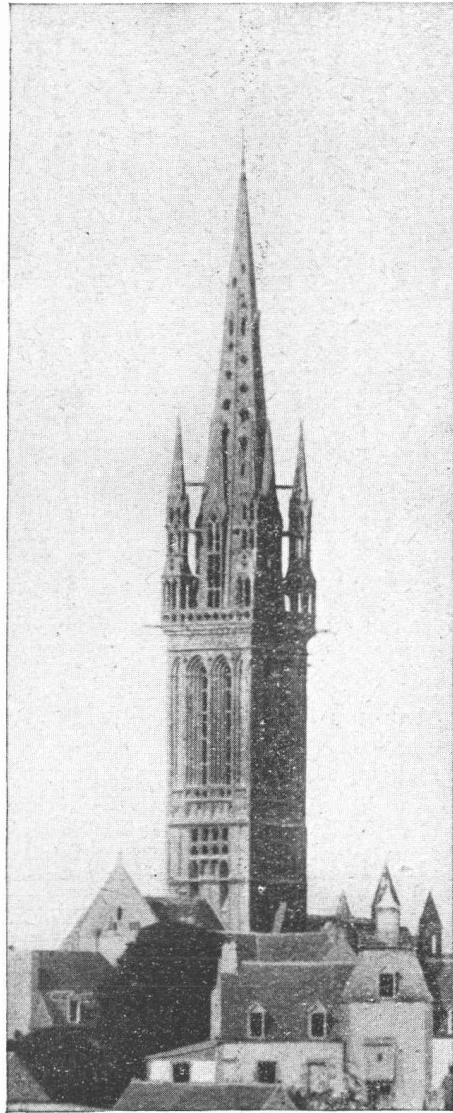
*Fig. 25.* — PLOUZÉVÉDÉ : Notre-Dame de Berven.



26

*Fig. 26.* — LE TRÉHOU

PLANCHE IX



27.

*Fig. 27.* — SAINT-POL-DE-LÉON : Le Kreisker.

Parmi les œuvres innombrables du XVI<sup>e</sup> siècle de cet atelier, nous mentionnerons seulement, à titre d'exemple, le calvaire si peu connu du Tréhou, daté de 1578 et timbré des armes des Mol de Guernélez. La croix, dont le fût, semblable à un tronc d'arbre écoté, est encastré dans un massif carré décoré des douze apôtres, comprend deux traverses. La supérieure porte Notre-Seigneur crucifié entre deux cavaliers (disparus depuis peu), et, au revers, l'*Ecce Homo* ; la seconde, les deux larrons encadrant saint Pierre, et, au revers, une Pietà. Plus bas, sur le fût est un saint évêque, sans doute saint Paul Aurélien, patron du diocèse, et, au revers, une sainte tenant une palme et un livre ouvert, sainte Pithère, patronne du lieu.

Ce type, déjà important par le nombre des personnages, eut une vogue considérable et était répandu jusqu'aux extrémités du Trégor et de la Cornouaille avec quelques variantes sur la position réciproque des cavaliers et des larrons, ces derniers occupant parfois des croix avec des fûts séparés (87). On trouve de bons exemples de tels calvaires à Pencran (1521) (carte IV<sup>5</sup>), Sainte-Marie du Ménez-Hom (1544), Saint-Sébastien de Saint-Ségal (carte IV<sup>7</sup>), Locmélar, Lopérec (1552), Saint-Servais, etc. (88), et jusqu'à Plourac'h, Gurunhuel et Senven-Lehart. Parfois même, des statues en kersanton de cet atelier viennent compléter la décoration de calvaires en granit à gros grain d'un autre atelier, par exemple à Laz (1527) et à Saint-Hernin (carte IV<sup>9</sup>).

Mais certains calvaires possédaient un nombre de personnages beaucoup plus important et atteignant pour quelques-uns la centaine. Ils furent naturellement, pendant la Révolution, beaucoup plus encore que les croix ou les calvaires modestes, l'objet de destructions, ainsi que le prouvent les épaves qui en subsistent à Lambader en Plouvorn,

(87) Voir, à ce sujet, Joseph Stany GAUTHIER, *Croix et calvaires de Bretagne*, Paris, Plon, s. d. (1944).

(88) Voir la carte des calvaires de Léon (carte IV), que M. Joseph Stany Gauthier a bien voulu dresser pour notre étude, qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre gratitude ainsi que pour l'autorisation qu'il nous a accordée de reproduire la photographie du clocher de Berven extraite de son ouvrage *La Bretagne*, Paris, Calavas, s. d.

Kergrist-Moëlou (1578), Runan, Edern, Saint-Corentin en Carnoët, Duault, Pléguien, Saint-Jacques en Tréméven, les Trois-Fontaines en Gouézec (1584) (carte IV<sup>1</sup>), Kerdévot en Ergué-Gabéric (carte IV<sup>15</sup>), Confort en Meilars (carte IV<sup>14</sup>), Saint-Tugen en Primelin, etc.

Il est donc fort difficile, étant donné ces nombreuses disparitions, de discriminer les divers ateliers et d'en suivre l'évolution de façon détaillée. Tandis qu'un atelier cornouaillais exécutait à Tronoën (carte IV<sup>17</sup>), antérieurement à 1520, le plus ancien des calvaires où figurent différentes scènes de la Passion, puis un autre à Kerbreuder en Saint-Hernin (carte IV<sup>10</sup>) dont six scènes ont échappé à la destruction, les premières œuvres de ce genre, subsistantes en kersanton et datées, sont les calvaires de Lanrivain (1548, restauré en 1866), de Guéhenno (1550) et de Pestivien (vers 1550). Tous sont malheureusement très incomplets, et ce n'est qu'à Plougouven, en 1554 (carte IV<sup>4</sup>), que l'on trouve une œuvre monumentale, proche, malgré ses très nombreuses restaurations (1898) et la réfection totale de la croix, de son état primitif. Il est suivi de près par le calvaire de Pleyben que l'on doit faire remonter dans ses parties les plus anciennes à 1555, ainsi que l'a très justement démontré l'abbé Etienne Montfort (89).

Après les calvaires de Quilinen (carte IV<sup>13</sup>), de Saint-Venec (1556) (carte IV<sup>12</sup>) et de Cléden-Poher (1575), (carte IV<sup>8</sup>), l'atelier atteint son apogée à Guimiliau (carte IV<sup>2</sup>), dont la « mace » datée de 1581 et 1588, porte sur deux étages une foule de statues pleines de mouvement. Ce monument est particulièrement intéressant à étudier dans ses détails et mérite que l'on s'y arrête.

Beaucoup des ornements qui le décorent sont en effet identiques à ceux ornant le porche de Landivisiau et prouvent ainsi, de façon indiscutable, que ces deux monuments sont dus au même atelier, ce qui n'est pas sans importance. A Landivisiau, l'écritoire de saint Luc est, par exemple, sou-

---

(89) Abbé Etienne MONTFORT, *Pleyben*, contribution à son histoire, Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie du diocèse de Quimper, 24<sup>e</sup> année (1925), p. 97 et suiv. Du même auteur, *Pleyben*, ibidem, 1937, p. 226 et suiv.

tenu par un petit génie nu, les jambes croisées, que l'on retrouve à l'intérieur du porche décorant le dais surmontant le troisième apôtre à droite en entrant (Pl. XVIII-50). Or, à Guimiliau, la statue de saint Luc ornant l'un des quatre contreforts comporte un pupitre soutenu par un personnage identique (Pl. XVIII-49). L'écritoire de saint Mathieu est, dans les deux édifices, décoré d'un petit personnage nu, passant sa tête au travers du support qu'il tient des deux mains, ce qui lui donne de face l'aspect d'une momie égyptienne.

Ajoutons que le dais déjà mentionné de Landivisiau porte également une tête coiffée d'une sorte de turban, que l'on retrouve sur une sablière de Bodilis ainsi que sur le prie-Dieu de la Vierge de l'Annonciation du calvaire de Plougouven, ce qui vient confirmer, s'il en était besoin, que tous ces monuments sont l'œuvre d'un unique atelier. Jean Le Bescont, d'ailleurs, l'architecte de l'ossuaire de Saint-Thégonnec, avait, en 1565, reçu commande du calvaire de la chapelle Saint-Eutrope en Plougouven.

Plougastel-Daoulas (1602-1604) (carte IV<sup>1</sup>), le plus connu des grands calvaires, est manifestement inspiré par celui de Guimiliau, dont il reproduit exactement l'ordonnance. L'ensemble, on doit le reconnaître, est peut-être mieux proportionné que le modèle, mais les personnages, bien alignés, n'ont plus cette verve étourdissante qui fait, malgré ses imperfections, le charme de Guimiliau. Ce n'est là qu'une froide réplique et déjà le commencement de la décadence.

A Saint-Thégonnec (carte IV<sup>3</sup>), en 1610, on trouve le dernier des grands calvaires subsistants de cet atelier. Présentant une disposition analogue à celui de Cléden-Poher, le massif supporte neuf scènes de la Passion, mais manque d'ampleur ; ici, comme dans beaucoup de ses autres réalisations, l'atelier de l'Elorn n'a pas su se renouveler. Il y a lieu de mentionner, sur la face arrière du second bras de la croix et soutenant l'Ecce Homo, une console portant le motif décoratif rayonnant de la clef du portail de Kerjean.



### Les Fontaines

Alors que les annexes des églises léonardes que nous venons d'examiner sont d'une somptuosité inégalée ailleurs, les fontaines édifiées au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle sont, au contraire, assez mesquines et très inférieures aux charmants édicules construits au XV<sup>e</sup> siècle aux chevets de Notre-Dame du Folgoët et de la chapelle Saint-Trémeur du Guerlesquin, par exemple.

C'est là un fait d'autant plus paradoxal que, précisément, les traités d'architecture dont s'inspirèrent les maîtres d'œuvre léonards, celui d'Androuet du Cerceau notamment, renferment de nombreux modèles d'élégantes fontaines monumentales qui influencèrent manifestement les œuvres trégorroises de Saint-Jean-du-Doigt, Guingamp et Loguivy-lès-Lannion.

Aussi, n'en voyons-nous l'explication que dans un parti pris délibéré des recteurs, qui, peut-être en Léon plus qu'ailleurs, s'attachèrent, suivant les injonctions répétées des conciles et synodes, à extirper les pratiques superstitieuses, qui se déroulaient, selon des rites millénaires hérités du paganisme, auprès des sources que s'était appropriées le christianisme à ses débuts (90).

---

(90) En Léon, comme ailleurs, de nombreuses chapelles sont bâties à proximité d'antiques divonnes, à l'origine du culte, ou sur la source même, telle la chapelle du Pénity en Goulven près de la source mentionnée dans la Vie de saint Goulven. Si ces fontaines sont consultées par le paysan léonard dans toutes les circonstances de son existence, telle celle de Saint-Ké, en Cléder, qui l'est aussi bien pour la pluie que pour le beau temps, c'est contre le rachitisme infantile qu'elles sont le plus souvent invoquées, telles celles de la Madeleine près de Saint-Pol, de Saint-Vizia près Penzée, du Grouanec en Plouguerneau, telle surtout celle si fameuse de Notre-Dame de Trézien, invoquée également pour la vue. Elles servent aussi d'oracles pour les mariages et nulle n'a plus de pèlerins que celle de saint Ourzal en Ploudalmézeau dans laquelle jeunes gens et jeunes filles viennent jeter une épingle en invoquant le saint.



S'il n'existe donc pas de monuments de premier ordre, quelques édifices, sensiblement contemporains et d'ailleurs très semblables de conception, méritent cependant l'attention, à Saint-Jaoua en Plouvien, à Sainte-Pétronille en Ploudaniel, et à Gouesnou notamment.

Les bassins de ces fontaines, beaucoup plus vastes qu'au xv<sup>e</sup> siècle et au début du xvi<sup>e</sup>, sont encadrés d'un mur garni intérieurement d'un banc pour les pèlerins suivant une disposition que l'on retrouve à la fontaine du Pénity en Goulven, à Daoulas, à Saint-Jean de Plouaret, à Bulat, à Saint-Laurent-du-Pouldour, à Rostrenen, etc. A l'une des extrémités, surplombant la source, un autel est soutenu par un piédoche et surmonté d'une niche abritant la statue du saint patron.

A Saint-Jaoua, des spirales très accusées ornent le piédoche et accostent le dais en dôme surmontant la niche, qu'encadrent, d'autre part, deux pilastres. A Gouesnou, la décoration est plus sobre et paraît inspirée de celle de la fontaine de Notre-Dame de Berven (91).



Au cours de cette rapide enquête, nous venons de voir comment des architectes léonards, malheureusement inconnus encore pour la plupart, s'inspirèrent, peu après leur achèvement, de monuments extérieurs à la province, ce qui vient, une fois de plus, contredire la légende suivant laquelle l'art breton est en retard d'un siècle sur celui des régions avoisinantes.

« Aoutrou sant Ourzal, ni ho ped  
Roit demp-ni ped a greg ;  
Aoutrou sant Ourzal eur veach c'ohaz  
Roit deomp ni ped a goaz. »

(Monsieur saint Ourzal, nous vous en prions, à chacun de nous donnez une femme ; monsieur saint Ourzal, nous vous en prions aussi, à chacune de nous donnez un mari). C'est là un rite plusieurs fois millénaire. Dans le Liban, à la source du fleuve Adonis (Nahr-Ibrahim) se trouvait le sanctuaire consacré à Ashtart. Il y avait là un bassin dans lequel on jetait des offrandes à la déesse ; si elles étaient agréées, elles tombaient au fond, sinon elles surnageaient.

(91) La statue du saint est surmontée des armes de Rolland de Neufville, évêque de Léon de 1562 à 1613.

Il est cependant exact de reconnaître que, pour donner satisfaction à une clientèle paysanne profondément traditionaliste et qui leur imposait le plus souvent son programme, ils conservèrent parfois jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle certains détails flamboyants et certains modes de construction gothiques, tels que les chevets à noues multiples de l'atelier Beaumanoir, et les incorporèrent aux modèles contemporains.

C'est de cette singulière combinaison des idées nouvelles et de la tradition médiévale que naquirent ces édifices, certes un peu lourds avec leurs massifs contreforts, mais non dépourvus d'originalité, comme ce type de clochers à jour si particulier au Léon avec ses deux galeries saillantes en retrait.

S'ils empruntèrent quelques éléments aux livres de Palladio et de Serlio, ils sont, avant tout, ainsi que nous l'avons montré, très nettement inspirés tant des principes énoncés par Philibert de l'Orme dans son *Traité d'architecture* que des œuvres exécutées par ce célèbre architecte ; ils appartiennent donc, dans leur ensemble, à cette école intermédiaire entre la Renaissance et le Classicisme qui sut allier à la saine tradition française les érudites connaissances des néo-vitruviens (92).

Aussi, comme le soupçonnait déjà Cambry en 1794, et ainsi que l'affirmait dès 1922 avec sa sagacité coutumière M. Bourde de la Rogerie contrairement à l'assertion d'un érudit auteur, est-il peu d'édifices de cette époque dans

---

(92) Nous avons la preuve certaine que les ouvrages d'architecture cités au cours de cette étude étaient répandus en Bretagne, non seulement chez les professionnels mais encore chez les érudits. Cambry, dans son *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*, mentionne en effet l'*Architecture* d'Androuet du Cerceau provenant du château de Kerampuil, dont la bibliothèque renfermait aussi le *Cours d'architecture* d'Aviller, la *Manière de bâtir* de P. Le Muet, ainsi que les *Principes d'Architecture* de Félibien. Parmi les livres du vicomte du Dresnay, il indique l'*Architecture* de Vitruve, éditée par Perrault. A Quimper, parmi les livres cités sans indication de provenance, il nomme l'*Architecture* d'Alberti, traduite par Jean Martin, une édition originale de l'*Architettura* di Vincenzo Scamozzi ; enfin, à Brest, l'*Architecture* de Le Pautre et celle de Blondel. (CAMBRY : *Catalogue...*, Rennes, Caillère, 1889, in 8°).

lesquels l'influence de la Renaissance italienne soit plus modifiée et plus atténuée (93).

Ce serait, sans doute une grave erreur de croire que ces maîtres d'œuvre ont ignoré la grammaire décorative d'outre-monts (94) ; mais, ayant affaire au granit, matériau qui se prêtait mal à l'exécution de capricieux ornements, ils les réservèrent presque exclusivement à la décoration des menuiseries, des charpentes et des ouvrages en kersanton, ainsi que nous l'avons noté en parlant des sablières de Kerjean, de Bodilis, de Pencran et de Pleyben, des portes de Saint-Servais, de Plounéventer et du manoir de Trébodennic, enfin des porches, ossuaires et calvaires érigés par l'atelier de l'Elorn.

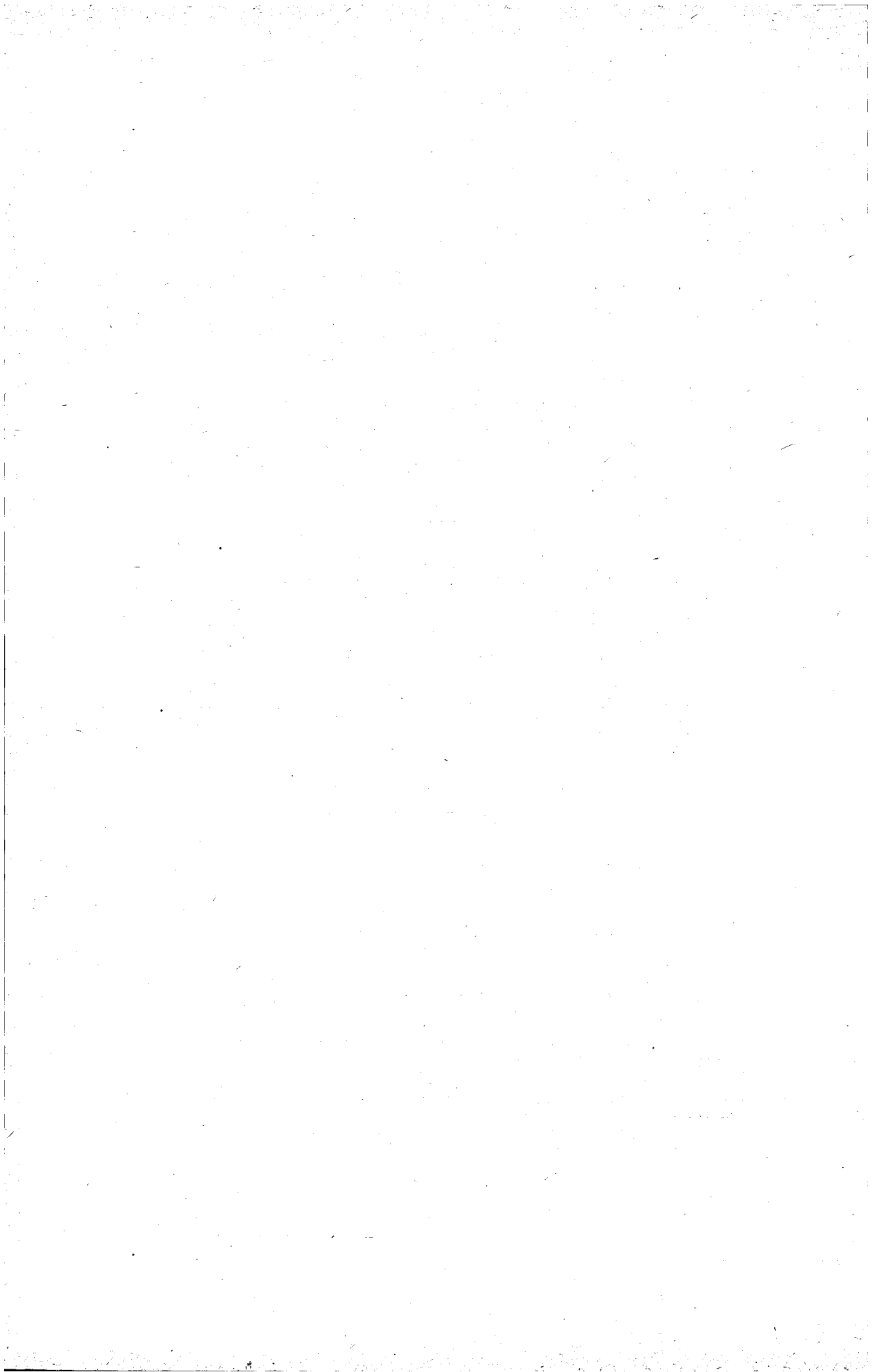
Ces derniers monuments, que nous avons vu élever suivant un symbolisme profond par une population aisée et d'une piété ardente, et qui donnèrent pendant un siècle un cachet si particulier aux paroisses du Léon, eussent connu longtemps encore une grande vogue, si, pour financer les guerres de Louis XIV, une fiscalité excessive et la réformation du domaine royal n'avaient, à partir de 1673, tari les ressources des fabriques et arrêté à peu près complètement toute construction somptuaire dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle.

René COUFFON,

---

(93) H. BOURDE DE LA ROGERIE, *Annales de Bretagne*, t. XXXV, p. 351.

(94) Il est probable que les bordures des tapisseries flamandes du XVI<sup>e</sup> siècle, si répandues en Bretagne, ont également contribué à fournir des modèles aux sculpteurs des sablières et des niches abritant les statues vénérées, telle celle de Notre-Dame de Berven.



## APPENDICES

### I

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

##### I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR L'ARCHITECTURE CLASSIQUE

- ALBERTI (Léon-Baptiste). *L'Architettura*, éd. Cosimo Bartoli, Firenze, L. Torrentino, 1550, in-fol. — Trad. par Jean Martin, Paris, 1553, in-fol.
- ANDROUET DU CERCEAU (Jacques). *Petites vues*, Orléans, 1550, petit in-fol. — Du même : *Livre d'architecture*, Paris, Benoist-Prévost, 1559, in-fol. — Du même, *Le second livre d'architecture*, Paris, André Wéchel, 1561, in-fol. — Du même : *Les plus excellents bastiments de France*, Paris, 1576-1579, in-fol.
- BULLANT (Jean). *Règle générale d'architecture* (revue par Jean de Brosse, architecte du Roy), Paris, Hiérosme de Marnef, chez André Sittart, 1619, in-fol.
- DELORME (Philibert). Voir L'Orme (Ph. de).
- GÉBELIN (François). *Un manifeste de l'école néo-classique en 1549 : L'entrée de Henri II à Paris*. Nogent-le-Rotrou, 1924, in-8°. — Du même : *Les châteaux de la Renaissance*, Paris, s. d. (1927), in-fol.
- GOUJON (Jean). *Entrée de Henri II à Paris*, Paris, Rollet, 1549, petit in-fol.
- GEYMULLER (H. Baron von). *Die Baukunst der Renaissance in Frankreich*, Stuttgart, 1898-1901, gr. in-8° (Handbuch der Architectur, 2 Th., 6 Bd.).
- HAUTECŒUR (Louis). — *Histoire de l'architecture classique en France*, Paris, 1943, in-4°.
- L'ORME (Philibert de). *Nouvelles inventions pour bien bastir et à petits fraiz*, Paris, Frédéric Morel, 1561, in-fol. — Paris Hiérosme de Marnef et Guillaume Cavellot, 1576, in-fol. — Du même : *Architecture*, Paris, Reynaud Chaudière, 1626, in-fol.

- MARTIN (Jean). Voir ALBERTI, SERLIO, VITRUE.
- MAUCLÈRE (Julien), *Traité de l'architecture suivant Vitruve*, Paris, Pierre Doret, 1648, in-fol.
- PALLADIO (André). *I quattro libri del architettura*, Venetia, Bartolomeo Carampello, 1581, in-fol. — Trad. par Nicolas du Bois, La Haye, P. Gosse, 1726, in-fol.
- PALUSTRE (Léon). *La Renaissance en France* (livr. 11 et 12), Paris, Quantin, 1885, in-fol.
- SCAMOZZI (Vincent). *Idea della architettura universale, divisa in X libris*, Venetiis, 1615, in-fol.
- SERLIO (Sébastien). *Quattro libri d'architettura*, In Venetia, impresso Francesco Marcolino da Forli, febr. 1540. — Du même : *Règles générales de l'architecture sur les cinq manières d'édifices, ascavoir : thuscane, doricq, ionicq, corinthe et composite, avec les exemples d'antiquitez selon la doctrine de Vitruve*, Anvers, Van Aelst, 1545, in-fol. — Jean Martin, Paris, 1545, in-fol. — Du même *Quinto libro d'architettura*, trad. en français par Ian Martin, imp. de Michel de Vascosan, MDXLVII. — Du même : *Tutte l'opere d'architettura*, éd. de Domenico Scamozzo, in Venetia, presso Francesco de Franceschi Senese, 1584, in-4°. — Du même : *Tutte l'opere d'architettura et perspectiva*, in Venetia, 1619, appresso Giacomo de Franceschi, in-4°.
- VITRUE POLLION (Marc). *Architecture ou art de bien bâtir, mis de latin en français* par Jean Martin, secrétaire de Mgr le cardinal de Lenoncourt, Paris, 1547, in-fol. — Cologne et Genève, Jean de Tournes, 1618, in-4°. — Genève, pour J. de Tournes, 1628, in-4°.
- VREDEMAN DE VRIES (Jean). *Variæ architecturæ formæ*, Antwerpiæ, Theodurus Galleus, 1604, in-4° oblong.

II. — OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR L'ART BRETON  
ET, EN PARTICULIER, SUR LE PAYS DE LÉON

- ABGRALL (Chanoine J.-M.). *Livre d'or des églises de Bretagne*, Rennes, Ed. d'art, 1896-1903, in-4°. — Du même : *Architecture bretonne, étude des monuments du diocèse de Quimper*, Quimper, Kérangal, 1904, in-8°.
- BOURDEAUT (Abbé Arthur). *La Renaissance en Bretagne*. Soc. archéol. Nantes, t. LX, 1920, p. 103-143. Voir compte rendu de H. Bourde de la Rogerie, Annales de Bretagne, t. XXXV, p. 351, in-8°.

- Bulletin de la Société Académique de Brest*, in-8°. Voir, entre autre, A. DE L'ORME, *l'Eglise de Gouesnou (1897-1898)*, Bohars (1909), *Saint-Divy* (1910).
- Bulletin de la Société Archéologique du Finistère (1873-1946)*, in-8°. Voir, entre autres, J. M. ABGRALL, *Porche, clocher, chapelle et fontaine de Landivisiau*, 1891, p. 251. *Notice sur l'église de Lampaul-Guimiliau*, 1891, p. 19. *L'Eglise paroissiale de Sizun et ses annexes*, 1910, p. 128. — Charles CHASSEPIED, *Notes sur le château de Kerjean*, 1907, p. 124. *Note sur deux monuments de la fin de la Renaissance en Bretagne, le porche de l'église Saint-Houardon, l'ossuaire de Saint-Thégonnec*, 1915, p. 15. — Lucien LÉCUREUX, *L'Eglise de Pencran et ses annexes*, 1915, p. 139.
- Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie du diocèse de Quimper et de Léon (1901-1944)*, in-8°. Voir entre autres, PEYRON et J. M. ABGRALL, *Notice sur les paroisses du diocèse*. Suite par le chanoine Pondaven, puis par le chanoine Pérennès. — Abbé Etienne MONTFORT, *Pleyben*, 1922, p. 326, 1925, p. 97, et 1937, p. 226. — Abbé J.-M. GUÉGUEN, *Lanneufret*, 1924, p. 74.
- Calvaires bretons (Les)*. Introduction de Henri Waquet, Paris, Alpina, 1937, in-4°.
- CAMBRY (Jacques). *Voyage dans le Finistère*, éd. Emile Souvestre, Brest, Come, 1835, in-4°.
- Congrès Archéologique de France*, LXXXI<sup>e</sup> session tenue à Brest et à Vannes en 1914, Paris, 1919. Voir, entre autres, les études sur Brest, Guimiliau, Lampaul, Pleyben, Saint-Thégonnec, Sizun par le V<sup>e</sup> A. de la Barre de Nanteuil, et celles sur Daoulas, La Martyre, La Roche-Maurice, Le Folgoet, Pencran et Plougastel par Lucien Lécureux.
- COURCY (Pol Potier de). *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, Paris, 1864, in-18.
- DU CLEUZIQU (Henri). *La France artistique. Bretagne : Le Pays de Léon*, Paris, 1886-87, in-4°.
- DUPOUY (Auguste). *La Basse-Bretagne*, Grenoble, Arthaud, s. d. (1940), petit in-4°.
- FREMINVILLE (Chevalier de). *Guide du voyageur dans le département du Finistère*, Brest, Le Blois, 1845, in-16.
- GAUTHIER (Joseph-Stany). *Croix et calvaires de Bretagne*, Paris, Plon, s. d. (1944), in-8°.
- GOURVIL (Francis). *En Bretagne*, Grenoble, Arthaud, s. d. (1929), petit in-4°.
- LE GUENNEC (Louis). *Nos vieux manoirs à légendes*, Quimper, « Les amis de Louis Le Guennec », *ib.*, 1936. — *Choses et gens*

- de Bretagne, ib.*, 1937. — *Vieux souvenirs bas-bretons, ib.*, 1938. — *En Breiz-Izel autrefois, ib.*, 1940. — *Le Finistère pittoresque*, manuscrit aux Archives Départementales du Finistère.
- MALO-RENAULT (Jean). *Les Calvaires*. Revue de l'art, n° 319, sept. 1930.
- MASSERON (Alexandre). *Les porches sculptés de la vallée de l'Elorn*. L'Hermine, avril-sept. 1909. — Du même : *Les Ossuaires de Basse-Bretagne*. Journal des Débats, 3 nov. 1909.
- TOSKER (G.). *Le Finistère pittoresque*, Brest, A. Kaigre, 1908-1910, gr. in-8°.
- WAQUET (Henri). *L'Art breton*, Grenoble, Arthaud, s. d. (1933, 2° éd. 1942), petit in-4°. — Du même, voir *Calvaires*.

## III. — MONOGRAPHIES

- ABGRALL (J.-M.). *Pleyben*, Quimper, Kérangal, 1908, in-16. — Du même : *L'Eglise de Guimiliau*, Morlaix, Saillour, 1924, in-16. — Du même et de P. PEYRON : *Guipavas*, Quimper, Kérangal, 1912, in-8°. — Des mêmes : *Guissény, ib.*, 1912, in-8°.
- CALVEZ (Abbé François). *Pleyber-Christ*, Morlaix, A. Chevalier, s. d. (1914), in-16.
- CALVEZ (Chanoine Hervé). *Notre-Dame de Lesneven et Notre-Dame du Folgoët*, Issy-les-Moulineaux, éd. Saint-Paul, 1946, in-16.
- KERGOUANTON (Abbé). *La Martyre*. Quimper. Imp. Cornouaillaise, 1933, in-8°.
- LE GUENNEC (Louis). *La chapelle de Lambader*, Morlaix, Lajat, 1911, in-8°.
- MEVEL (Abbé J.). *Trémaouézan*, Brest, Imp. Presse libérale 1924, in-12.
- PERENNÈS (Chanoine Henri). *Plouarzel (Les chapelles de)*, Langonnet, Imp. Orph. Saint-Michel, 1940, in-16. — *Ploudaniel*, Rennes, imp. Nouvelliste, 1943, in-8°. — *Plouénan*, Langonnet, ib., 1941, in-16. — *Plouescat*, Brest, Imp. Presse libérale, 1941, in-16. — *Plougastel-Daoulas*, Langonnet, ib., 1941, in-16. — *Plouguerneau*, Langonnet, ib., 1941, in-16. — *Plonévez-Lochrist*, Langonnet, ib., in-16. — *Plourin-Ploudalmézeau et Brélès*, Saint-Brieuc, Presses Bretonnes, 1942, in-12. — *Plouvien*, Brest, ib., 1942, in-16. — *Plouvorn*, Rennes, ib., 1943, in-8°. — *Plouzané et Locmaria-Plouzané*, Rennes, Imp. Bretonne, 1942, in-8°. — *Roscoff, perle du Léon*, Langonnet, ib., 1938, in-16.



- PEYRON (Chanoine Paul). *La Cathédrale de Saint-Pol et le Minihy de Léon*, Quimper, Kérangal, 1901, in-16. — Voir ABGRALL.
- PONDAVEN (Abbé G.). *Lesneven*, Quimper, Kérangal, 1923, in-8°.
- QUINIOU (Abbé François). *Monographie de l'église de Saint-Thégonnec*, Abbeville, Paillart, 1905, in-16. — Du même : *L'Eglise de Saint-Thégonnec*, Morlaix, Nédelec-Lintauf, 1930.
- STEPHAN (Abbé L.). *L'Eglise de Plounéour-Trez et ses vitraux*, Landerneau, J. Desmoulins, 1903, in-8°.
- TANGUY (Abbé J.). *Aperçu historique sur la paroisse de Plougoum*, Morlaix, F. Letreguilly, s. d. (1900), in-8°.

Les clichés illustrant cette étude sont dus aux personnes suivantes : Archives photographiques (reproduction autorisée) : figures 1, 2, 7, 8, 9, 12, 13, 15, 19, 21, 22, 23, 28, 29, 31, 33, 34, 35, 39, 40, 41, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50. — M. Joseph-Stany Gauthier (reproduction autorisée) : figure 25. — L'Auteur : figures 3, 4, 5, 6, 10, 11, 14, 16, 17, 18, 20, 24, 26, 27, 30, 32, 36, 37, 38, 42, 44.

## II

TABLE SOMMAIRE DES ARCHITECTES, MAITRES D'ŒUVRE  
ET MAITRES MAÇONS DU PAYS DE LÉON

- ABGRALL (Guillaume), maître maçon. Il travailla en 1681 avec son fils Jean à l'église de Locmélar, sous la direction de Jean Le Bescont.
- ABGRALL (Jean), autre que le précédent, maître maçon à Locmélar où il fit divers travaux en 1765.
- BEDOY (Daniel), architecte du roi à Brest, prit à son compte en 1688 l'entreprise de Jean Guilloteau.
- BERTHELÉ (Gabriel), maître architecte, demeurant à Landerneau, paroisse Saint-Houardon. Il prit, en mai 1696 avec Pierre Tréguier le marché de la tour de Pencran, marché annulé le mois suivant. Le 1<sup>er</sup> mars 1716, il prend avec Germain Madec le marché de la restauration de l'ossuaire de Pencran.
- BERTHELÉ (Jean), maître tailleur de pierres à Landerneau. Il ne voulut pas se charger en 1718 de la restauration du clocher de Pencran.
- BERTHELÉ (Rolland), architecte demeurant à Loguellaou en Pencran. Il soumissionna en 1718 pour la restauration du clocher de sa paroisse.

**BESNARD** (Pierre-Joachim). Né à Rennes et ingénieur des Ponts-et-Chaussées de Bretagne, il eut tout d'abord sa carrière interrompue à la suite d'une thèse de philosophie. Ingénieur en chef à Landerneau, il fit les plans des églises de Saint-Martin de Morlaix (1773-1778) et de Plouzané (1776), et ceux de la partie supérieure de la tour de Saint-Louis de Brest (1775-1780). Il dressa également vers cette dernière époque un projet de reconstruction de Saint-Houardon de Landerneau et fit exécuter la fontaine de cette ville. Enfin, on lui doit les projets du château de Trévarez, de la poudrerie de Pont-de-Buis et ceux de Napoléonville. Il releva, enfin, les plans de Brest et de Saint-Pol-de-Léon. Décédé à Paris le 27 février 1808, il était alors inspecteur général des Ponts et Chaussées. Voir COUFFON in Bull. Soc. arch. Finistère, t. LXXII (1945-46).

**BIZÉE** (Julien), architecte. Il fit les plans de la sacristie de Pleyben et de la restauration de l'église après qu'elle eût été frappée par la foudre en 1699.

**BLAISE** (Frère), capucin de Roscoff, ingénieur et maître architecte. Il fit, le 9 octobre 1685, avec Sébastien Le Jeune, maître maçon et architecte, une enquête pour la reconstruction du pont Saint-Yves à Plougoum. Celle-ci mentionne qu'il était toujours appelé pour dresser les plans des réparations aux édifices de Saint-Pol et des environs.

**BLOUIN** (Jacques), maître picoteur. Il travailla comme contre-maître à la construction de l'église de Plouzévédé (1655-1659) sur les plans de l'architecte Prigent Kermarec et reçut une gratification de 40 sols lorsqu'il posa la dernière assise de la tour. Il avait comme compagnons Pierre du Tertre et son neveu, Guille Hamon, Jacques Hamon et Morice Le Hir.

**BODILIS** (Louis). Il fit en 1675 un second étage à l'édifice annexe de l'ossuaire de La Martyre.

**BOISMAURIN**, architecte à Lampaul-Guimiliau. Il dessina les plans du retable du maître autel de Saint-Thégonnec exécuté par Olivier Lespaignol, qui en prit le marché le 18 mars 1727.

**CADIOU** (Paul), maçon. Il construisit en 1649 avec Jean Ferelloc la chapelle Saint-Roch en Plourin-Ploudalmézeau.

**CALLAC** (Olivier), maître architecte demeurant au village de Poesvenou en Irvillac. Il conclut, le 30 juin 1696 le marché de la tour de Pencran, auquel fut associé son père, Michel Callac, et Jean Le Moign. La même année, il soumissionna pour la sacristie de La Martyre, qui fut adjugée aux Kerandel.

CASSIAN (Frère), récollet de Landerneau et architecte de tout l'ordre. Il dressa en 1685 son projet pour la reconstruction de l'église de Ploudiry.

CHAPELAIN (Louis), architecte demeurant au Frouit en Pont-christ. Il soumissionna en 1718 pour la réfection de la tour de Pencran.

CHOCAT DE LINDRU (Antoine), ingénieur à Brest. Il dressa les plans de la chapelle de la Marine (1741-1743). Levot a donné, dans sa *Biographie bretonne*, la liste des édifices construits au port de Brest. On lui doit également la tour du phare d'Ouessant.

CLOAREC (Yvon). Il prit avec N. Poulizac le marché de la reconstruction de l'église de Motreff le 27 avril 1767.

CORNEC (Yves), recteur de Plabennec. Il dressa les plans de reconstruction de la partie supérieure du clocher de son église en 1762 et ceux de l'église Saint-Michel de Lesneven, consacrée le 18 décembre 1763.

CORNOU, maître maçon à Saint-Renan. Il construisit en 1775 le clocher de Ploudalmézeau sur les plans de N. Gales, recteur de Plouzévédé.

CRAVEC (Pierre), entrepreneur, adjudicataire de l'église de Saint-Renan le 26 octobre 1775.

DAGORNE (Thomas), demeurant à Brest. Il fut désigné d'office, le 25 août 1770, comme expert pour la réédification de Notre-Dame de Lesneven.

ETIENNE (Gilles), maître maçon à Landerneau en 1720.

FAVENNEC (François), maître maçon et architecte à Pleyben. Il exécuta en 1699-1703 la chapelle de Notre-Dame de Bon-Voyage à Plogoff ; répara en 1716 l'église de Landeleau ; reconstruisit en 1718 le croisillon de l'église de Pleyben et exécuta la sacristie sur les plans de Julien Bizée. Sans doute lui doit-on également la reconstruction du lanternon du clocher. En 1726, lui ou son fils est mentionné comme expert à Lesneven avec Texier.

FAVENNEC (Paul), architecte à Pleyben. Il restaura la flèche de Ploaré après qu'elle eût été frappée par la foudre en 1751.

FERELLOC (Jean), maçon. Il construisit avec Paul Cadiou la chapelle Saint-Roch de Plourin-Ploudalmézeau en 1649.

FILY (Jean), « maître architecte de Commana ». Il prit le 30 octobre 1707 le marché de l'agrandissement de l'église de Pleyber-Christ avec Guillaume Tauc, maître architecte à St-Thégonnec.

FRAIZIER (A.-J.), architecte à Brest. Il fit en 1749 les plans de Saint-Sauveur de Recouvrance et, en 1755, ceux de Notre-Dame de Lesneven. En 1758, il dressa les plans des bas-côtés et de la façade de Saint-Louis de Brest, église commencée par Garengéau.

GALES, recteur de Plouzévéde. Il dressa en 1755 les plans du clocher de Ploudalmézeau.

GARENGEAU (Simon), né à Paris en 1647, décédé à Saint-Malo en 1741. D'abord architecte entretenu puis ingénieur à Brest en 1679-1689 et ensuite à Saint-Malo. Elève de Vauban, il s'occupa surtout de fortifications et de travaux publics, mais fit aussi les plans de Saint-Louis de Brest et du maître-autel de Saint-Sauveur de Dinan.

GODET (Nicolas), maître tailleur de pierres. Il fit avec Jean Siner en 1649 la croix de Rosnoen dont les sculptures furent exécutées par Rolland Doré.

GOURVELEN (Corentin), maître maçon. Il fut chargé en 1766 de visiter Notre-Dame de Lesneven.

GOURVEZ (François), maître tailleur de pierres de Plouneventer, spécialisé dans la construction des clochers. Il était le gendre de Christophe Kerandel et construisit en 1701 avec ses beau-père et beau-frère la tour de Plouguerneau. Il refit en 1714 avec Maudet Le Bris le clocher de Trémaouézan détruit par la foudre en 1702 et prit le 24 juillet 1718 le marché de la reconstruction de Pencran détruit en partie par la foudre. Qualifié maître architecte en 1720, il rebâtit alors le clocher de Plabennec.

GUILLOU (Etienne), tailleur de pierres. Il travailla à la construction du chœur de Sizun sous la direction de Guillaume Kerlezroux.

HARDI, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées. Il dressa le 16 décembre 1776 les plans et devis de l'église de Kernouës.

HENRY (Alain), maître architecte. Il fit, en février 1666 le procès-verbal du prieuré de Notre-Dame de Lesneven.

JACQ (Yvon), maître maçon, auteur en 1607 du projet du chœur de Gouesnou.

JAOUEN, entrepreneur à Brest, auteur des plans de l'église de Saint-Renan en 1771.

KERANDEL (Christophe), maître architecte. Il travaillait à Bodilis en 1670, puis construisit en 1695 le porche de Plourin-Ploudalmézeau et, avec son fils Joseph, la sacristie de La Martyre (1697-1699). Avec son fils et François Gourvez, son gendre, il édifia la tour de Plouguerneau et il donna quittance du prix le 29 novembre 1702.

**KERGOULOUARN (Yves de).** Il travaillait en 1445 à Notre-Dame du Folgoët. C'était un gentilhomme, car, disent les actes, « bien est vrai que le dit Yves s'est entremis d'œuvrer pierres, ains il est de ligne noble, a toujours esté exempt et son père avant luy et sert à la guerre quand le cas y echeit ».

**KERICUFF,** entrepreneur. Il prit le 22 juillet 1776 le marché de la construction de l'église de Kernouës.

**KERLEZROUX (Guillaume),** maître architecte et maître piqueur de pierres. Il termina de 1633 à 1642 la tour de Pleyben, assisté de l'entrepreneur Yvon Oliva. Le 23 août 1648, il est l'un des quatre maîtres architectes qui soumissionnèrent pour la tour de l'église d'Hanvec dont l'adjudication échut à Lucas Salaun. Le 15 mars 1650, il prend avec Michel Millia et Mathurin Le Bris le marché du clocher de Berrien et, la même année, l'entreprise du chevet de Sizun. Enfin, en 1667, il exécuta la chapelle de la Sainte-Trinité (ossuaire) de Lampaul-Guimiliau.

**KERMAREC (Prigent),** maître architecte. Il prit en 1655 le marché de la reconstruction de l'église de Plouzévéde et restaura en 1686 la croix calvaire de Trémaouézan datant de 1530.

**KERRAOUL (Pierre),** « maître mansonneur ». Il répara en 1766 l'église de Locmélar avec Noël Tanguy.

**KERUZORÉ (Yves)** de Landerneau. Il soumissionna en 1718 pour la restauration du clocher de Pencran.

**KERVEN (Vincent de),** adjudicataire du presbytère de Plouguerneau en 1694.

**LE BESCONT (Jean).** En 1651, il fit les fenestragés des bas-côtés nord de Saint-Thégonnec, qu'il fit apporter de son atelier de Landerneau et avait eu en 1650 l'adjudication du bas-côté sud, étant dit alors entrepreneur à Carhaix. En 1655, il reçut la commande de la croix du cimetière de la chapelle Saint-Eutrope de Plougouven. En 1668, avec Yves Le Guiriec, il prit le marché de l'aile sud du transept et de la sacristie de Saint-Thomas de Landerneau. Le 2 février 1676, dit alors architecte, entrepreneur et maître picoteur à Kerhaez, il fit le marché de l'ossuaire de Saint-Thégonnec. En 1681, il agrandit l'église de Locmélar ; enfin, en 1685, il fit un projet de reconstruction de l'église de Ploudiry, mais celui du frère Cassian lui fut préféré.

**LE BIHAN (Jean).** Il travailla à Sizun en 1660 dans l'atelier de Guillaume Kerlezroux et sculpta en cette année un écusson aux armes des Rohan pour mettre au chevet de l'édifice. Toujours la même année, il répara avec Etienne Guillou la croix du cimetière de Sizun.

- LE BRIS (Guillaume), tailleur de pierres. Il travailla à Sizun sous la direction de Guillaume Kerlezroux.
- LE BRIS (Mathieu). Il prit le 15 mars 1650 avec Guillaume Kerlezroux et Michel Millia le marché de la tour de Berrien.
- LE BRIS (Maudet), maître tailleur de pierres. Il refit en 1714 avec François Gourvez le clocher de Trémaouézan.
- LE DU (Hervé), maître architecte de Landerneau. Il termina, comme maître d'œuvre, la tour de Saint-Thomas de Landerneau, en 1629-1630, et fut le maître d'œuvre de la tour de Goulven de 1630 au moins à 1635 inclus.
- LE DU (Hervé), tailleur de pierres. Il travailla en 1660 à Sizun sous la direction de Guillaume Kerlezroux.
- LE DU (Pierre), architecte. Il soumissionna en 1648 pour la tour d'Hanvec.
- LE GUIRIEC (Yves). En 1668, avec Jean Le Bescont, il signa le marché de l'aile sud et de la sacristie de Saint-Thomas de Landerneau.
- LE JEUNE (Sébastien). Il fit avec frère Blaise, capucin de Roscoff, une enquête pour la reconstruction du pont Saint-Yves en Plougoulm, le 9 octobre 1685.
- LE MAOUT (Guillaume), maître piqueur de pierres. Il édifia en 1750 la sacristie de Plouguerneau.
- LE MINTEUR (Guillaume), qualifié « un espèce d'architecte ». Il reconstruisit la toiture de Notre-Dame du Folgoët après l'incendie de 1708.
- LE MOING (Hervé), architecte. Il soumissionna en 1648 pour la tour d'Hanvec.
- LE MOING (Jean), maître architecte demeurant à Keranguinal en Irvillac. Il prit en 1696 avec Michel et Olivier Callac le marché du clocher de Pencran. Un Jean Le Moing, peut-être le même, travaillait en 1663 à Sizun sous la direction de Guillaume Kerlezroux.
- LE MOUDEN (Yvon), architecte à Landerneau, maître de l'œuvre du clocher de Goulven de 1636 à son achèvement en 1638.
- LE SICHE (Guillaume), architecte à Landerneau. Il soumissionna en 1718 pour la réfection du clocher de Pencran et construisit en 1734 celui de Plounéour-Trez sur les plans de Sébastien Roussel.
- LEUZENES (Jacques), maçon. Il travaillait en 1626 à la tour de Saint-Thégonnec.
- LOUET (François). Demeurant à Brest, il fut désigné d'office comme expert pour la réédification de Notre-Dame de Lesneven.

MADEC (Germain), maître tailleur de pierres à Keranhoat-Huelaf à Pencran. Il prit le 1<sup>er</sup> mars 1716 avec Gabriel Berthelé le marché de la restauration de l'ossuaire de Pencran. Il soumissionna en 1718 pour la reconstruction du clocher de Pencran.

MADEC (Guillaume), maître maçon. Il soumissionna en 1718 pour la reconstruction du clocher de Pencran.

MAZÉ (Jacques). Son nom se trouve, accompagné d'une équerre, sur la statue de saint Jacques du porche de Plounéventer, porche daté de 1679.

MAZÉ (Pierre), tailleur de pierres. Il travaillait en 1629-1630 à la tour de Saint-Thomas de Landerneau.

MILLIA (Michel), tailleur de pierres. En 1650, il prit avec Guillaume Kerlezroux et Mathieu Le Bris le marché de la tour de Berrien. En 1662, il travaillait à la construction du chevet de Sizun, dans l'atelier Kerlezroux, avec Guillaume Millia et Mathias Millia.

OZANNE (Yves), architecte à Brest. Il augmenta le calvaire de Pleyben en 1650, aidé de son frère Thomas.

PERROT, architecte. Il reconstruisit vers 1740 le château de Lesquiffiou.

PICQUET (Mathurin), maître architecte à Ploudaniel. Il fit, en septembre 1677, le procès-verbal de l'état du prieuré Notre-Dame de Lesneven.

PLEDRAN (Guillaume), maître picoteur. Il eut en 1667 le marché de la reconstruction de l'abside de Saint-Thégonnec.

POULIZAC. Le 27 avril 1767, il fut adjudicataire, avec Yves Cloarec, de la reconstruction de l'église de Motreff.

POULLIQUEN (Jacques), maître tailleur de pierres. Il termina en 1714 le porche de Rosnoen. Il était aidé de Paul Poulliquen, de Séastien Queffelec et de son frère, ainsi que de Henry Salaun.

QUELENNEC (Jean) de Recouvrance. Il reconstruisit avec Yves Quélenneec en 1753 le clocher de Plourin-Ploudalmézeau ; en 1746, l'un d'eux avait rétabli le clocher du Relecq-Kerhuon abattu par la foudre.

QUELENNEC (Yves), de Plouzané, voir le précédent.

ROBINET, ingénieur architecte. Il dressa en 1786 les plans de reconstruction de l'église de Cléder. Les travaux furent adjugés mais non exécutés.

RONVEAU (Louis), maître architecte de Plouray. En 1656, avec Mathurin Ronveau, il construisit la tour de Saint-Michel de Lesneven.

**RONVEAU** (Mathurin), maître architecte de Plouray. En 1656, avec Louis Ronveau, il construisit la tour de Saint-Michel de Lesneven. En novembre 1656, avec Julien Dauphin, de la paroisse de Glomel, et les frères Jean et François Saget, de Plouyé, il s'engagea à continuer le portail de l'église de Lesneven.

**ROUDAULT** (Yves), maître tailleur de pierres et architecte. En 1637, il fit les plans de la tour de l'église de Lanarvily. En 1641-1644, il exécuta l'oratoire du cimetière de Lannilis.

**ROUSSEL** (Etienne), maître maçon et piqueur de pierres à Lesneven en 1770.

**ROUSSEL** (Sébastien), « maître architecte et maître maçon de profession, demeurant à Lesneven ». Il prit, le 4 août 1720, le marché de la reconstruction du chœur et de la sacristie de Guissény ; puis, en 1721, le marché de deux chapelles de la même église. En 1734, il fit les plans de la tour de Plounéour-Trez. En 1735, il est architecte expert lors de la reconstruction de l'église de Plouguerneau.

**SAFFREY** (Nicolas), entrepreneur entretenu au port de Brest. Il exécuta en 1752 les plans et devis de l'église de Locmaria-Plouzané ; en 1753, il dressa les plans de Notre-Dame de Lesneven ; puis construisit en 1757 l'église de Trébabu et en 1758 l'église Saint-Louis de Brest sous la direction de Fraizier. Le 25 août 1770 il est expert pour la réédification de N.-D. de Lesneven.

**SALAUN** (Etienne), dit maître piqueur de pierres à Hanvec, lors de son mariage avec Marie Queinec de Pleyben, le 1<sup>er</sup> février 1655. Il est qualifié architecte à Pleyben lorsqu'il fait en 1685 le projet de reconstruction de l'église de Ploudiry.

**TANGUY** (Yvon), tailleur de pierres. Il travaillait en 1582 à la tour de Saint-Mathieu de Morlaix.

**TAUC** (Guillaume), tailleur de pierres à Saint-Thégonnec. Il travaille en 1667, sous les ordres de Guillaume Plédran, à la reconstruction de l'abside de son église paroissiale, puis sous la direction de Jean Le Bescont à l'ossuaire. En 1707, maître architecte, il prit avec Jean Fily, maître architecte de Commana, l'agrandissement de l'église de Pleyber-Christ ; ils étaient aidés par Yves Corre, de Morlaix, et par Yves Polard.

**TEXIER** (Claude), dit La Pensée, architecte à Landerneau. En 1676, il prit le marché d'une lanterne à faire à la chapelle Sainte-Brigitte de Quillimadec, et, la même année, construisit la sacristie de l'église de Trémaouézan. En 1688, il reconstruisit le chevet de Guiclan et prit, peu avant 1690, le marché de reconstruction du château de Quillimadec.



THOMAS (Augustin), entrepreneur à Lesneven. Il soumissionna en 1694 pour le presbytère de Plouguerneau.

THOMAS (Sébastien), maître tailleur de pierres. Il prit avec ses compagnons les travaux de l'église de Rosnoen en 1673.

TREAUDET, ingénieur à Landerneau. Il fit en 1770 les plans du maître autel de Ploudiry, exécuté par Kerléguer.

TREGUER (Pierre), architecte demeurant à Kerguelen en Beuzit-Conogan. En 1680, il répara la fontaine surmontée d'une croix de sa paroisse. En 1694, il soumissionna pour le presbytère de Plouguerneau ; puis, en mai 1696, il prit avec Gabriel Berthelé le marché de la tour de Pencran, marché qui fut annulé. En 1700, il construisit le clocher de Guissény.

TROUSSELOIRE, ingénieur du roi à Brest. Il fit en 1700 un devis détaillé pour la reconstruction de l'église de Ploudiry.

N. B. — *Les circonstances ayant obligé à différer de quelques mois l'impression de l'article de M. Couffon, les excellents clichés qui devaient le compléter se sont trouvés oxydés. Le Bureau de la Société, d'accord avec l'auteur, croit néanmoins devoir les publier pour l'intelligence du texte, malgré leur imperfection actuelle que le lecteur voudra bien excuser.*

---